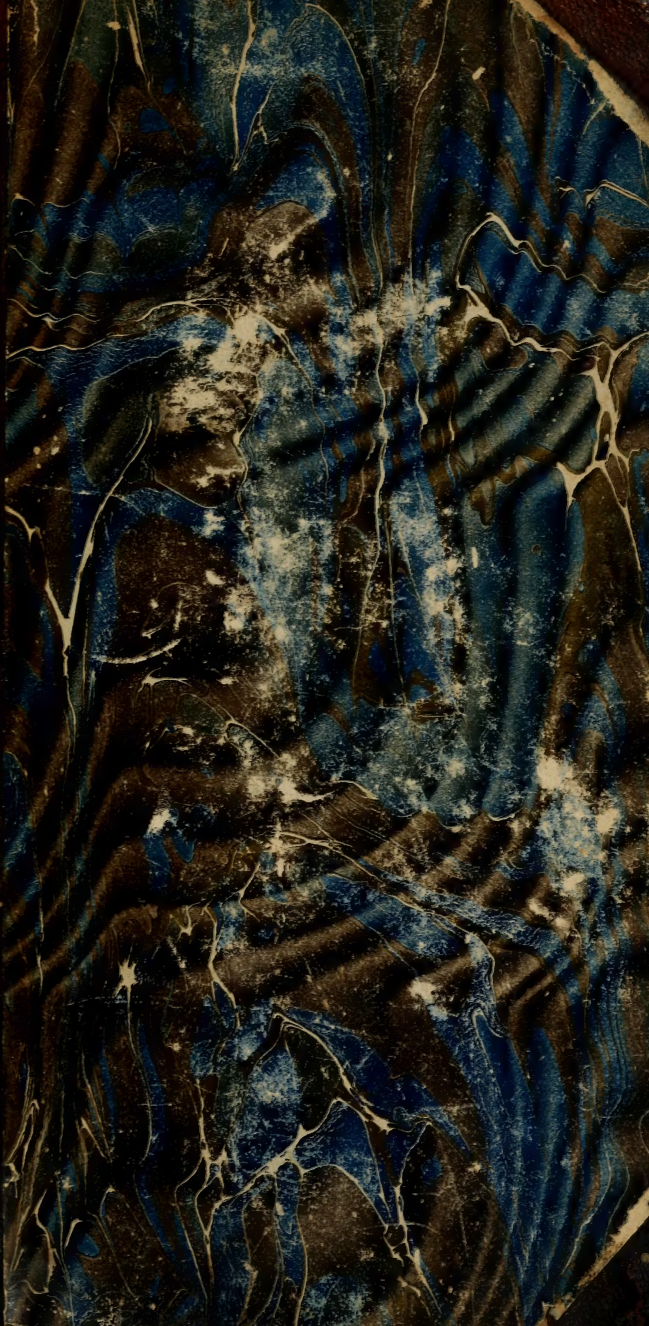


BBS 0096

PS
2605
.F7
1910
SMRS

POÉSIES COMPLÈTES

OUVRAGES DE GABRIEL MOUREY

Poèmes.

Voix éparses (*épuisé*). | Flammes mortes (*épuisé*).
Le Miroir (Mercure de France).

Traduction.

Poèmes et Ballades de Swinburne (P.-V. Stock). | Chants d'avant l'Aube de Swinburne (P.-V. Stock).

Théâtre.

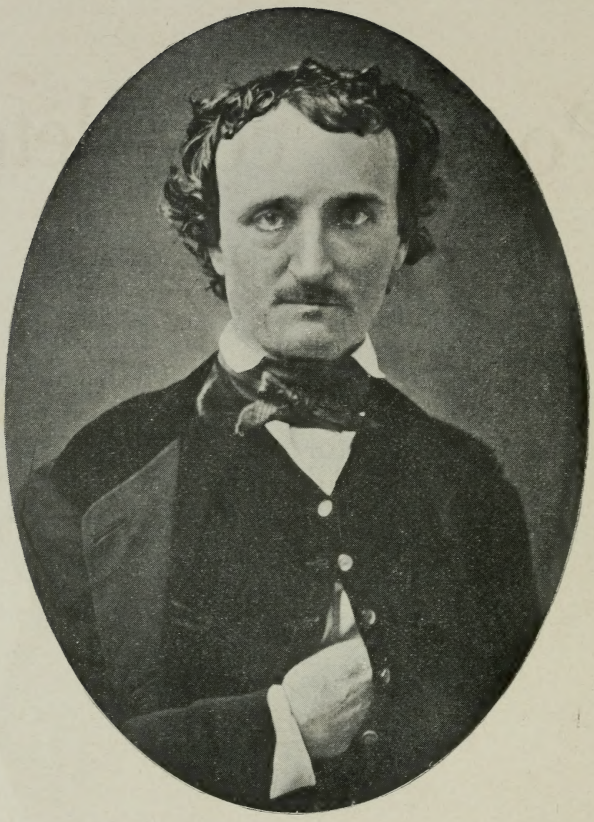
Lawn-Tennis (P.-V. Stock). | Trois Cœurs (P.-V. Stock).
L'Automne, en collaboration avec Paul Adam (*épuisé*).

Romans et Nouvelles.

L'Embarquement pour Ailleurs (*épuisé*).
Monada (Ollendorff).
Les Brisants (Ollendorff).
L'Œuvre nuptial (A. Lemerre).
Cœurs en détresse (Ollendorff).
Jeux passionnés (Ollendorff).

Essais, Critique.

Passé le Détroit (*épuisé*).
Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur (Ollendorff).
Des Hommes devant la Nature et la Vie (Ollendorff).
Une Heure : la Bourse (Ollendorff).
Gainsborough (Laurens).
Albert Besnard (Davoust)
Fêtes foraines de Paris. avec gravures d'Edgar Chahine (Les Cent Bibliophiles).
D. G. Rossetti et les Préraphaelites anglais (H. Laurens).



Edgar A. Poe

EDGAR POE

—

Poésies complètes

TRADUITES PAR

GABRIEL MOUREY

PRÉCÉDÉES D'UNE LETTRE DE JOHN H. INGRAM

ET SUIVIES DE « LA PHILOSOPHIE DE LA COMPOSITION »

ET DE NOTES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

PORTRAIT D'EDGAR POE

D'APRÈS UN DAGUERRÉOTYPE DE 1849 APPARTENANT A M. J. H. INGRAM

—

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LETTRE-PRÉFACE

Cher Monsieur Mourey,

Ce m'est un grand plaisir d'apprendre que vous allez publier une édition nouvelle de votre excellente traduction des poèmes d'Edgar Poe, épuisée depuis si longtemps. Vous compléterez ainsi la tâche entreprise par vos prédécesseurs, et, continuant leurs traditions, vous ajouterez un nouveau lustre à la gloire du grand écrivain.

Baudelaire, Mallarmé, Hennequin, Rollinat, vous-même, d'autres encore... on a tant fait en France pour y acclimater Edgar Poe que ses compatriotes affirment que l'auteur du *Corbeau* était français. Quoi qu'il en soit, les liens de parenté qui unissaient Poe avec les fils de la belle France étaient ceux qui sont les plus étroits, ceux du cerveau, de l'intelligence, de l'esprit, qu'aucune que-

relle de famille, aucune dissension domestique ne peut rompre.

Poe aimait la France et son admirable littérature et ne parlait qu'avec respect des chefs-d'œuvre qu'elle a produits ; jamais sa plume caustique ne se serait essayée à diminuer sa gloire.

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler comme de la part et au nom, même, d'Edgar Poe ; mais n'en ai-je pas un peu le droit ? Il y a trente ans, alors que son nom était « une risée et un reproche » parmi les peuples de langue anglaise, je commençai ma croisade contre les diffamateurs de son nom et de sa renommée, et le succès de mes efforts accrut, j'ose le dire, sa gloire littéraire même aux yeux des « philistins ». Je retrouvai vivants, si nombreux encore, des parents, des amis, des collaborateurs du poète, qu'il me devint possible, grâce à eux, de me créer une impression fidèle et réelle de l'homme qu'il avait été. Je lus et relus ses œuvres jusqu'à ce qu'elles me soient devenues aussi familières que si elles étaient miennes ; je lus les livres qu'il avait lus ; j'étudiai ses manuscrits ; j'interrogeai sa correspondance amicale et intime ; je me mis en rapport avec ceux qui l'avaient connu à toutes les dates de sa vie ; je serrai les mains qui avaient étreint la sienne et

j'en arrivai à connaître si bien les secrets de sa vie qu'*ils* devinrent les secrets de la mienne; et ceux en qui il avait eu confiance avaient confiance en moi. Elmira Shelton, son premier et dernier amour, qui garda fidèlement dans son cœur, durant tant d'années, le souvenir de son ami, me révéla le secret de leur affection; sa malheureuse sœur, Rosalie Poe, fit de moi le dépositaire de ses derniers souvenirs; Marie-Louise Shew, sa généreuse bienfaitrice et confidente, me confia le journal qu'elle avait tenu des plus intimes confessions de sa vie passée; Sarah Helen Whitman, qui fut sa fiancée, m'ouvrit son cœur, me laissa lire les lettres d'amour qu'il lui avait adressées et me donna des reliques de leur tendresse; « Stella » me fit don de ses manuscrits, de ses lettres et de son dernier portrait, le plus beau de tous; Annie, enfin, son Annie bien-aimée, mit dans mes mains ses lettres si belles et les copies de quelques-uns de ses plus beaux poèmes. Quant à Mrs Clemm, celle qu'il appelait sa « plus que mère », j'étais trop jeune pour l'avoir connue, mais je possède maintes pages de sa correspondance concernant son « Eddie chéri », comme elles le nommaient, elle et sa fille, dans l'intimité.

Toutes ces personnes sont mortes, et tous les

collaborateurs et associés de Poe ont disparu, mais ce qu'ils savaient de lui, je le sais et leurs secrets m'appartiennent. Quoi d'étonnant que je sois comme quelqu'un qui le connut et que je le considère comme un ami personnel. J'ai travaillé pour sa gloire et défendu sa réputation mieux qu'il ne l'aurait fait lui-même, car j'ai appris à connaître mieux qu'il ne le pouvait ceux qui furent ses vrais amis et ceux qui furent le contraire. Mon effort a porté ses fruits et le halo de gloire du poète ne cesse de grandir.

D'ici peu, dans une édition revue et augmentée de ma *Vie d'Edgar Poe,* je publierai les derniers résultats des recherches que je poursuis depuis trente ans et, comme tous ceux-là sont morts vis-à-vis de qui la réserve s'imposait, on connaîtra enfin la véritable histoire du grand écrivain américain.

En attendant, cher monsieur Mourey, veuillez continuer de me considérer comme votre frère en Edgar Poe.

JOHN H. INGRAM.

Londres, février 1910.

DERNIERS POÈMES

1845-1849

collaborateurs et associés de Poe ont disparu, mais ce qu'ils savaient de lui, je le sais et leurs secrets m'appartiennent. Quoi d'étonnant que je sois comme quelqu'un qui le connut et que je le considère comme un ami personnel. J'ai travaillé pour sa gloire et défendu sa réputation mieux qu'il ne l'aurait fait lui-même, car j'ai appris à connaître mieux qu'il ne le pouvait ceux qui furent ses vrais amis et ceux qui furent le contraire. Mon effort a porté ses fruits et le halo de gloire du poète ne cesse de grandir.

D'ici peu, dans une édition revue et augmentée de ma *Vie d'Edgar Poe,* je publierai les derniers résultats des recherches que je poursuis depuis trente ans et, comme tous ceux-là sont morts vis-à-vis de qui la réserve s'imposait, on connaîtra enfin la véritable histoire du grand écrivain américain.

En attendant, cher monsieur Mourey, veuillez continuer de me considérer comme votre frère en Edgar Poe.

JOHN H. INGRAM.

Londres, février 1910.

DERNIERS POÈMES

1845-1849

A LA PLUS NOBLE DE SON SEXE

A L'AUTEUR DU

« DRAME DE L'EXIL »

A MISS ELISABETH BARRETT BARRETT

D'ANGLETERRE

Je dédie ce volume

avec la plus enthousiaste admiration
et la plus sincère estime

E. A. P.

PRÉFACE

Ces riens sont réunis et republiés surtout en vue de les racheter de nombreuses interprétations auxquelles ils ont été soumis en faisant au hasard le « tour de la presse ». Je suis naturellement soucieux de voir ce que j'ai écrit circuler tel que je l'ai écrit, si cela doit circuler. En défense de ma propre renommée, cependant, il m'incombe de dire que rien, à mon sens, dans ce volume n'a beaucoup de valeur pour le public, ni ne doit m'être à crédit. Des événements indépendants de ma volonté m'ont empêché de faire en aucune époque aucun effort sérieux dans ce qui, sous de plus heureuses circonstances, aurait été le champ de mon choix. Pour moi la poésie n'a pas été un but, mais une passion; et les passions devraient être tenues en honneur : elles ne doivent pas — elles ne peuvent pas être excitées à volonté, eu égard aux mesquines compensations, ou aux plus mesquines louanges, de l'humanité.

1845 E. A. P.

LE CORBEAU

Une fois, par un triste minuit, comme je méditais, faible et las,
sur quelques bizarres et curieux volumes de science oubliée —
tandis que je baissais la tête, presque assoupi, tout à coup il y eut un heurt,
comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre.
« C'est quelque visiteur », murmurai-je, heurtant à la porte de ma chambre —
seulement cela et rien de plus.

Ah, je me souviens distinctement que c'était dans le froid Décembre,
et chaque tison, mourant séparé, façonnait son fantôme sur le parquet.
Impatiemment je désirais le matin ; — vainement j'avais tenté d'emprunter

Pas le moindre salut il ne fit ; pas un instant il ne s'arrêta ni n'hésita ;
mais avec un port de seigneur ou de dame, il se percha sur la porte de ma chambre —
il se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre —
il se percha, et s'installa, et rien de plus.

Alors cet oiseau d'ébène cajolant ma triste imagination à sourire
avec le grave et sévère décorum de sa contenance et de son port :
« Quoique ta crête soit tondue et rasée », dis-je, « tu n'es sûrement pas un lâche,
Corbeau fantômal, sombre et vieux, errant loin du rivage de la Nuit —
dis-moi quel est ton nom seigneurial sur le rivage Plutonien de la Nuit ! »
Fit le Corbeau : « Jamais plus. »

Je m'étonnai beaucoup que ce vilain volatile parlât si clairement,
quoique sa réponse eût peu de signification — et d'à-propos ;
car nous ne pouvons nous empêcher de convenir qu'aucun être humain vivant
n'eût jamais la bénédiction de voir un oiseau sur la porte de sa chambre —

un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre,
avec un nom tel que « Jamais plus ».

Mais le Corbeau, perché solitaire sur le buste tranquille, disait seulement
ce seul mot, comme si son âme en ce seul mot il épanchait.
Il ne dit rien de plus ; — il ne remua pas une plume —
jusqu'à ce que je murmurai à peine, « D'autres amis se sont envolés déjà —
demain *il* me quittera, comme mes Espérances se sont envolées déjà. »
Alors l'oiseau dit : « Jamais plus. »

Effrayé du silence rompu par une réplique dite si à propos :
« Sans doute », dis-je, « ce qu'il répète est son seul savoir et sa seule richesse,
appris de quelque maître malheureux que le Désastre sans merci
suivait vite et suivait plus vite jusqu'à ce que ses chansons n'eussent qu'un seul refrain —
jusqu'à ce que les chants funèbres de son espoir n'eussent plus que ce refrain mélancolique
de « Jamais — Jamais plus ».

Mais le Corbeau cajolant encore toute ma triste âme à sourire,

vite je roulai un siège à coussins en face de l'oiseau et du buste et de la porte ;
puis, me laissant tomber sur le velours, je me mis à enchaîner
fantaisies à fantaisies, pensant à ce que ce sinistre oiseau d'autrefois —
à ce que ce lugubre, maladroit, fantômal, maigre, sinistre oiseau d'autrefois
voulait dire en croassant « Jamais plus ».

C'est ce que j'étais occupé à deviner, mais sans exprimer une syllabe
à l'oiseau dont les yeux de feu maintenant me brûlaient jusqu'au fond de mon sein ;
c'est ce que je cherchais à deviner et plus encore, assis, ma tête reposant à l'aise
sur l'enveloppe de velours du coussin où la lumière de la lampe ruisselait,
sur l'enveloppe de velours violet où la lumière de la lampe ruisselait,
mais qu'*elle* ne touchera, ah, jamais plus !

Alors il me sembla que l'air devenait plus dense, parfumé par un encensoir invisible
balancé par des séraphins dont les faibles bruits de pas tintaient sur le parquet moelleux.
« Malheureux », m'écriai-je, « ton Dieu t'a prêté — par ces anges t'a envoyé
le répit — le répit et le népenthès à tes souvenirs de Lenore !

Bois, oh, bois ce doux népenthès, et oublie ta Lenore perdue ! »
Fit le Corbeau: « Jamais plus ».

« Prophète ! » dis-je, « créature du mal ! — Prophète cependant, oiseau ou démon ! —
Soit que le Tentateur t'ait mandé ou soit que la Tempête t'ait rejeté sur ce rivage,
désolé, mais indompté, sur cette terre déserte enchantée —
sur ce foyer hanté par l'Horreur — dis-moi vraiment, je t'implore —
y a-t-il, — *y a-t-il* un baume dans Galaad? Dis-mo — dis-moi, je t'implore ! »
Fit le Corbeau : « Jamais plus ».

« Prophète » dis-je « créature du mal — Prophète cependant, oiseau ou démon !
Par ce Ciel qui s'incurve au-dessus de nous — par ce Dieu que tous deux nous adorons —
dis à cette âme de douleur chargée, si, dans le distant Eden,
elle étreindra une jeune fille sanctifiée que les anges nomment Lenore —
elle étreindra une rare et radieuse jeune fille que les anges nomment Lenore. »
Fit le Corbeau : « Jamais plus ».

« Soit ce mot le signal de notre séparation, oiseau ou démon » hurlai-je en me levant —

« retourne dans la tempête et au rivage Plutonien de la Nuit.
Ne laisse aucune plume noire comme trace de ce mensonge que ton âme a dit !
Laisse ma solitude inviolée ! Quitte le buste au-dessus de ma porte !
Ote ton bec de mon cœur, et ôte ta forme de ma porte ! »
Fit le Corbeau : « Jamais plus ».

Et le Corbeau, ne voletant jamais, siège encore, siège encore
sur le pallide buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre ;
et ses yeux sont tout semblables à ceux d'un démon qui rêve,
et la lumière de la lampe coulant sur lui projette son ombre sur le parquet ;
et mon âme, hors de cette ombre qui gît flottante sur le parquet.
ne s'élèvera — jamais plus !

Publié en 1845.

LES CLOCHES

I

Ecoute les traîneaux avec leurs cloches, —
cloches d'argent !
Quel monde de gaîté prédit leur mélodie !
Comme elles tintent, tintent, tintent,
dans l'air glacé de la nuit !
Tandis que les étoiles qui saupoudrent
tous les cieux, semblent scintiller
d'un cristallin délice ;
gardant la mesure, mesure, mesure,
en une sorte de rythme Runique,
avec la titinnabulation qui si musicalement sourd
des cloches, cloches, cloches, cloches,
cloches, cloches, cloches —
du cliquetis et du tintement des cloches.

II

Écoute les mélodieuses cloches nuptiales,
cloches d'or !
Quel monde de bonheur prédit leur harmonie !
A travers l'air balsamique de la nuit
comme elles résonnent avec délices !
Des notes d'or fondu
et toutes d'accord,
quel liquide chant flotte vers
la tourterelle qui écoute en fixant la lune !
Oh, de ces cellules résonnantes,
quel jaillissement euphonique sourd grandiose !
Comme il éclate !
Comme il demeure
dans le Futur ! Comme il dit
le ravissement qui pousse
à ce balancement et à cette sonnerie
des cloches, cloches, cloches,
des cloches, cloches, cloches, cloches,
cloches, cloches, cloches —
au rythme et au carillon des cloches !

III

Écoute les cloches bruyantes d'alarme —
cloches d'airain !
Quelle histoire de terreur raconte maintenant leur turbulence !
A l'oreille frémissante de la nuit
comme elles crient leur effroi !
Trop effrayées pour parler,
elles ne savent que crier, crier,
hors d'accord,
dans un appel bruyant à la merci du feu,
dans une folle dispute avec le feu sourd et délirant,
sautant plus haut, plus haut, plus haut,
avec un désir désespéré
et un effort résolu
maintenant — maintenant de monter ou jamais,
à côté de la lune au visage pâle.
Oh, les cloches, cloches, cloches !
Quelle histoire leur terreur raconte
de Désespoir !
Comme elles crient, et sonnent et mugissent !
Quelle horreur elles déversent
dans le sein de l'air palpitant !
Cependant l'oreille sait pleinement,
à leur acuité
et selon leur cri,
les flux et les reflux du danger;

cependant l'oreille sent distinctement,
à leur bruit discordant,
à leur criaillerie,
si le danger tombe ou s'élève,
à l'apaisement ou à l'accroissement de la colère des cloches —
des cloches —
des cloches, cloches, cloches, cloches,
cloches, cloches, cloches —
à la clameur et à la révolte des cloches !

IV

Écoute le glas des cloches —
cloches de fer !
Quel monde de solennelle pensée contient leur monodie !
Dans le silence de la nuit,
comme nous tressaillons d'effroi
à la mélancolique menace de leur voix !
Car chaque son qui s'envole
de la rouille de leur gosier
est un gémissement.
Et les gens — ah, les gens —
ceux qui demeurent dans le clocher,
tout seuls,
et qui sonnent le glas, glas, glas,
dans cette monotonie voilée
éprouvent une gloire à rouler ainsi

une pierre sur le cœur humain. —
Ils ne sont ni hommes ni femmes. —
Ils ne sont ni brutes ni humains. —
Ils sont les Ghouls :
et c'est leur roi qui sonne le glas,
et déroule, déroule, déroule,
déroule
un péan des cloches !
Et son cœur joyeux se gonfle
au péan des cloches !
Et il danse, et il hurle,
gardant la mesure, mesure, mesure,
en une sorte de rythme Runique,
au péan des cloches —
des cloches :
gardant la mesure, mesure, mesure,
en une sorte de rythme Runique,
au battement de cœur des cloches —
des cloches, cloches, cloches —
au sanglot des cloches ;
gardant la mesure, mesure, mesure,
tandis qu'il sonne le glas, glas, glas,
en un heureux rythme Runique,
au roulement des cloches,
des cloches, cloches, cloches —
au glas des cloches,
des cloches, cloches, cloches, cloches —
cloches, cloches, cloches —
à la lamentation et au gémissement des cloches.

1849

ULALUME

Les cieux étaient de cendre et tristes;
les feuilles étaient tordues et sèches —
les feuilles étaient flétries et sèches;
c'était une nuit dans le solitaire Octobre
de ma plus immémoriale année;
c'était tout près du sombre lac d'Auber,
au milieu de la brumeuse région de Weir —
c'était là-bas près de l'humide marais d'Auber
dans les bois, hantés par les Ghouls, de Weir.

Ici, une fois, par une allée Titanesque
de cyprès, j'errais avec mon âme —
de cyprès, avec Psyché, mon âme.
C'étaient ces jours où mon cœur était volcanique
comme les rivières de scories qui roulent —
comme les laves qui roulent turbulentes
leurs courants de soufre en bas d'Yanek

dans les ultimes régions du pôle —
qui gémissent tandis qu'ils roulent du mont Yanek
dans les royaumes du pôle boréal.

Notre conversation avait été sérieuse et triste,
mais nos pensées étaient paralysées et sèches —
nos remembrances étaient traîtresses et sèches —
car nous ne savions pas que le mois fût Octobre,
et nous ne remarquions pas la nuit de l'année —
(Ah, nuit de toutes les nuits de l'année !)
Nous ne voyions pas le sombre lac d'Auber —
(bien qu'une fois nous eussions voyagé jusque-là). —
Nous ne nous souvenions pas de l'humide marais d'Auber,
ni des bois, hantés par les Ghouls, de Weir.

Et maintenant, comme la nuit était veillissante,
et que le cadran stellaire marquait le matin —
que le cadran stellaire indiquait le matin —
au bout de notre sentier, une liquescente
et nébuleuse lueur naquit,
hors de laquelle un miraculeux croissant
se leva avec une double corne —
l'adamantin croissant d'Astarté,
distinct avec sa double corne.

Et je dis — « Elle est plus chaude que Diane :
elle roule à travers un éther de soupirs —

elle se joue sans frein dans une région de soupirs :
elle a vu que les larmes ne sont pas séchées sur
ces joues, où le ver ne meurt jamais,
et elle est venue à travers les étoiles du Lion,
pour nous indiquer le sentier des cieux —
de la Léthéenne paix des cieux —
elle s'est levée, en dépit du Lion,
pour nous éclairer de ses yeux brillants —
elle s'est levée à travers le repaire du Lion,
avec l'amour dans ses yeux lumineux ».

Mais Psyché, levant son doigt,
dit — « Tristement de cette étoile je me méfie : —
de sa pâleur étrangement je me méfie ! —
Oh, hâtons-nous ! — Oh, ne nous arrêtons pas !
Oh, fuyons ! — fuyons ! — car il le faut. »
Dans la terreur elle parla, laissant tomber ses
ailes jusqu'à ce qu'elles traînent dans la poussière —
dans l'agonie elle sanglota, laissant tomber ses
plumes jusqu'à ce qu'elles traînent dans la poussière —
jusqu'à ce que mélancoliquement elles traînent dans la poussière.

Je répondis — « Ce n'est rien qu'un rêve :
continuons par cette tremblante lumière !
Baignons-nous dans cette cristalline lumière !
Sa Sibylline splendeur rayonne

d'Espoir et de Beauté cette nuit : —
Vois ! — elle s'élève en vacillant jusqu'au firmament
à travers la nuit !
Ah ! sûrement, nous pouvons nous fier à sa lueur,
et être sûrs qu'elle nous conduira bien ;
sûrement nous pouvons nous fier à une lueur
qui ne peut que nous guider bien,
puisqu'elle s'élève en vacillant jusqu'au Ciel à travers
la nuit !

Ainsi je calmai Psyché et l'embrassai,
et la tentai hors de sa mélancolie —
et vainquis ses scrupules et sa mélancolie ;
et nous continuâmes jusqu'à la fin de l'avenue,
mais nous fûmes arrêtés par la porte d'une tombe—
par la porte d'une tombe ornée d'une inscription !
et je dis : — « Qu'y a-t-il d'écrit, douce sœur,
sur la porte de cette tombe ornée d'une inscription ? »
Elle répondit : — « Ulalume — Ulalume —
c'est le caveau de ton Ulalume perdue ! »

Alors mon cœur devint de cendre et triste
comme les feuilles qui étaient tordues et sèches —
comme les feuilles qui étaient flétries et sèches —
et je criai : — « C'était sûrement Octobre,
dans *cette* même nuit de la dernière année
que j'ai voyagé — j'ai voyagé jusqu'ici-bas —
que j'ai porté un terrible fardeau jusqu'ici —

dans cette nuit de toutes les nuits de l'année.
Ah ! quel démon m'a tenté ici ?
Je reconnais bien, maintenant, ce sombre lac d'Auber—
au milieu de la brumeuse région de Weir, —
je reconnais bien, maintenant, cet humide marais d'Auber, —
ces bois, hantés par les Ghouls, de Weir. »

1847.

A HELEN

Je te vis une fois — une fois seulement — il y a des
  années :
je ne dois pas dire *combien*, mais *pas* beaucoup.
C'était un minuit de juillet ; et hors
d'une lune au plein orbe qui, comme ta propre âme,
  planant,
cherchait un sentier direct à travers les cieux,
il tombait un voile de lumière comme de soie argentée,
dans une quiétude, des effluves et un sommeil,
sur les visages levés de mille
roses qui croissaient dans un jardin enchanté,
où aucun vent n'osait bouger, si ce n'est sur la pointe
  des pieds —
tombait sur les visages levés de ces roses
qui donnaient, en retour de cette lumière d'amour,
leurs âmes odorantes dans une mort extatique —
tombait sur les visages levés de ces roses

qui souriaient et mouraient dans ce parterre, enchantées
par toi et par la poésie de ta présence.

Toute vêtue de blanc, sur un banc de violettes
je te vis mi-couchée ; tandis que la lune
tombait sur les visages levés des roses
et sur le tien aussi, levé — hélas, dans la douleur !

N'était-ce pas la Destinée, qui, ce minuit de Juillet —
n'était-ce pas la Destinée (dont le nom est aussi Douleur),
qui m'ordonna de m'arrêter devant le portail de ce jardin,
pour respirer l'encens de ces roses sommeillantes ?
Aucun pas ne bruissait : le monde haï dormait tout entier,
sauf seulement toi et moi — (O Ciel ! O Dieu !
comme mon cœur bat en accouplant ces deux mots !) —
sauf seulement toi et moi. Je m'arrêtai, — je regardai —
et en un instant toutes ces choses disparurent.
(Ah, souviens-toi que ce jardin était enchanté !)
La lueur perlée de la lune s'éteignit :
les bancs moussus et les sentiers tortueux,
les fleurs heureuses et les arbres repentants,
ne se voyaient plus : l'odeur même des roses
mourut dans les bras des airs odorants.
Tout — tout expira sauf toi — sauf moins que toi :

sauf seulement la divine lumière de tes yeux —
sauf seulement l'âme dans tes yeux levés.
Je ne voyais qu'eux — ils étaient le monde pour moi.
Je ne voyais qu'eux — je ne vis qu'eux pendant des heures —
je ne vis qu'eux jusqu'à ce que la lune se fût couchée.
Quelles étranges histoires de cœur semblaient reposer inscrites
sur ces célestes sphères cristallines !
Quel malheur sombre ! mais quel sublime espoir !
Quelle mer silencieusement sereine d'orgueil !
Quelle audacieuse ambition ! mais quelle profonde —
quelle incommensurable puissance d'amour !

Mais maintenant, enfin, la chère Diane s'effaça de la vue
dans sa couche occidentale d'orageux nuages ;
et toi, fantôme, au milieu des arbres qui t'ensevelissaient,
tu te glissas au loin. *Seuls tes yeux demeurèrent.*
Ils *ne voulaient pas* partir — ils ne sont encore jamais partis.
Eclairant mon chemin solitaire jusque chez moi cette nuit,
ils ne m'ont pas quitté (comme mes espérances) depuis.
Ils me suivent, ils me conduisent à travers les années.
Ils sont mes serviteurs — cependant je suis leur esclave.
Leur office est d'illuminer et d'enflammer —

mon devoir, *d'être sauvé* par leur brillante lumière,
et purifié dans leur feu électrique,
et sanctifié dans leur feu élyséen.
Ils remplissent mon âme de Beauté (qui est l'Espérance),
et sont bien loin, haut dans le Ciel — les étoiles devant qui je m'agenouille
dans les tristes, silencieuses veilles de ma nuit ;
tandis que même dans la splendeur de midi,
je les vois toujours — deux doucement scintillantes
Vénus, non éteintes par le soleil.

1848.

ANNABEL LEE

C'était il y a bien et bien des années,
dans un royaume près de la mer,
que vivait une jeune fille que vous pouvez connaître
par le nom d'ANNABEL LEE ;
et cette jeune fille vivait sans autre pensée
que d'aimer et d'être aimée de moi.

*J'*étais un enfant et *elle* était une enfant,
dans ce royaume près de la mer ;
mais nous aimions d'un amour qui était plus que de
l'amour,
moi et mon ANNABEL LEE ;
d'un amour que les séraphins ailés du ciel
enviaient à elle et à moi.

Et ce fut la raison pour laquelle, il y a longtemps,
dans ce royaume près de la mer,

un vent souffla d'un nuage, glaçant
ma belle ANNABEL LEE ;
de sorte que ses parents de haute naissance vinrent
et l'emportèrent loin de moi,
pour l'enfermer en un sépulcre
dans ce royaume près de la mer.

Les anges qui ne sont pas de moitié aussi heureux aux cieux,
en vinrent à nous envier elle et moi —
Oui ! — voilà la raison (comme tous les hommes le savent,
dans ce royaume près de la mer)
pour laquelle le vent sortit de ce nuage, la nuit,
glaçant et tuant mon ANNABEL LEE.

Mais notre amour était de beaucoup plus fort que l'amour
de ceux qui étaient plus vieux que nous —
de plusieurs bien plus sages que nous —
et ni les anges dans les cieux là-haut,
ni les démons là-bas sous la mer
ne pourront jamais séparer mon âme de l'âme
de la belle ANNABEL LEE.

Car la lune ne brille jamais sans me porter les rêves
de la belle ANNABEL LEE ;

et les étoiles ne surgissent jamais sans que je sente
  les yeux brillants
de la belle ANNABEL LEE ;
et ainsi, pendant tout le flux de la nuit, je me couche
  à côté
de ma chérie, ma chérie, ma vie et mon épouse,
dans son sépulcre, là, près de la mer,
dans sa tombe à côté de la mer.

1849.

UNE « VALENTINE [1] »

Ces rimes sont écrites pour celle, dont les yeux lumineux,
aussi brillamment expressifs que les jumeaux de Léda,
trouveront son propre doux nom, qui comme en un nid repose
sur cette page, caché aux yeux de tout lecteur.
Scrutez scrupuleusement les vers ! — ils contiennent un trésor
divin — un talisman — une amulette
qu'on doit porter sur son *cœur*. Scrutez bien le rythme —
les mots, les syllabes ! N'oubliez
jusqu'au plus minime détail, ou vous risquez de perdre votre peine !
Et cependant il n'y a point là de nœud Gordien

1. Poème de circonstance, en acrostiche, adressé à Mrs Frances Sargent Osgood.

qu'on ne pourrait défaire sans un sabre,
si l'on pouvait seulement deviner le plan.
Inscrits sur la feuille que fouillent maintenant
tes yeux brillants d'âme, là reposent *perdus* [1],
trois mots éloquents souvent dits à l'oreille
des poètes par les poètes — car le nom est aussi celui d'un poète.
Ses lettres, quoique naturellement menteuses
comme le chevalier Pinto — Mendez Ferdinando —
forment cependant un synonyme de Vérité — Cessez d'essayer !
Vous ne parviendrez pas à lire le jeu de mots quoique vous fassiez de votre *mieux*.

1846.

1. En français dans le texte.

UNE ÉNIGME[1]

« Rarement nous trouvons », dit Salomon le Sot,
« la moitié d'une idée dans le sonnet le plus profond.
A travers toutes les choses légères nous voyons bientôt
aussi facilement qu'à travers un bonnet de Naples —
Nullité des nullités ! — comment une dame peut-elle le mettre ?
Mais beaucoup plus pesant que votre bagatelle à la Pétrarque —
fadaise légère comme du duvet de hibou, et que le plus faible souffle
fait tourner en spirale comme un papier, tandis que vous l'examinez. »
Et, véritablement, Sal a bien raison.

1. Acrostiche adressé à Mrs Sarah Anna Lewis.

En général, les manies des tukermanes ne sont que de simples
bulles éphémères et, *par conséquent*, transparentes —
mais *ceci* est, maintenant — vous pouvez le croire —
stable, opaque, immortel — tout cela grâce à la puissance
des chers noms qui y demeurent cachés

1847.

A MA MÈRE[1]

Parce que je sens que, dans les Cieux, là-haut,
les anges, murmurant les uns aux autres,
ne peuvent trouver, parmi leurs brûlants termes d'amour,
aucun terme aussi dévotieux que celui de « Mère »,
c'est pourquoi par ce cher nom je vous ai toujours appelée,
vous qui êtes plus que mère pour moi,
et qui remplissez mon cœur des cœurs, où la Mort vous a placée
en donnant la liberté à l'esprit de ma Virginie.
Ma mère — ma propre mère, qui mourut si tôt,

1. Mrs Clemm, dont Poe épousa la fille Virginie, en 1836, était aussi la tante maternelle du poète. Virginie Poe, née en 1822, mourut en 1847.

n'était que la mère de moi-même ; mais vous
êtes la mère d'une que j'aimais si tendrement,
et ainsi m'êtes plus chère que la mère que j'ai connue,
de toute cette infinité par laquelle ma femme
était plus chère à mon âme que sa propre vie d'âme.

1849.

POUR ANNIE

Dieu merci ! la crise —
le danger est passé,
et la languissante maladie
est terminée enfin —
et la fièvre appelée « Vivre »
est vaincue enfin.

Tristement, je sais
que je suis tondu de ma force,
et je ne remue aucun muscle
tandis que je gis allongé —
mais n'importe ! — Je me sens
mieux à la fin.

Et je repose si calmement,
maintenant, dans mon lit,
que tout spectateur

pourrait me croire mort —
pourrait tressaillir en me voyant,
me pensant mort.

Les gémissements et les plaintes,
les soupirs et les sanglots,
sont apaisés maintenant,
avec cet horrible battement
de mon cœur : — ah, cet horrible,
horrible battement !

La maladie — la nausée —
l'impitoyable douleur —
ont cessé avec la fièvre
qui affolait mon cerveau —
avec la fièvre appelée « Vivre »
qui brûlait dans mon cerveau.

Et oh ! de toutes les tortures
cette torture, la pire,
s'est calmée — la terrible
torture de la soif
de cette naphtaline rivière
de la Passion maudite : —
j'ai bu d'une eau
qui apaise toute soif ;

D'une eau qui coule
avec un son assoupissant,

d'une source à seulement très peu
de pieds sous terre —
d'une caverne à peu de profondeur
sous terre.

Et ah! que jamais
il ne soit dit follement
que ma chambre est obscure
et étroit mon lit ; —
car l'homme jamais ne dormit
dans un lit différent ;
et pour *dormir*, il faut se coucher
dans un lit tout pareil.

Mon esprit tantalisé
ici plaisamment repose,
oubliant, ou plus jamais
ne regrettant ses roses —
ses vieilles agitations
de myrtes et de roses :

Car maintenant, tandis que si tranquillement
il gît, il imagine
une plus sainte odeur
autour de lui, de pensées —
une odeur de romarin,
mêlée à des pensées —
avec de la rue et de belles
pensées puritaines.

Et ainsi il gît heureusement,
baigné en maint
rêve de la constance
et de la beauté d'Annie —
noyé dans un bain
des tresses d'Annie.

Elle me baisa tendrement,
elle me caressa amoureusement,
et alors je tombai doucement
à dormir sur son sein —
à profondément dormir
à cause du ciel de son sein.

Quand la lumière fut éteinte,
elle me couvrit chaudement,
et elle pria les anges
de me garder du mal —
la reine des anges
de me préserver du mal.

Et je gis si calmement,
maintenant, dans mon lit,
(sachant son amour)
que vous m'imaginez mort —
et je repose si contentement,
maintenant, dans mon lit,
(avec son amour à mon sein)

que vous m'imaginez mort —
que vous frissonnez de me voir,
me pensant mort.

Mais mon cœur est plus brillant
que les innombrables
étoiles dans le ciel,
car il étincelle par Annie —
il resplendit de la lumière
de l'amour de mon Annie —
de la pensée de la lumière
des yeux de mon Annie.

1849.

A F.

Aimée ! au milieu des profondes tristesses
qui se pressent en foule autour de ma route ici-bas, —
(triste route, hélas ! où ne pousse
pas même une seule rose solitaire) —
mon âme a, du moins, une consolation
en rêvant de toi, et dans ces rêves connaît
un Eden de caressant repos.

Ainsi ton souvenir m'est
semblable à quelque lointaine île enchantée
en quelque mer tumultueuse —
en quelque océan palpitant au loin et au large
de tempêtes — mais où cependant
les cieux les plus sereins sans cesse
sourient sur cette seule île brillante.

1845.

A FRANCES SARGENT OSGOOD

Tu voudrais être aimée ? — alors, que ton cœur
de son chemin présent ne s'éloigne point !
Étant tout ce que maintenant tu es,
ne sois rien de ce que tu n'es pas.
Ainsi dans le monde, tes gentilles manières,
ta grâce, ta beauté plus que beauté,
seront un thème sans fin de louange
et l'amour un simple devoir.

1845.

ELDORADO

Gaîment paré,
un galant chevalier,
au soleil et dans l'ombre
avait voyagé longtemps,
chantant une chanson,
en quête de l'Eldorado.

Mais il devint vieux —
ce chevalier si hardi —
et sur son cœur une ombre
tomba sans qu'il eût trouvé
aucun lieu de la terre
qui ressemblât à l'Eldorado.

Et, comme ses forces
lui manquaient à la fin,
il rencontra une ombre pèlerine —

« Ombre », dit-il,
« où peut-elle être, —
cette terre de l'Eldorado ? »

« Par delà les Montagnes
de la Lune,
jusque dans la Vallée de l'Ombre,
chevauche, hardiment chevauche, »
répliqua l'ombre,
« si tu cherches l'Eldorado ! »

1849.

EULALIE

Je demeurais seul
dans un monde de gémissement,
et mon âme était une eau stagnante,
jusqu'à ce que la belle et gracieuse Eulalie devînt
ma rougissante épouse —
jusqu'à ce que la jeune Eulalie aux cheveux d'or
devînt ma souriante épouse.

Ah, moins — moins brillantes
les étoiles de la nuit
que les yeux de cette fille radieuse!
Et jamais flocons
que peut faire la vapeur
avec les teintes de pourpre et de perle de la lune,
ne peuvent rivaliser avec une boucle, la plus négli-
gée, de la modeste Eulalie —

ne peuvent se comparer à une boucle, la plus humble et la plus capricieuse, d'Eulalie aux yeux brillants.

Maintenant, Doute — maintenant, Douleur,
ne revenez plus jamais,
car son âme me donne soupir pour soupir,
et tout le long du jour
étincelle, brillante et forte,
Astarté dans le ciel,
tandis que toujours vers elle la chère Eulalie lève son regard d'épouse —
tandis que toujours vers elle la jeune Eulalie lève ses yeux violets.

1845.

UN RÊVE DANS UN RÊVE

Recevez ce baiser sur le front !
Et, en me séparant de vous maintenant,
laissez-moi du moins avouer ceci —
vous n'avez pas tort de croire
que mes jours ont été un rêve ;
cependant si l'espoir s'est envolé
dans une nuit ou dans un jour,
dans une vision ou non,
est-il pour cela moins *en allé* ?
Tout ce que nous voyons ou semblons
n'est qu'un rêve dans un rêve.

Je me tiens au milieu des mugissements
d'un rivage torturé par les brisants,
et je tiens dans ma main
des grains de sable d'or —
Combien peu ! mais comme ils glissent
à travers mes doigts dans l'abîme,

tandis que je pleure — tandis que je pleure !
O Dieu ! ne puis-je les retenir
par une étreinte plus étroite ?
O Dieu ! ne puis-je en sauver
un de la vague impitoyable ?
Est-ce que *tout* ce que nous voyons ou semblons
n'est qu'un rêve dans un rêve ?

Voir A —, p. 215.

1849.

A MARIE-LOUISE (SHEW)

De tous ceux qui saluent ta présence comme le matin —
de tous ceux pour qui ton absence est la nuit —
le complet effacement dans le haut ciel
du soleil sacré — de tous ceux qui, pleurant, te bénissent
à toute heure pour l'espoir — pour la vie — ah, par dessus tout,
pour la résurrection de cette foi profondément ensevelie
dans la Vérité — dans la Vertu, — dans l'Humanité —
de tous ceux qui, sur le lit maudit du Désespoir
couchés pour mourir, se sont soudainement levés
à tes mots doucement murmurés : « Que la lumière soit ! »
aux mots doucement murmurés qui furent accomplis
par le séraphique regard de tes yeux —
de tous ceux qui te doivent le plus, dont la gratitude

ressemble de plus près à de l'adoration — oh, souviens-toi
du plus fidèle, du plus fervent dévot,
et songe que ces faibles vers sont écrits par lui —
par lui qui, en les traçant, tressaille à la pensée
que son esprit est en communion avec celui d'un ange.

1847.

A MARIE-LOUISE (SHEW)

Il n'y a pas longtemps, celui qui écrit ces lignes,
dans l'orgueil fou de l'intellectualité,
soutenait « le pouvoir des mots » — niait que jamais
une pensée naquît dans le cerveau humain
dépassant l'expression de la langue humaine ;
et maintenant, comme une ironie à cette jactance,
deux mots — deux suaves dissyllabes étrangers —
Italiens de son, faits pour n'être murmurés que
par des anges rêvant dans la lunaire « rosée
qui pend comme des chaînes de perles sur la colline
d'Hermon » —
ont tiré des abîmes de son cœur
des pensées comme impensées qui sont les âmes de
la pensée,
de plus riches, de bien plus sauvages, de bien plus
divines visions
que celles que même le séraphin harpeur, Israfel,

(qui a « la plus douce voix de toutes les créatures de Dieu »)
ne pourrait espérer d'en tirer. Et Moi ! mon charme est rompu.
La plume tombe impuissante de ma main tremblante.
Avec ton cher nom pour texte, malgré ton ordre,
je ne puis écrire — je ne puis parler ni penser —
hélas, je ne puis sentir ; car ce n'est pas sentir,
cette halte immobile sur le seuil
doré du portail grand ouvert des songes,
à regarder, extasié, dans la magnifique avenue.
et tressaillant quand je vois, à droite,
à gauche, et tout le long du chemin,
parmi des vapeurs empourprées, bien loin,
là où la vue s'arrête — *toi seule* !

1848.

LA CITE EN LA MER

Voilà ! La Mort s'est érigé un trône
dans une étrange cité gisant seule
loin là-bas dans l'obscur Occident,
où les bons et les mauvais et les pires et les meilleurs
sont allés à leur repos éternel.
Là, autels et palais et tours
(tours rongées par le temps, qui ne tremblent pas)
ne ressemblent à rien de ce qui est nôtre.
A l'entour, oubliées par le vent qui soulève les flots,
avec résignation sous le ciel
les eaux reposent mélancoliques.

Aucun rayon du Ciel sacré ne descend
sur les longues nuits de cette ville ;
mais la lumière de la mer lugubre
monte silencieusement sur les tourelles —
étincelle sur les faîtes au loin et partout —

sur les dômes — sur les flèches — sur les royales
demeures —
sur les temples — sur les remparts Babyloniens —
sur les bosquets ombreux longtemps négligés
de lierre sculpté et de fleurs de pierre —
sur maint et maint merveilleux autel
où des frises enguirlandées entrelacent
l'œillet, la violette et la vigne.

Avec résignation sous le ciel
les eaux reposent mélancoliques.
Et tellement s'y mêlent les tourelles et les ombres,
que tout semble suspendu en l'air,
tandis que d'une orgueilleuse tour dans la ville,
la Mort, gigantesque, y abaisse ses regards.

Là, des temples ouverts et des tombes béantes
bâillent au niveau des vagues lumineuses ;
mais ni les richesses qui y gisent
dans les yeux de diamant de chaque idole —
ni les morts gaîment parés de joyaux
n'attirent les eaux hors de leur lit ;
car aucune ride n'ondule, hélas !
sur ce désert de verre —
aucune houle ne dit que des vents peuvent exister
sur quelque lointaine mer plus heureuse —
aucune agitation ne suggère que des vents ont existé
sur des mers moins hideusement sereines.

Mais voilà, l'air remue !
La vague — il y a un mouvement là !
comme si les tours avaient repoussé,
en s'enfonçant légèrement, l'eau dormante —
comme si leurs faîtes avaient à peine laissé
un vide dans le Ciel voilé.
Les vagues ont maintenant un plus rouge éclat —
les heures respirent faibles et basses —
et quand, au milieu de gémissements non terrestres,
en bas, en bas cette ville s'enfoncera,
l'Enfer, se levant de ses mille trônes,
lui rendra hommage.

Voir *la Citée condamnée*, p. 224.

1845.

LA DORMEUSE

A minuit, dans le mois de Juin,
je me tiens sous la lune mystique.
Une vapeur opiacée, roséeuse, nébuleuse,
s'exhale de ses bords dorés,
et doucement s'écoulant, goutte à goutte,
sur le tranquille sommet de la montagne,
glisse nonchalamment et musicalement
dans l'universelle vallée.
Le romarin se penche sur la tombe;
le lys s'étend sur l'onde;
s'enveloppant la poitrine de brouillard,
la ruine se fond dans le repos;
semblable au Lethé, voyez! le lac
paraît prendre un sommeil conscient,
et ne voudrait, pour tout au monde, s'éveiller.
Toute Beauté dort! — et voilà! où repose,
(sa croisée ouverte aux cieux)
Irène, avec ses Destinées!

Oh, dame brillante! ce peut-il être bien —
cette fenêtre ouverte à la nuit?
Les airs folâtres, du sommet des arbres,
en souriant, à travers la croisée, se glissent —
les airs sans corps, foule de magiciens,
volètent à travers ta chambre çà et là,
et balancent les courtines du baldaquin
si capricieusement — si craintivement —
au-dessus de la paupière close et frangée
sous laquelle ton âme se cache et se repose,
que, sur le parquet et au bas du mur,
comme des fantômes, les ombres montent et descendent!
Oh, dame chère, ne crains-tu pas?
Pourquoi et que rêves-tu là?
Sûrement tu es venue sur des mers lointaines,
merveille pour ces arbres du jardin!
Étrange est ta pâleur! Étrange ton vêtement!
Étrange, par-dessus tout, la longueur de tes tresses,
et ce tout solennel silence!

La dame dort! Oh, puisse son sommeil,
qui est durable, être aussi profond!
Le Ciel l'ait en sa sainte garde!
Cette chambre changée en une plus sainte,
ce lit en un plus mélancolique,
je prie Dieu qu'elle puisse reposer
à jamais, les yeux clos,
tandis que les fantômes, en linceuls obscurs, passent!

Mon amour, elle dort ! Oh, puisse son sommeil
qui est éternel, être aussi profond !
Puissent les vers ramper doucement autour d'elle !
Loin dans la forêt, sombre et vieille,
puisse pour elle quelque voûte s'ouvrir —
quelque voûte qui souvent a déployé ses noirs,
ses noirs panneaux flottants, comme des ailes,
triomphale, par-dessus les poêles armoriés
des funérailles de sa grande famille —
quelque sépulcre, écarté, solitaire,
contre le portail duquel elle a jeté,
dans son enfance, bien des pierres oisives —
quelque tombe de la porte retentissante de laquelle
elle ne tirera jamais plus un écho,
tressaillant en pensant, pauvre enfant du péché !
que c'étaient les morts qui gémissaient dedans.

Voir *Irène*, p. 217.

1845.

BALLADE NUPTIALE

L'anneau est à ma main
et la guirlande est sur mon front ;
satins et joyaux magnifiques
sont tous à mon ordre,
et je suis heureuse maintenant.

Et mon seigneur m'aime bien ;
mais, quand la première fois il soupira son vœu,
je sentis mon sein se gonfler —
car les paroles résonnaient comme un glas
et la voix semblait *celle* de celui qui tomba
dans la bataille au fond du vallon,
et qui est heureux maintenant.

Mais il parla pour me rassurer,
et il baisa mon front pâle,
tandis qu'une rêverie me venait

et me portait au cimetière;
et je soupirais à celui qui était devant moi,
pensant qu'il était d'Elormie mort,
« Oh, je suis heureuse maintenant ! »

Et ainsi les paroles furent dites,
et ainsi le vœu juré,
et, quoique ma foi soit brisée,
et, quoique mon cœur soit brisé,
voyez le signe d'or
qui *prouve* que je suis heureuse maintenant !

Plaise à Dieu que je puisse m'éveiller !
Car je rêve je ne sais comment,
et mon âme est désespérément agitée
de peur qu'un mauvais pas ne soit fait, —
de peur que le mort qui est abandonné
ne puisse être heureux maintenant.

1845.

POÈMES DE L'AGE MUR

1833-1844

LENORE

Ah, la coupe d'or est brisée ! L'esprit envolé à jamais !
Que le glas sonne ! — Une âme sainte flotte sur le fleuve du Styx ;
et, Guy de Vere, n'as-*tu* pas une larme ? — Pleure maintenant ou jamais plus !
Vois ! sur cette bière lugubre et rigide, gît ton amour, Lenore !
Allons ! que le rituel des morts soit lu — que le chant funèbre soit chanté ! —
Une antienne pour la plus royale morte qui jamais mourut si jeune —
une nénie pour elle qui est doublement morte parce qu'elle mourut si jeune.

« Malheureux ! vous l'aimiez pour ses richesses et la haïssiez pour son orgueil,

et quand sa santé s'affaiblit, vous la bénissiez — parce qu'elle mourait !
Comment, alors, le rituel *sera*-t-il lu? — Le requiem comment sera-t-il chanté
par vous — par les vôtres, le mauvais œil, — par les vôtres, la calomnieuse langue,
qui avez mis à mort l'innocence qui mourut, et mourut si jeune ? »

Peccavimus ; mais ne délirez pas ainsi ! et qu'un chant de Sabbat
monte à Dieu si solennellement que la morte n'en puisse souffrir !
La douce Lenore est « partie en avant » avec l'Espoir qui volait auprès d'elle,
te laissant désespéré de la chère enfant qui aurait été ton épouse —
d'elle, la belle et *débonnaire* qui maintenant si humblement repose,
la vie sur les cheveux d'or, mais non dans ses yeux—
la vie toujours là sur ses cheveux — la mort sur ses yeux.

« Loin de moi ! ce soir mon cœur est léger. Je n'élèverai ma voix en aucune nénie,
mais j'aiderai l'ange dans son vol avec un Péan des vieux jours !

Qu'*aucun* glas ne sonne ! — de peur que sa douce
  âme, au milieu de son allégresse sacrée,
ne se saisisse de cette note, tandis qu'elle fuit de
  cette Terre damnée.
Vers les amis d'en haut, loin des démons d'en bas,
  le fantôme indigné a brisé ses liens —
de l'Enfer jusqu'à une haute demeure loin là-haut
  dans le Ciel —
de la douleur et des gémissements jusqu'à un trône
  d'or auprès du Roi du Ciel. »

Voir *Un Péan*, p. 212.

1844.

A UNE EN PARADIS

Tu étais tout cela pour moi, amour,
pour quoi mon âme languissait —
une île verte dans la mer, amour,
une fontaine et un autel
tout enguirlandés de fruits et de fleurs féeriques,
et toutes les fleurs étaient miennes.

Ah, rêve trop brillant pour durer !
Ah, Espoir étoilé ! qui ne t'es levé
que pour être assombri !
Une voix, du Futur, s'écrie :
« En avant ! En avant ! » — mais sur le Passé
(sombre gouffre !) mon esprit s'arrête en planant,
muet, immobile, effrayé !

Car, hélas ! hélas ! pour moi
la lumière de Vie est éteinte !
« Jamais plus — plus — plus — »

(tel est le langage que la mer solennelle tient
aux sables sur le rivage)
ne fleurira l'arbre frappé par la foudre,
ne planera l'aigle blessé !

Et tous mes jours sont des transes
et tous mes rêves nocturnes
sont là où brille ton œil noir
et où la trace de tes pas étincelle —
en quelles danses éthérées,
près de quels fleuves éternels !

Hélas ! pendant ce temps maudit
ils t'ont emportée sur l'onde
loin de mon amour jusqu'à un âge titré et un crime,
et une couche impure ! —
loin de moi et de notre climat brumeux,
où pleure le saule argenté !

1835.

LE COLISEE

Type de l'antique Rome ! Riche reliquaire
de hautaine contemplation légué au Temps
par des siècles ensevelis de pompe et de puissance !
Enfin — enfin — après tant de jours
de pénible pèlerinage et de soif brûlante,
(soif des sources de sagesse qui sont en toi)
je m'agenouille, homme changé et humble,
parmi tes ombres, et je bois ainsi en
mon âme même ta grandeur, ta tristesse et ta gloire !

Immensité ! et Age ! et Souvenirs d'Autrefois !
Silence ! et Désolation ! et Nuit épaisse !
Je vous sens maintenant — je vous sens dans votre
force —
ô charmes plus sûrs que jamais roi de Judée
n'enseigna dans les jardins de Gethsemani !

O charmes plus puissants que ceux que le Chaldéen ravi
tira jamais des paisibles étoiles !
Ici, où tomba un héros, une colonne tombe !
Ici, où l'aigle de parade brillait doré,
la sombre chauve-souris tient son sabbat de minuit !
Ici, où la chevelure dorée des dames de Rome
se balançait au vent, maintenant se balancent le roseau et le chardon !
Ici, où sur son trône d'or le monarque s'étalait,
se glisse, tel un spectre vers sa demeure de marbre,
éclairé par la blafarde lumière de la lune cornue
le rapide et silencieux lézard des pierres !

Mais arrête ! ces murs — ces arceaux couverts de lierre —
ces socles en ruines — ces colonnes tristes et noircies —
ces vagues entablements — cette frise croulante —
ces corniches brisées — ce naufrage — cette ruine —
ces pierres — hélas ! — ces pierres grises — sont-elles tout —
tout ce qu'ont laissé de renommé et de colossal
les Heures corrosives au Sort et à moi ?

« Non pas tout », me répondent les Échos — « non pas tout !
Des sons prophétiques et forts s'élèvent toujours
de nous, et de toute cette Ruine, jusqu'au sage,
comme l'hymne de Memnon au Soleil.

Nous dominons les cœurs des hommes les plus puissants — nous dominons
d'une despotique autorité tous les esprits géants.
Nous ne sommes pas impuissantes — nous, pâles pierres.
Tout notre pouvoir n'est pas enfui — ni toute notre gloire —
ni toute la magie de notre haut renom —
ni tout le merveilleux qui nous entoure —
ni tous les mystères qui sont en nous —
ni tous les souvenirs qui restent suspendus
et s'attachent à nous comme un vêtement,
nous drapant d'une robe plus que glorieuse. »

1833.

LE PALAIS HANTE

Dans la plus verte de nos vallées
où les bons anges habitent,
autrefois un beau et majestueux palais —
un radieux palais — élevait la tête.
Dans les domaines du monarque Pensée —
il se dressait !
Jamais séraphin n'étendit son aile
sur édifice de moitié aussi beau !

Des bannières jaunes, glorieuses, d'or,
sur son toit flottaient et ondulaient,
(ceci — tout ceci — était dans le vieux
temps, il y a longtemps)
et chaque douce brise qui folâtrait
dans ce calme jour
sur les remparts pavoisés et pâles,
s'en allait odeur ailée.

Les voyageurs, dans cette heureuse vallée,
à travers deux fenêtres lumineuses, voyaient
des esprits se mouvant musicalement,
sous la loi bien harmonisée d'un luth,
autour d'un trône où, assis
(Porphyrogénète !)
dans un éclat seyant à sa gloire,
le maître du royaume apparaissait.

Et étincelante de perles et de rubis
était la porte du beau palais,
par laquelle coulait, coulait, coulait,
et scintillait toujours,
une troupe d'Échos, dont le doux devoir
n'était que de chanter
en voix d'une insurpassable beauté,
l'esprit et la sagesse de leur roi.

Mais les malheurs, en robes de douleur,
assaillirent le haut domaine du monarque.
(Ah, pleurons ! — car jamais lendemain
ne se lèvera sur lui désolé !)
Et autour de sa maison la gloire
qui rougissait et fleurissait
n'est plus qu'une histoire au souvenir obscur
du vieux temps enseveli.

Et les voyageurs, maintenant, dans cette vallée,
à travers les fenêtres rouges voient
de grandes formes, qui se meuvent fantastiquement
aux sons d'une discordante mélodie,
tandis que, comme une fantômale et rapide rivière,
par la porte pâle
une hideuse foule s'élance à jamais
et rit — mais ne sourit plus.

1838.

LE VER CONQUERANT

Voilà ! c'est une nuit de gala
dans ces solitaires dernières années.
Une foule d'anges, ailés, drapés
de voiles, et noyés dans les larmes,
s'assied en un théâtre, pour voir
une pièce d'espoirs et de craintes,
tandis que l'orchestre soupire par instants
la musique des sphères.

Des mimes en la forme du Dieu d'en haut,
murmurent et mâchonnent sourdement,
et de ci, de là, volent
simples marionnettes, eux, qui viennent et vont
au commandement de vastes créatures informes
qui poussent les décors en avant et en arrière,
secouant de leurs ailes de Condor
une invisible Malédiction !

Ce drame bigarré — oh, soyez sûr
qu'il ne sera pas oublié !
Avec son Fantôme poursuivi à jamais
par une foule qui ne le saisit point,
dans un cercle qui toujours retourne
au même point,
et beaucoup de Folie, et plus encore de Péché,
et d'Horreur, âme de l'intrigue.

Mais voyez, au milieu de cette cohue de mimes
une forme rampante s'introduit !
Une chose rouge de sang qui se tord hors de
la scène solitaire !
Elle se tord ! — Elle se tord ! — En de mortelles étreintes
les mimes deviennent sa pâture,
et les séraphins sanglotent en voyant les crochets du ver
mouillés de sang humain caillé.

Éteintes — éteintes sont les lumières — éteintes toutes !
Et, sur chaque forme palpitante,
le rideau, un poêle funèbre,
descend avec la violence d'une tempête,
et les anges, tous pâles et hâves,
se levant, se dévoilant, affirment
que la pièce est la tragédie « l'Homme »
et son héros le Ver Conquérant.

1833.

ILENCE

Il est des qualités, des choses incorporelles,
qui ont une double vie, faite selon
un type de cette entité jumelle qui jaillit
de la matière et de la lumière, visible dans le solide
et l'ombre.
Il y a un *Silence* double — la mer et le rivage —
le corps et l'âme. L'un réside dans les lieux solitaires,
fraîchement recouverts d'herbe nouvelle ; de solennelles grâces,
d'humains souvenirs et une science pleine de larmes
le rendent sans terreur; son nom est « Non plus. »
C'est le Silence corporel: ne le crains pas !
Il n'a aucune puissance malfaisante en lui-même;
mais si quelque urgente destinée (sort prématuré !)
te fait rencontrer son ombre (elfe sans nom,
qui hante les solitaires régions que ne foule
aucun pied humain) recommande-toi à Dieu !

1840.

PAYS DE SONGES

Par une route obscure et solitaire,
hantée par les mauvais anges seuls,
où un Eidolon, nommé NUIT,
règne debout sur un trône noir,
je n'ai atteint ces terres que récemment,
d'une ultime et nébuleuse Thulé —
d'une étrange et sauvage région qui repose, sublime,
hors de l'ESPACE — hors du TEMPS.

Des vallées sans fond et des flots sans bornes,
et des gouffres et des cavernes, et des bois titaniques,
dont les formes échappent à tout œil humain
à cause de la rosée qui dégoutte sur tout ;
des montagnes s'écroulant sans cesse
dans des mers sans un rivage ;
des mers qui respirent sans repos,
se gonflant vers des cieux de feu ;

des lacs qui sans fin déploient
leurs eaux mornes — mornes et mortes —
leurs eaux silencieuses — silencieuses et glacées
par les neiges des lys penchés.

Près des lacs qui déploient ainsi
leurs eaux mornes, mornes et mortes —
leurs tristes eaux, tristes et glacées
par les neiges des lys penchés, —
près des montagnes — près de la rivière
murmurant à voix basse, murmurant toujours —
près des bois gris, — près des marais
où campent le crapaud et le lézard d'eau, —
près des marais et des étangs sinistres
où demeurent les Ghouls,
près de chaque endroit le plus impur —
dans chaque recoin le plus mélancolique, —
là, le voyageur rencontre, effrayé,
les souvenirs du Passé dans leur linceul —
des formes voilées qui tressaillent et soupirent
en passant à côté du voyageur —
des formes blanc vêtues d'amis depuis longtemps
livrés,
dans l'agonie, à la Terre — et au Ciel.

Pour le cœur dont les maux sont légion,
c'est une paisible, consolante région —
pour l'esprit qui se promène dans l'ombre
c'est — oh, c'est un Eldorado !

Mais le voyageur voyageant à travers elle,
ne peut — n'ose la regarder ouvertement ;
Jamais ses mystères ne sont révélés
au faible œil humain déclos ;
ainsi le veut son Roi, qui a défendu
d'y soulever la paupière frangée ;
et ainsi la triste Ame qui y passe
ne la voit qu'à travers des verres noircis.

Par une route obscure et solitaire,
hantée par les mauvais anges seuls,
où un Eidolon, nommé NUIT,
règne debout sur un trône noir,
je me suis égaré naguère en revenant chez moi
de cette ultime et nébuleuse Thulé.

1844.

A ZANTE

Belle île, qui de la plus belle de toutes les fleurs,
prends le plus gracieux de tous les noms gracieux !
Combien de souvenirs de quelles radieuses heures
s'éveillent aussitôt à ta vue !
Combien de scènes de quels bonheurs enfuis !
Combien de pensées de quels espoirs ensevelis !
Combien de visions d'une vierge qui n'est
plus — plus sur tes coteaux verdoyants !
Plus ! hélas, ce son triste et magique
qui transforme tout ! Tes charmes ne plairont *plus* —
ton souvenir, *plus !* Terre maudite
m'est désormais ton rivage émaillé de fleurs.
O île d'hyacinthes ! O Zante empourprée !
« Isola d'oro ! Fior di Levante ! »

1837.

HYMNE

A l'aube — à midi — au crépuscule sombre —
Marie ! tu as entendu mon hymne !
Dans la joie et le malheur — dans le bien et le mal —
Mère de Dieu, sois avec moi toujours !
Quand les heures coulaient brillantes
et que pas un nuage n'obscurcissait le ciel,
mon âme, de peur d'être vagabonde,
fut guidée par ta grâce vers toi et les tiens ;
maintenant que les orages du Destin couvrent
sombrement mon Présent et mon Passé,
puisse mon Avenir briller radieux
par les doux espoirs de toi et des tiens !

1835.

SCENES DE « POLITIAN »

DRAME INÉDIT

I

Rome. — Une salle dans un Palais.

ALESSANDRA ET CASTIGLIONE

ALESSANDRA

Tu es triste, Castiglione.

CASTIGLIONE

Triste! Moi, non.
Oh, je suis l'homme le plus heureux, le plus heureux de Rome!
Quelques jours encore, tu le sais, mon Alessandra, te feront mienne. Oh, je suis très heureux!

ALESSANDRA

Il me semble que tu as une singulière façon de montrer ton bonheur! — De quoi souffres-tu, mon cousin? Pourquoi soupires-tu si profondément ?

CASTIGLIONE

Ai-je soupiré?
Je n'en avais pas conscience. C'est une façon,
une sotte — une très sotte façon que j'ai
lorsque je suis *très* heureux. Ai-je soupiré? (*Il soupire.*)

ALESSANDRA

Oui. Tu n'es pas bien. Tu t'es relâché
beaucoup trop dernièrement, et je suis vexée de le voir
Les longues veilles et le vin, Castiglione,
te ruineront! tu es déjà changé
tes yeux sont hagards — rien n'use plus
le corps que les veilles et le vin.

CASTIGLIONE, *réfléchissant.*

Rien, belle cousine, rien — pas même une profonde douleur,
ne l'use plus que les débauches et le vin.
Je m'amenderai.

ALESSANDRA

Fais-le! Je voudrais te voir abandonner
ta société bruyante, et puis, des camarades de vile naissance
conviennent mal à l'héritier du vieux Di Broglio
et au mari d'Alessandra.

CASTIGLIONE

Je les abandonnerai.

ALESSANDRA

Tu le veux — tu le dois. Sois aussi plus attentif
à ton habit et à ton équipage — ils sont trop simples
pour ton rang élevé et ta position — beaucoup dépend
des apparences.

CASTIGLIONE

J'y veillerai.

ALESSANDRA

Alors veilles-y ! prête plus d'attention, seigneur,
à un train plus convenable ; tu manques beaucoup
de dignité.

CASTIGLIONE

Beaucoup, beaucoup, oh, je manque beaucoup
de vraie dignité.

ALESSANDRA, *avec hauteur.*

Tu te moques de moi, seigneur.

CASTIGLIONE, *distrait.*

Douce, gentille Lalagé.

ALESSANDRA

Ai-je bien entendu?
Je lui parle — il parle de Lalagé !
Seigneur Comte ! (*Posant sa main sur son épaule.*)
A quoi rêves-tu ? — Il n'est pas bien !
Qu'as-tu, seigneur !

CASTIGLIONE, *tressaillant.*

Cousine ! belle cousine ! —Madame !
J'implore votre pardon — en vérité, je ne suis pas bien ! —
Otez votre main de mon épaule, s'il vous plaît.
Cet air est très accablant ! — Madame, le Duc !

(*Entre* DI BROGLIO)

DI BROGLIO

Mon fils, j'ai des nouvelles pour toi ! — hé ? — qu'y a-t-il ?

(*regardant* ALESSANDRA)

Nous faisons la moue ? Embrasse-la, Castiglione ! embrasse-la,
chien ! et faites la paix, dis-je, tout de suite !
J'ai des nouvelles pour vous deux. Politian est attendu
à chaque heure dans Rome — Politian, Comte de Leicester !
Nous l'aurons au mariage. C'est sa première visite
dans la cité impériale.

ALESSANDRA

Quoi ! Politian
de Bretagne, Comte de Leicester?

DI BROGLIO

Lui-même, mon amour.
Nous l'aurons au mariage. Un homme très jeune

d'années, mais vieux de renommée. Je ne l'ai point vu,
mais la rumeur en parle comme d'un prodige
prééminent dans les arts, et les armes, et les richesses,
et la haute naissance. Nous l'aurons au mariage.

ALESSANDRA

J'ai beaucoup entendu parler de ce Politian.
Gai, volage et frivole — n'est-ce pas?
Et peu enclin à la réflexion.

DI BROGLIO

Loin de là, amour.
Aucune branche, dit-on, d'aucune philosophie
n'est si profondément abstraite qu'il ne s'en soit
rendu maître.
Savant comme peu sont savants.

ALESSANDRA

C'est très étrange.
J'ai connu des hommes qui ont vu Politian
et recherché sa société! Ils en parlent
comme de quelqu'un qui est entré follement dans la vie,
buvant la coupe du plaisir jusqu'à la lie.

CASTIGLIONE

Ridicule! Maintenant *moi* j'ai vu Politian
et je le connais bien — ni savant ni joyeux, lui.
C'est un rêveur et un homme fermé
aux passions communes.

DI BROGLIO

Enfants, nous différons d'avis.
Sortons et goûtons l'air fragrant
du jardin. Ai-je rêvé, ou ai-je entendu dire
que Politian est un homme *mélancolique?*

(*Exeunt.*)

II

Rome. — Un appartement de dame, avec une fenêtre ouverte et donnant sur un jardin. LALAGÉ, *en grand deuil, lisant à une table sur laquelle il y a des livres et un miroir. Au fond* JACINTA, *sa servante, appuyée avec insouciance sur une chaise.*

LALAGÉ

Jacinta, est-ce toi?

JACINTA, *impertinente.*

Oui, Madame, je suis là.

LALAGÉ

Je ne savais pas, Jacinta, que vous attendiez.
Asseyez-vous ! — que ma présence ne vous trouble pas —
Asseyez-vous ! — car je suis humiliée, très humiliée.

JACINTA, *à part.*

Il est temps.

(JACINTA *s'assied de côté sur la chaise, appuyant son coude sur le dossier, regardant sa maîtresse d'un regard de mépris.* LALAGÉ *continue sa lecture.*)

LALAGÉ

« Dans un autre climat, disait-il,
« croissait une brillante fleur d'or, mais non dans ce
« sol !

(*Elle s'arrête, tourne quelques pages, et continue.*)

« Là, aucun tardif hiver, ni neige, ni pluie —
« mais l'Océan toujours, pour rafraîchir l'humanité,
« souffle l'esprit frais du vent de l'Ouest. »
O, belle ! — très belle — combien semblable
au rêve que mon âme enivrée se fait du Ciel !
O heureuse terre ! (*Elle s'arrête.*) Elle mourut ! —
la jeune fille mourut !
O jeune fille encore plus heureuse qui pouvais mourir !
Jacinta !

(JACINTA *ne répond pas et* LALAGÉ *continue.*)

Encore ! — un conte analogue
parlait d'une belle dame par delà la mer !
Ainsi parle un certain Ferdinand dans le texte de la
pièce —
« Elle mourut très jeune » — un certain Bossola lui
répond —
« Je ne le crois pas — son infortune

« semble avoir vécu trop d'années, » — Ah, malheureuse dame !
Jacinta ! (*Encore pas de réponse.*) Voici un conte bien plus sombre,
mais semblable — oh, très semblable dans sa détresse, —
à celui de cette reine d'Égypte, qui gagnait si facilement
mille cœurs — et perdit le sien à la fin.
Elle mourut. Ainsi finit l'histoire — et ses suivantes
se penchent sur elle et pleurent — deux gracieuses suivantes
avec des noms gracieux — Eiros et Charmion !
Arc-en-ciel et Colombe ! — Jacinta !

JACINTA, *avec humeur.*

Madame, qu'y a-t-il ?

LALAGÉ

Veux-tu, ma bonne Jacinta, être assez aimable
pour descendre à la bibliothèque et m'apporter
les Saints Évangélistes ?

JACINTA

Bah ! (*Exit.*)

LALAGÉ

S'il y a un baume
pour l'esprit blessé, en Galaad, c'est là qu'il est !
Une rosée pour la nuit de mon trouble amer
s'y trouvera — « rosée bien plus douce que celle

qui est suspendue comme une chaîne de perles sur la colline d'Hermon »

(*Rentre* JACINTA ; *elle jette un volume sur la table.*)

JACINTA

Voilà, Madame, le livre (*A part.*) Vrai, elle est bien ennuyeuse.

LALAGÉ, *étonnée.*

Que dis-tu, Jacinta? Ai-je fait quelque chose
pour te chagriner ou te vexer? — J'en suis fâchée
Car tu me sers depuis longtemps et tu as toujours été
fidèle et respectueuse. (*Elle reprend sa lecture.*)

JACINTA, *à part.*

Je ne puis croire
qu'elle ait encore des bijoux — non — non — elle me les a tous donnés.

LALAGÉ

Qu'as-tu dit, Jacinta? Maintenant j'y pense,
tu ne m'as pas parlé dernièrement de ton mariage.
Comment va le brave Ugo? — et à quand cela?
Ne puis-je rien faire? — y a-t-il encore quelque chose dont
tu aies besoin, Jacinta?

JACINTA

S'il y a *encore* quelque chose !
(*A part.*) Cela est pour moi. Je suis sûre, madame, que vous n'avez pas besoin
de me jeter constamment ces bijoux à la tête.

LALAGÉ

Les bijoux! Jacinta,— maintenant en vérité, Jacinta,
je ne pensais pas aux bijoux.

JACINTA

Oh, que non peut-être!
Mais cependant je l'aurais juré. Après tout,
il y a Ugo qui dit que la bague est simplement fausse,
car il est sûr que le Comte Castiglione jamais
n'aurait donné un vrai diamant à quelqu'un comme vous;
et d'ailleurs je suis certaine, Madame, que vous ne pouvez
avoir besoin de bijoux *maintenant*. Mais, je l'aurais juré.

(*Exit.*)

(LALAGÉ *fond en larmes et appuie sa tête sur la table — après une courte pause elle la relève*).

LALAGÉ

Pauvre Lalagé! — et en être venue là?
Ta servante! — mais courage! — ce n'est qu'une vipère
que tu as caressée qui te pique jusqu'à l'âme!

(*Prenant le miroir.*)

Ah! voici du moins un ami — trop un ami
dans les jours passés — un ami ne te trompera pas.
Beau et fidèle miroir! dis-moi maintenant (car tu le peux)

un joli — un joli conte — et ne te
soucie pas qu'il soit plein de douleur. Il me répond.
Il parle d'yeux enfoncés, de joues ridées,
et d'une Beauté morte depuis longtemps — il me rappelle
la Joie enfuie — l'Espoir, le séraphique Espoir,
mis dans l'urne et dans la tombe ! — maintenant, d'un ton
bas, triste et solennel, mais très perceptible,
il parle d'une vieille tombe s'ouvrant prématurément
pour une vierge perdue. Beau et fidèle miroir ! — tu ne mens pas !
Toi, tu n'as aucun but de gain — aucun cœur à briser —
Castiglione mentait, lui qui disait qu'il m'aimait —
toi tu es vrai ! — lui faux ! — faux ! — faux !

(*Pendant qu'elle parle, un moine entre dans son appartement et s'approche sans être vu.*)

LE MOINE

Tu as un refuge,
douce fille, dans le Ciel ! Pense aux choses éternelles !
Livre ton âme à la pénitence et prie !

LALAGÉ, *se levant brusquement.*

Je *ne puis* prier ! — Mon âme est en guerre avec Dieu !
Les bruits effrayants de la gaîté en bas
troublent mes sens ! — Va ! je ne puis prier —

Les effluves printaniers du jardin me tourmentent !
Ta présence me chagrine — Va ! Ta robe de prêtre
me remplit de terreur — ton crucifix d'ébène
d'horreur et de crainte !

LE MOINE

Songe à ton âme précieuse !

LALAGÉ

Songe à mes premiers jours ! — Songe à mon père
et à ma mère dans le Ciel ! Songe à notre demeure
paisible,
et au ruisseau qui courait devant la porte !
Songe à mes petites sœurs ! — Songe à elles !
et songe à moi ! — Songe à mon amour constant
et à ma foi — à ses vœux — à ma ruine. — Songe
— songe
à mon indicible misère ! — Va-t'en !
Mais reste, mais reste ! — Que parlais-tu, de prière
et de pénitence ? N'as-tu pas parlé de foi
et de vœux devant le trône ?

LE MOINE

Oui.

LALAGÉ

C'est bien,
il *y a* un vœu qui doit être fait —
un vœu sacré, impérieux, et urgent,
un vœu solennel !

LE MOINE

Ma fille, ce zèle est bien.

LALAGÉ

Père, ce zèle est tout autre que bien !
As-tu un crucifix prêt pour ce vœu !
un crucifix où jurer
ce vœu sacré?

(*Il lui présente le sien.*)

Pas celui-là — Oh, non ! — non ! — non !

(*Frissonnant.*)

Pas celui-là ! Pas celui-là ! — Je te le dis, saint homme,
tes vêtements et ta croix d'ébène m'épouvantent !
Arrière ! j'ai un crucifix, moi-même,
moi j'ai un crucifix ! Je pense qu'il est bien
que l'acte — le vœu — le symbole de l'acte —
et le témoin de l'acte soient semblables, père !

(*Elle tire un poignard à la garde en croix, et l'élevant haut.*)

Voici la croix sur laquelle un vœu comme le mien
est inscrit au Ciel !

LE MOINE

Tes paroles sont de la folie, ma fille,
et disent un but impie — tes lèvres sont livides —
tes yeux sont hagards — ne tente pas la colère divine !

Arrête avant qu'il ne soit trop tard ! — Oh ! ne sois pas — ne sois pas téméraire ! —
Ne jure pas ce serment — oh ! ne le jure pas !

LALAGÉ

C'est juré !

III

Un appartement dans un Palais.

POLITIAN ET BALDAZZAR

BALDAZZAR

ecoue-toi maintenant, Politian !
Tu ne dois pas t'abandonner — non vraiment, vraiment, tu ne
t'abandonneras pas à ces caprices. Sois toi-même !
Débarrasse-toi de ces vaines fantaisies qui t'obsèdent,
et vis, car maintenant tu meurs !

POLITIAN

Du tout, Baldazzar !
Assurément je vis.

BALDAZZAR

Politian, cela m'afflige
de te voir ainsi.

POLITIAN

Baldazzar, cela m'afflige
de te donner sujet d'affliction, mon estimé ami.
Ordonne, seigneur ! que voudrais-tu que je fisse?
Selon ton désir je secouerai cette nature
que j'ai héritée de mes ancêtres,
que j'ai sucée avec le lait de ma mère,
et je ne serai plus Politian, mais quelqu'un autre.
Ordonne, seigneur !

BALDAZZAR

Aux camps, alors — aux camps —
au sénat ou aux camps.

POLITIAN

Hélas ! Hélas !
Il y a un lutin qui me suivrait même là !
Il y a un lutin qui m'*a* suivi même là !
Il y a — quelle est cette voix ?

BALDAZZAR

Je ne l'ai pas entendue.
Je n'ai entendu d'autre voix que la tienne,
et l'écho de la tienne.

POLITIAN

Alors je n'ai que rêvé.

BALDAZZAR

Ne donne pas ton âme aux rêves : les camps — la cour
te conviennent — la Renommée t'attend — la Gloire
t'appelle —

et tu ne veux entendre la trompette de sa voix,
pour écouter des sons imaginaires
et des voix de fantômes.

POLITIAN

C'*est* une voix de fantôme !
Ne l'as-tu pas entendue, *alors* ?

BALDAZZAR

Je ne l'ai pas entendue.

POLITIAN

Tu ne l'as pas entendue ! — Baldazzar, ne me parle plus
à moi, Politian, de tes camps et de tes cours.
Oh, je suis malade, malade, malade, jusqu'à la mort même,
des vanités creuses et sonores
de la Terre peuplée ! Aie patience encore avec moi !
Nous avons été enfants ensemble — camarades d'école —
et maintenant nous sommes amis — mais nous ne le serons plus longtemps —
car dans la Ville Eternelle tu me rendras
un doux et cher service, et un Pouvoir —
un Pouvoir auguste, bienveillant et suprême —
alors t'absoudra de tous autres devoirs
envers ton ami.

BALDAZZAR

Tu énonces une énigme affreuse
que je ne *veux* pas comprendre.

POLITIAN

Maintenant, cependant, que le Destin
approche et que les Heures respirent à peine,
les sables du Temps se changent en grains d'or,
et m'éblouissent, Baldazzar. Hélas! Hélas!
Je *ne puis* mourir, avec dans mon cœur
un goût aussi ardent du beau
que celui qui s'y est allumé. Il me semble que l'air
est plus embaumé qu'à l'ordinaire —
de riches mélodies flottent sur les brises —
un charme plus rare pare la terre —
et avec un éclat plus pur la lune paisible
se tient dans le Ciel — Écoute! écoute! tu ne peux pas dire
que tu n'entends pas *maintenànt*, Baldazzar?

BALDAZZAR

Vrai, je n'entends pas.

POLITIAN

Ne pas l'entendre! —écoute maintenant! — écoute! — le son le plus faible.
et cependant le plus doux que jamais oreille entendit!
Une voix de femme! — et la douleur dans ses intonations!
Baldazzar, elle m'oppresse comme un charme!
Encore! — encore! — comme solennellement elle tombe
dans le cœur de mon cœur! Cette éloquente voix,

je ne l'ai certes jamais entendue—cependant il serait bien
que je l'eusse *seulement* entendue avec ses notes vibrantes
dans mes premiers jours !

BALDAZZAR

Je l'entends moi-même à présent.
Silence ! — la voix, si je ne me trompe grandement,
vient de cette croisée — là-bas — que vous pouvez voir
très distinctement par la fenêtre — elle appartient,
pas vrai ? à ce palais du Duc.
La chanteuse est sans doute sous
le toit de son Excellence — et peut-être
même est-ce cette Alessandra dont il parlait
comme fiancée à Castiglione,
son fils et héritier.

POLITIAN

Silence ! —elle revient de nouveau !

SA VOIX, *très faiblement.*

« Et ton cœur est-il assez fort
pour me laisser ainsi,
moi qui t'ai aimé si longtemps
dans la richesse et le deuil ?
Et ton cœur est-il assez fort
pour me laisser ainsi ?
Dis non — dis non ! »

BALDAZZAR

La chanson est anglaise et souvent je l'ai entendue
dans la joyeuse Angleterre — jamais aussi plaintivement —
Écoute ! écoute ! elle revient de nouveau.

LA VOIX, *plus distinctement.*

« Est-il assez fort
pour me laisser ainsi,
moi qui t'ai aimé si longtemps
dans la richesse et dans le deuil ?
Et ton cœur est-il assez fort
pour me laisser ainsi ?
Dis non — dis non ! »

BALDAZZAR

Elle s'est tue et tout est silence.

POLITIAN

Tout *n'est* pas silence !

BALDAZZAR

Descendons.

POLITIAN

Descends, Baldazzar, va !

BALDAZZAR

L'heure devient tardive — le Duc nous attend —
ta présence est attendue dans la salle
en bas. Qu'as-tu, Comte Politian ?

LA VOIX, *distinctement.*

« Moi qui t'ai aimé si longtemps
dans la richesse et le deuil,
et ton cœur est-il assez fort ?
Dis non — dis non ! »

BALDAZZAR

Descendons ! — il est temps. Politian, donne
ces fantaisies au vent. Rappelez-vous, je vous prie,
que votre maintien dernièrement avait un air de rudesse
envers le Duc. Secoue-toi et rappelle-toi !

POLITIAN

Me rappeler ? Je le fais. Va devant ! Je me *rappelle.*
(*Sortant.*)
Descendons. Crois-moi, je donnerais
volontiers, je donnerais les vastes terres de ma comté
pour voir ce visage caché derrière cette persienne là-bas —
« pour contempler ce visage voilé, et entendre
encore une fois cette voix silencieuse. »

BALDAZZAR

Laissez-moi vous prier, seigneur,
de descendre avec moi — le Duc pourrait s'offenser.
Descendons, je vous prie.

LA VOIX, *fortement.*

Dis non — dis non !

POLITIAN, *à part.*

C'est étrange ! — C'est très étrange — la voix me semblait
battre à l'unisson de mon désir, et me commander de rester !

(*S'approchant de la fenêtre.*)

Douce voix ! J'obéis et sûrement je resterai.
Maintenant, que ceci soit de la fantaisie, par le Ciel ! ou soit le Destin,
non, je ne descendrai pas. Baldazzar, faites
excuses au Duc pour moi ;
je ne descendrai pas ce soir.

BALDAZZAR

Le bon plaisir de votre Seigneurie
sera obéi. Bonne nuit, Politian.

POLITIAN

Bonne nuit, mon ami, bonne nuit.

IV

Les jardins d'un Palais. — Au clair de lune.

LALAGÉ ET POLITIAN

LALAGÉ

Et tu parles d'amour,
à *moi*, Politian ? — tu parles d'amour

à Lalagé? — Ah, malheur, ah, malheur à moi !
Cette moquerie est très cruelle — très cruelle vraiment.

POLITIAN

Ne pleure pas ! oh ! ne sanglote pas ainsi ! — tes larmes amères
me rendront fou. Oh, ne te désole pas, Lalagé —
sois consolée ! Je sais — je sais tout,
et *cependant* je parle d'amour. Regarde-moi, ma radieuse
et belle Lalagé ! — tourne ici tes yeux !
Tu me demandes si je puis parler d'amour,
sachant ce que je sais, et voyant ce que j'ai vu.
Tu me le demandes — et je te réponds ainsi —
ainsi, le genou plié je te réponds.

(*S'agenouillant.*)

Douce Lalagé, *je t'aime — je t'aime — je t'aime ;*
à travers le bien et le mal — à travers la joie et la douleur, je *t'aime.*
Pas une mère, avec son premier-né sur ses genoux,
ne tressaille d'un plus intense amour que le mien pour toi.
Et sur l'autel de Dieu, en aucun temps ou aucun climat,
ne brûle un feu plus sacré que celui qui brûle maintenant
dans mon âme pour *toi.* Et t'aimé-je ?

(*Se levant.*)

Même pour tes malheurs je t'aime — même pour tes malheurs —
ta beauté et tes malheurs.

LALAGÉ

Hélas, noble comte,
tu t'oublies toi-même en te souvenant de moi !
Comment, dans les manoirs de ton père, parmi les jeunes filles
pures et sans reproche de ta princière lignée,
pourrait demeurer la déshonorée Lalagé ?
Ton épouse, et avec un souvenir souillé —
mon nom brûlé et flétri, comment s'allierait-il
avec l'honneur ancestral de ta maison
et avec ta gloire ?

POLITIAN

Ne me parle pas de gloire.
Je hais — j'exècre ce nom, j'abhorre
cette chose insatisfaisante et idéale.
N'es-tu pas Lalagé et moi Politian ?
Ne t'aimé-je pas — n'es-tu pas belle ? —
Qu'avons-nous besoin de plus ? Ha ! la gloire ! — n'en parle plus maintenant.
Par tout ce que je tiens pour plus sacré et plus solennel —
par tous mes désirs maintenant — mes craintes ensuite —
par tout ce que je méprise sur la terre et j'espère du ciel —
il n'est pas une action dont je me glorifierai plus,
que de me moquer pour toi de cette même gloire
et de la fouler au pied. Qu'importe —
qu'importe, ma très belle et ma meilleure,

que nous descendions, sans honneurs et oubliés,
dans la poussière, si nous y descendons ensemble?
Y descendre ensemble — et puis — et puis, peut-être —

LALAGÉ

Pourquoi t'arrêtes-tu, Politian?

POLITIAN

Et puis, peut-être,
nous *lever* ensemble, Lalagé, et errer
dans les paisibles demeures étoilées des élus,
et toujours!

LALAGÉ

Pourquoi t'arrêtes-tu, Politian?

POLITIAN

Et toujours *ensemble — ensemble.*

LALAGÉ

Maintenant, comte de Leicester!
Tu m'*aimes*, et dans le cœur de mon cœur
je sens que tu m'aimes vraiment.

POLITIAN

Oh, Lalagé!
(*Se jetant à genoux.*)
Et *m*'aimes-tu?

LALAGÉ

Écoute ! Silence ! Dans la nuit
de ces arbres là-bas, il m'a semblé voir passer une forme —
une forme spectrale, solennelle, et lente, et silencieuse —
comme l'ombre terrible de la Conscience, solennelle et silencieuse.

(*Elle fait quelques pas et revient.*)

Je m'étais trompée — ce n'était qu'une branche gigantesque
balancée par le vent d'automne. Politian !

POLITIAN

Ma Lalagé — mon amour ! pourquoi es-tu émue ?
Pourquoi deviens-tu si pâle ? Non, la Conscience elle-même,
encore moins une ombre à qui tu la fais ressembler,
ne devrait secouer ainsi un esprit ferme. Mais le vent de la nuit
est frais — et ces mélancoliques branches
projettent de l'obscurité sur toutes choses.

LALAGÉ

Politian !
Tu me parles d'amour. Connais-tu le pays
dont toutes les langues s'occupent — un pays nouvellement trouvé par un de Gênes —
à mille lieues dans l'occident doré ?

Une terre féerique de fleurs, et de fruits, et de lumière,
et de lacs cristallins, et de forêts en voûte
et de montagnes, autour des hauts sommets desquelles les vents
du Ciel soufflent en liberté — et l'air qu'on y respire
est le Bonheur maintenant et sera la Liberté plus tard,
dans les jours à venir ?

POLITIAN

Oh, veux-tu — veux-tu
t'envoler vers ce Paradis — ma Lalagé, veux-tu
t'y envoler avec moi ? Là, le Souci sera oublié,
et la Douleur ne sera plus, et Eros sera tout.
Et la vie alors m'appartiendra, car je vivrai
pour toi et dans tes yeux — et tu ne
pleureras plus — mais les Joies radieuses
te serviront, et l'ange de l'Espoir
te suivra toujours ; et je m'agenouillerai devant toi
et je t'adorerai, et je t'appellerai ma bien-aimée,
mon unique, ma belle, mon amour, ma femme,
mon tout ; — oh, veux-tu — veux-tu, Lalagé,
t'y envoler avec moi ?

LALAGÉ

Une action doit s'accomplir —
Castiglione vit !

POLITIAN

Et il mourra ! (*Il sort.*)

LALAGÉ, *après une pause.*

Et — il — mourra ! —— hélas !
Castiglione mourir ? Qui a dit ces mots ?
Où suis-je ? — Qu'as-tu dit ? — Politian !
Tu n'*es* pas parti — tu n'es pas *parti*, Politian !
Je *sens* que tu n'es pas parti — cependant je n'ose regarder
de peur de ne plus te voir ; tu ne *pouvais* pas partir
avec ces mots sur tes lèvres — oh, parle-moi,
et laisse-moi entendre ta voix — un mot — un seul mot
pour dire que tu n'es pas parti — une courte phrase,
pour dire combien tu méprises, combien tu hais
ma faiblesse de femme. Ha! ha ! tu n'*es* pas parti —
Oh ! parle-moi ! Je *savais* que tu ne voulais pas partir !
Je savais que tu ne voulais pas, ne pouvais pas, n'*osais* pas partir.
Misérable, tu n'*es* pas parti — tu te moques de moi !
Et ainsi je te tiens — ainsi ! —— Il est parti, il est parti —
parti — parti. Où suis-je ? C'est bien — c'est très bien ;
pourvu que la lame soit aiguë — que le coup soit sûr,
c'est très bien, c'est *très* bien — hélas ! hélas !

V

Les Faubourgs — POLITIAN *seul.*

POLITIAN

Ma faiblesse augmente. Je suis las,
et je crains fort d'être malade — il ne me faudrait pas
mourir avant d'avoir vécu ! — Arrête — arrête ta main,
o Azrael, encore quelque temps ! — Prince des Puissances
des Ténèbres et de la Tombe, oh, aie pitié de moi !
Oh, aie pitié de moi ! ne me fais pas mourir maintenant,
avant la floraison de mon paradisiaque Espoir !
Donne-moi de vivre encore — encore un peu de temps :
c'est moi qui implore pour la vie — moi qui il y a si peu de temps
ne demandais qu'à mourir ! — Que dit le Comte ?

(*Entre Baldazzar.*)

BALDAZZAR

Que, ne connaissant aucun motif de querelle ou d'animosité
entre le Comte Politian et lui,
il décline votre cartel.

POLITIAN

Qu'as-tu dit ?
Quelle réponse m'as-tu apportée, brave Baldazzar ?
De quelle excessive fragrance le zéphyr arrive
chargé de ces bosquets là-bas ! — le plus beau jour,
ou le plus digne de l'Italie, je pense,
que les yeux des mortels aient vu ! — *Qu'a dit* le Comte ?

BALDAZZAR

Que lui, Castiglione, ne connaissant
aucune animosité existante, ou aucun motif
de querelle entre votre seigneurie et lui,
ne peut accepter le défi.

POLITIAN

C'est très vrai —
Tout cela est très vrai. Quand avez-vous vu, seigneur,
quand avez-vous vu, Baldazzar, dans la froide,
ingéniale Angleterre que nous avons quittée tout dernièrement,
un ciel aussi calme que celui-ci — si entièrement pur
des maudites taches des nuages ? — Et il a *dit* ?

BALDAZZAR

Rien de plus, mon seigneur, que ce que je vous ai dit :
le Comte Castiglione ne veut pas se battre,
n'ayant aucun motif de querelle.

POLITIAN

Oui, c'est vrai —
tout, très vrai. Tu es mon ami, Baldazzar,
et je ne l'ai pas oublié — tu me rendras
un petit service ; veux-tu retourner et dire
à cet homme, que moi, Comte de Leicester,
je le tiens pour un misérable, — je te prie, dis cela
au Comte — il est excessivement juste maintenant
qu'il ait un motif de querelle.

BALDAZZAR

Mon seigneur ! — mon ami !

POLITIAN, *à part.*

C'est lui — il vient lui-même ! (*Haut.*) Tu raisonnes bien.
Je sais ce que tu voudrais dire — ne pas envoyer le message —
Bien ! — j'y songerai — je ne l'enverrai pas.
Maintenant, je t'en prie, laisse-moi — une personne vient ici
avec qui des affaires de la plus secrète nature
je voudrais arranger.

BALDAZZAR

Je m'en vais — demain nous nous rencontrons,
n'est-ce pas ? — au Vatican.

POLITIAN

Au Vatican.

(*Exit Baldazzar. — Entre* CASTIGLIONE.)

CASTIGLIONE

Le Comte de Leicester ici !

POLITIAN

Je *suis* le comte de Leicester, et tu vois,
n'est-ce pas? que je suis ici.

CASTIGLIONE

Mon seigneur, quelque étrange,
quelque singulière méprise — un malentendu —
est sans doute advenu : tu as été poussé
ainsi, dans la chaleur de la colère, à m'adresser
des mots inexplicables, par lettre,
à moi, Castiglione, le messager étant
Baldazzar, Duc de Surrey. Je ne sache
rien qui puisse te donner raison dans cette affaire,
ne t'ayant nullement offensé. Ha ! — ai-je raison ?
C'était une méprise ? — sans doute — nous tous
errons parfois.

POLITIAN

Dégaine, scélérat, et ne bavarde plus !

CASTIGLIONE

Ha ! — dégainer ? — et scélérat ? De suite à toi,
Comte orgueilleux !

(*Il dégaine.*)

POLITIAN, *dégainant.*

Ainsi à une tombe expiatoire,
à un sépulcre prématuré je te voue
au nom de Lalagé !

CASTIGLIONE, *laissant tomber son épée et reculant jusqu'au fond de la scène.*

De Lalagé !
Écarte ta main sacrée ! — arrière, dis-je !
arrière — je ne me battrai pas avec toi — vraiment je ne l'ose.

POLITIAN.

Tu ne te battras pas avec moi, dis-tu, Seigneur Comte ?
Serai-je bafoué ainsi ? — maintenant c'est bien ;
tu as dis que tu n'*osais* pas ? Ha !

CASTIGLIONE

Je n'ose pas — je n'ose pas —
écarte ta main — avec ce nom chéri
si fraîchement sur tes lèvres, je ne me battrai pas avec toi —
je ne puis — je n'ose pas.

POLITIAN

Maintenant par la Sainte Vierge,
je te crois ! — lâche, je te crois —

CASTIGLIONE

Ha ! — lâche ! — cela ne peut être !

(*Il ramasse son épée et s'avance en trébuchant vers* POLITIAN, *mais il change d'idée avant de l'atteindre, et tombe à genoux aux pieds du comte.*)

Hélas, mon seigneur,

c'est — c'est — trop vrai. Dans une telle cause
je suis le plus grand des lâches. Oh, aie pitié de moi !

POLITIAN, *profondément ému.*

Hélas ! — J'ai vraiment pitié de toi.

CASTIGLIONE

Et Lalagé —

POLITIAN

Scélérat ! — lève-toi et meurs !

CASTIGLIONE

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi — ainsi — Oh, laisse-moi mourir
ainsi, le genou fléchi. Il me convient
de périr dans cette profonde humiliation.
Car dans le combat je ne lèverai pas la main
contre toi, Comte de Leicester. Frappe au cœur —
(*Il découvre sa poitrine.*)
Ici il n'y a rien qui arrête ton arme —
frappe au cœur. Je *ne veux pas* me battre avec toi.

POLITIAN

Maintenant par la Mort et l'Enfer !
Ne suis-je pas — ne suis-je pas gravement — terriblement tenté
de te prendre au mot ? Mais écoute-moi, seigneur:
ne crois pas m'échapper ainsi. Prépare-toi
à une insulte publique dans la rue — sous

les yeux des citoyens. Je te suivrai —
comme un esprit vengeur je te suivrai
jusqu'à la mort même. Devant ceux que tu aimes —
devant Rome entière je te cracherai au visage, misérable — je te cracherai au visage,
entends-tu? ta *lâcheté* — Tu *ne veux pas* te battre avec moi ?
Tu mens ! tu *te battras !*

(*Il sort.*)

CASTIGLIONE

Maintenant vraiment, cela est juste !
Très équitable et très juste, Ciel vengeur !

1833.

POÈMES DE JEUNESSE

1827-1832

PREFACE A L'ÉDITION DE 1831

LETTRE A M. B...

West Point, 1831.

Cher B...

N'estimant digne d'une seconde édition qu'une faible partie de mon précédent volume, j'ai songé aussi bien à la faire figurer dans le livre que voici qu'à la republier isolément. C'est pourquoi j'ai joint *Al Aaraaf* et *Tamerlan* à d'autres poèmes déjà publiés, et n'ai pas hésité à insérer ici des vers entiers ou des passages extraits des « Petits Poèmes » supprimés, afin que mis en meilleure lumière et débarrassés des choses insignifiantes qui les entourent, ils aient quelque chance d'être lus par la postérité.

On a prétendu qu'une bonne critique d'un poème peut être écrite par quelqu'un qui n'est pas poète lui-même. Je sens, d'après l'idée que *vous* et *moi*, nous nous faisons de la poésie, que cela est faux : moins le critique est poète, moins

juste est la critique et inversement. A cet égard, et vu qu'il y a fort peu de B... dans le monde, je serais aussi honteux de la bonne opinion du monde que fier de la vôtre. Un autre que vous m'objecterait : « Shakespeare jouit de la bonne opinion du monde, et cependant Shakespeare est le plus grand des poètes. Il semble donc que le monde juge bien ; pourquoi, par suite, auriez-vous honte de son jugement, s'il vous est favorable ? » La difficulté gît dans l'interprétation du mot « jugement » ou « opinion ». L'opinion, en vérité, appartient au monde, mais on peut dire qu'elle n'est sienne que comme quelqu'un peut appeler sien un livre parce qu'il l'a acheté ; il n'a pas écrit le livre, mais il est à lui ; le monde n'a pas créé l'opinion, mais elle est sienne. Un fou, par exemple, tient Shakespeare pour un grand poète ; le fou, cependant, n'a jamais lu Shakespeare. Mais le voisin du fou, qui est à un degré plus haut sur les Andes de l'esprit, et dont la tête (c'est-à-dire sa pensée plus exaltée) est trop au-dessus du fou pour qu'il puisse la voir ou la comprendre, mais dont les pieds (j'entends par là ses actions journalières) sont suffisamment rapprochés de lui pour qu'il les distingue, et c'est là le seul moyen qu'il ait de constater cette supériorité dont sans eux il ne se serait jamais rendu compte — le voisin du fou affirme que

Shakespeare est un grand poète. Le fou le croit et c'est là, dorénavant, son *opinion*. La propre opinion du voisin a été, de la même manière, adoptée par quelqu'un au-dessus de *lui*, et ainsi de suite, en montant jusqu'à un petit nombre d'individus doués qui, agenouillés autour du sommet, contemplent face à face l'esprit souverain debout sur la cime.

Vous savez quelle haute barrière se dresse sur la route d'un écrivain américain. Il n'est lu, quand il l'est, que si tout l'esprit coalisé et établi du monde lui donne la préférence. Je dis établi, car il en est de la littérature comme de la loi ou du pouvoir ; un nom établi est en droit un état ou un trône en possession. En outre, il faut croire que les livres comme leurs auteurs, s'améliorent en voyageant ; et qu'ils aient passé la mer, quelle distinction c'est pour nous ! Nos antiquaires sacrifient le temps à la distance ; nos petits maîtres cherchent, depuis la reliure jusqu'au bas de la page de titre, les caractères mystiques dont sont écrits Londres, Paris, Gênes, comme des titres de recommandation.

J'ai mentionné tout à l'heure une erreur courante en matière de critique ; je crois que l'idée qu'aucun poète ne peut se faire une appréciation exacte de ses propres ouvrages en est une autre. J'ai indiqué plus haut que la justice d'une criti-

que sur une œuvre de poète était en proportion du talent poétique de celui qui la prononce. C'est pourquoi un mauvais poète ferait, je l'avoue, une fausse critique ; son amour-propre préviendrait infailliblement son petit jugement en sa faveur ; mais un poète, un vrai poète, ne pourrait, je crois, manquer de faire une juste critique ; sa connaissance profonde du sujet équivaudrait largement au parti pris que peut lui imposer son amour-propre ; bref, si nous avons plus d'exemples de fausse critique que de juste chaque fois que l'on prend pour critérium ses propres œuvres, c'est simplement parce qu'il y a plus de mauvais poètes que de bons. On peut me faire, je le sais, bien des objections. Milton, par exemple, est une preuve du contraire de ce que j'avance ; mais son opinion sur le *Paradis Reconquis* est loin d'être absolument certaine. Par quelles circonstances triviales les hommes ne sont-ils point conduits souvent à affirmer ce qu'ils ne pensent réellement pas ? Peut-être un mot prononcé par inadvertance est-il parvenu jusqu'à la postérité. Mais, en fait, le *Paradis Reconquis* est peu inférieur au *Paradis Perdu*, et on ne le tient pour tel que parce que l'on n'aime pas, quoiqu'on prétende le contraire, les poèmes épiques, et, quand on lit ceux de Milton dans leur ordre naturel on est trop fatigué par le premier pour pouvoir trouver du plaisir au second. Eh

bien! j'ose prétendre que Milton leur préférait, à l'un et à l'autre, et justement, on peut le dire, *Comus*.

Puisque je parle de poésie, qu'on me permette de dire quelques mots de la plus singulière hérésie que contienne l'histoire de la poésie moderne, l'hérésie de ce que l'on a follement appelé l'Ecole Lakiste. J'ai été amené, il y a quelques années, par une occasion analogue, à essayer une réfutation formelle de cette doctrine; je n'y reviendrai pas aujourd'hui. Les sages doivent s'incliner devant la sagesse de tels hommes que Coleridge et Southey ; mais, étant sages, ils ont souri de voir des théories poétiques appliquées de si prosaïque manière.

Aristote a déclaré, avec une étrange assurance, que la poésie est de tous les ouvrages de l'esprit le plus philosophique [1]. Mais il fallait un Wordsworth pour prononcer qu'elle est le plus métaphysique. Il semble croire que la fin de la poésie est, ou devrait être, d'instruire. Cependant c'est un truisme que la fin de notre existence est le bonheur ; s'il en est ainsi, la fin de chaque portion isolée de notre existence, de tout ce qui tient à notre existence, devrait être toujours le bonheur. Donc la fin de l'instruction devrait être le bonheur,

1. Σπουδιοτατον και φιλοσοφικοτατον γενος.

et bonheur est synonyme de plaisir ; donc la fin de l'instruction devrait être le plaisir : toutefois nous voyons que l'opinion dont je viens de parler implique précisément le contraire.

Poursuivons : *ceteris paribus*, celui qui charme est plus important pour ses compatriotes que celui qui instruit, puisque l'utilité est le bonheur ; et le plaisir est la fin déjà atteinte, tandis que l'instruction n'est que le moyen de l'atteindre.

Alors, je ne vois pas pourquoi nos poètes métaphysiques seraient si fiers de l'utilité de leurs œuvres à moins vraiment qu'ils n'envisagent l'instruction sous le point de vue d'éternité ; auquel cas le sincère respect que m'inspire leur piété ne me permettrait pas d'exprimer le mépris que je ressens pour leur jugement ; mépris qu'il serait difficile de dissimuler, puisque leurs écrits sont, de leur propre aveu, destinés à n'être compris que du petit nombre et que c'est le plus grand nombre qui a besoin d'être sauvé. En pareil cas je serais certainement tenté de penser au démon de *Melmoth* qui peine infatigablement à travers trois volumes in-octavo, pour accomplir la destruction d'une ou deux âmes, alors qu'un démon ordinaire en aurait démoli un ou deux mille.

Contre les subtilités qui voudraient faire de la poésie une étude, et non une passion, il convient

au métaphysicien de raisonner, mais au poète de protester. Wordsworth et Coleridge sont, cependant, des hommes mûrs ; l'un, depuis son enfance, est un contemplatif, l'autre, un géant d'intelligence et de savoir. La défiance, donc, avec laquelle je m'aventure à contester leur autorité m'accablerait si je ne sentais, du fond de mon cœur, que le savoir a peu à faire avec l'imagination, l'intelligence avec les passions — ou l'âge avec la poésie.

« Les bagatelles, comme des pailles, flottent à la surface ;
Qui veut des perles doit plonger au fond. »

Voilà deux vers qui ont fait beaucoup de mal. Les hommes cherchent plus souvent les grandes vérités en bas qu'en haut : la Vérité repose dans les terribles abîmes où l'on cherche la sagesse, mais non dans les palais où on la trouve. Les anciens n'avaient pas toujours raison de cacher la déesse dans un puits ; témoin la lumière que Bacon a répandue sur la philosophie, témoin les principes de notre divine foi, ce mécanisme moral par lequel la simplicité d'un enfant peut l'emporter sur la sagesse d'un homme.

Nous avons un exemple de la façon dont Coleridge se trompe, dans sa *Biographia Literaria*, qui est, on le sait, sa vie littéraire et ses opinions, mais qui est, en fait, un traité *de omni re scibili et*

quibusdam aliis. La cause de ses erreurs, c'est sa profondeur même, genre d'erreurs dont on peut se faire une idée par la contemplation d'une étoile. Celui qui regarde directement et intensément une étoile la voit, il est vrai, mais c'est l'étoile sans un rayon qu'il voit. Tandis que celui qui l'examine moins curieusement a conscience de tout ce pour quoi l'étoile nous est utile ici-bas, de son éclat et de sa beauté.

Quant à Wordsworth, je n'ai pas confiance en lui. Qu'il ait eu dans sa jeunesse les sentiments d'un poète, je le crois, car il y a dans ses écrits des lueurs d'extrême délicatesse (et la délicatesse est le vrai royaume du poète, son *Eldorado*) mais ils ressemblent à des souvenirs d'un jour meilleur et ces lueurs sont à peine de faibles preuves de son feu poétique d'aujourd'hui ; nous savons que peu nombreuses sont les fleurs qui poussent dans les crevasses du glacier.

Il a eu tort de consacrer sa jeunesse à la contemplation dans le but de poétiser dans son âge mûr. A mesure que son jugement se développait, la lumière qui pouvait le rendre visible s'éteignait. Son jugement, par suite, est trop correct. Ceci est difficile à comprendre ; mais les vieux Goths de Germanie l'auraient compris, qui avaient coutume de débattre deux fois des intérêts vitaux de l'Etat, une fois après boire, une fois à jeun —

à jeun, afin de ne pas manquer à la forme, après boire, afin de ne pas manquer de force.

Les longues et verbeuses discussions par lesquelles il essaie de nous amener à admirer sa poésie parlent peu en sa faveur ; elles sont pleines d'affirmations comme celle-ci (j'ouvre au hasard un de ses volumes) : — « La seule preuve du génie est l'action de bien faire ce qui est digne d'être fait, et ce qui n'a jamais été fait auparavant. » — Vraiment ? d'où il découle que, en faisant ce qui est indigne d'être fait ou ce qui a été fait auparavant, aucun génie ne peut se manifester ; cependant voler dans les poches est un acte indigne, car on a volé dans les poches de temps immémorial, et Barrington, le *pick-pocket*, au point de vue génie, n'aurait pas souffert de se voir comparer avec William Wordsworth, le poète.

Pour estimer le mérite de certains poèmes, il importe sûrement peu qu'ils soient d'Ossian ou de Macpherson ; cependant M. W..., afin de prouver leur manque de valeur, a dépensé bien des pages. *Tantæne animis* ? De grands esprits peuvent-ils s'abaisser à de telles absurdités ? Mais il y a pis encore : pour anéantir tout argument favorable à ces poèmes, il brandit triomphalement un passage, s'attendant à ce que le lecteur partage son abomination. C'est le commencement du

poème épique, *Temora*. « Les vagues bleues d'Ullin roulent dans la lumière ; les vertes collines sont couvertes de jour ; les arbres secouent leurs têtes poussiéreuses dans la brise. » Et c'est cela, cette magnifique quoique si simple peinture, où tout est vivant et palpitant d'immortalité, c'est cela que William Wordsworth, l'auteur de *Peter Bell* a *choisi* pour l'accabler de son mépris ! Voyons ce qu'il a de meilleur, pour son compte, à nous offrir. D'abord :

« Et maintenant elle est à la queue du poney,
Et maintenant elle est à la tête du poney,
De ce côté-ci maintenant, et maintenant de celui-là ;
Et, presque suffoquée par son bonheur,
Betty verse quelques larmes de tristesse...
Elle tape le poney, où ou quand
Elle ne le sait pas... heureuse Betty Foy !
Oh ! Johnny, qu'importe le docteur ! »

Ensuite :

« La rosée tombait rapide, les étoiles commençaient à cligner ;
J'entendis une voix ; elle disait : « Bois, jolie créature, bois ! »
Et regardant par-dessus la haie, devant moi je découvris
Un agneau blanc comme la neige, avec une jeune fille près de lui.

Pas d'autre mouton dans le voisinage, l'agneau était tout seul,
Et par une mince corde il était attaché à une pierre. »

Nous ne doutons plus que tout cela ne soit vrai ; nous le *croirons*, vraiment nous le croirons, M. W... Est-ce la sympathie pour le mouton que vous désirez exciter ? J'aime ce mouton du plus profond de mon cœur.

Mais il y a des cas, cher B..., il y a des cas où Wordsworth même est raisonnable. Stamboul même, dit-on, aura une fin, et les plus malheureuses bévues comportent une conclusion. Voici un extrait de sa préface :

« Ceux qui sont accoutumés à la phraséologie des écrivains modernes, s'ils persistent à lire ce livre jusqu'à sa conclusion *(impossible!)* auront, sans doute, à lutter contre un sentiment d'embarras (ah ! ah ! ah !) ; ils chercheront la poésie (ah ! ah! ah ! ah !) et ils en arriveront à se demander par quelle espèce de courtoisie on a permis à ces essais de prendre ce titre. » (Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !).

Que M. W... cependant ne se désespère pas ; il a donné l'immortalité à un wagon, et l'abeille Sophocle a transmis à l'éternité un orteil malade et ennobli une tragédie par un chœur de dindons.

De Coleridge, je ne puis parler qu'avec respect.

Quelle intelligence dominatrice que la sienne ! Quel gigantesque puissance que la sienne ! Pour le citer lui-même : « *J'ai trouvé souvent que la plupart des sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas en ce qu'elles nient* [1] », et pour employer son propre langage, il a emprisonné ses propres conceptions dans la barrière qu'il a inventée contre celles des autres. Il est lamentable de penser qu'un tel esprit pourrait être enseveli dans des métaphysiques et, comme les Nyctanthes, gaspiller son parfum dans la nuit seule. En lisant la poésie de cet homme, je tremble comme quelqu'un qui se tient sur un volcan, en ayant conscience, à voir les ténèbres qui s'échappent du cratère, de tout le feu et de toute la lumière qui roulent au fond.

Qu'est-ce que la poésie ? — La poésie ! cette idée protéenne, elle a autant de noms que Corcyre aux neuf noms ! « Donnez-moi, demandai-je il y a quelque temps à un savant, donnez-moi une définition de la poésie. » — « Très volontiers [1] », et il s'approcha de sa bibliothèque, m'apporta un Dr Johnson et m'écrasa avec une définition. Ombre immortelle de Shakespeare ! j'imagine le froncement de sourcil de votre œil spirituel sur l'in-

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

décence profanatrice de cette Ursa major. Pensez à la poésie, cher B..., pensez à la poésie et puis pensez au Dr Samuel Johnson! Pensez à tout ce qui est aérien et féerique, puis à tout ce qui est hideux et pesant; pensez à son énorme masse, l'Eléphant! et puis, et puis pensez à la *Tempête*, au *Songe d'une nuit d'été*, à Prospero, à Oberon, à Titania!

Un poème, à mon avis, est le contraire d'une œuvre de science, en ce qu'il a pour objet *immédiat* le plaisir et non la vérité ; du roman, en ce qu'il a pour objet un plaisir *indéfini* et non un plaisir *défini*, car il n'est un poème qu'autant que cet objet est atteint; le roman présentant des images perceptibles avec des sensations définies, la poésie avec des sensations indéfinies, fin à laquelle la musique est *essentielle*, puisque la compréhension d'un son doux est notre conception la plus indéfinie. La musique, quand elle se combine avec une idée agréable, est la poésie; la musique, sans l'idée, est simplement la musique; l'idée, sans la musique, est la prose, de par sa définité même.

Que signifie cette invective contre celui qui n'avait pas de musique en son âme?

Pour clore ce conte à dormir debout, j'ai, cher B..., ainsi que vous pouvez le voir, le plus profond mépris pour les poètes métaphysiques en

tant que poètes. Et qu'ils aient des suivants ne prouve rien :

« Aucun prince Indien n'a quand il rentre dans son palais autant de suivants qu'un voleur quand il monte au gibet. »

INTRODUCTION

Romance, qui aimes à te balancer et à chanter,
avec ta tête ensommeillée et tes ailes repliées,
parmi les feuilles vertes quand elles tremblent
en se baissant sur quelque lac ombragé,
pour moi un perroquet bariolé
tu as été — oiseau très familier —
tu m'as appris à dire mon alphabet —
à bégayer mes toutes premières paroles
tandis que dans le bois sauvage je me couchais,
enfant — aux yeux déjà savants.

Les suivantes années, trop sauvages pour chanter,
alors se déroulèrent tels les orages des tropiques,
où, à travers les éclairs blafards qui volent
en mourant dans le ciel troublé,
mettaient à nu, au milieu d'éclaircies déchirées par le tonnerre,
l'obscurité totale du Ciel,

cette même obscurité projette cependant
de la lumière sur l'aile argentée de l'éclair.

Car étant il y a longtemps un paresseux enfant,
qui lisait Anacréon, et buvait du vin,
je trouvai bientôt que les rimes Anacréontiques
étaient souvent presque passionnées —
et par une étrange alchimie du cerveau,
ses plaisirs se tournaient toujours en douleur —
sa naïveté en sauvage désir —
son esprit en amour — son vin en feu ; —
et ainsi, jeune et tombé en folie,
je devins amoureux de la mélancolie,
et j'eus coutume de gaspiller mon repos terrestre
et toute ma tranquillité en jeu.
Je ne pouvais aimer que quand la Mort
mêlait son haleine à celle de la Beauté —
ou que l'Hymen, le Temps et la Destinée
se dressaient entre elle et moi.

O, alors le Condor éternel des années
ébranle tellement les hauteurs mêmes du Ciel,
du tumulte orageux qu'elles font en passant,
que je n'ai plus de temps pour les vains soucis,
à force de contempler le ciel inquiet !
ou bien si une heure d'une aile plus calme
sème son duvet sur mon esprit,
pour qu'avec ma lyre et mes rimes ce peu de temps
se puisse écouler — choses défendues !

mon cœur sent que ce serait un crime
de ne pas trembler avec la corde.
Mais *maintenant* mon âme a trop de place —
la gloire et la mélancolie sont parties —
le noir s'est fondu dans du gris,
et tous les feux s'éteignent.

Ma lampée de passion a été profonde —
je m'enivrai, et maintenant je voudrais dormir —
et l'enivrement de l'âme bientôt
succède aux gloires de la coupe —
un vain désir nuit et jour
de finir dans un rêve ma vie même.

Mais les rêves — de ceux qui rêvent comme moi,
par leurs aspirations sont damnés et meurent.
Cependant jurerai-je que je gémis seul,
par les notes vibrant avec tant d'aigreur
pour rompre la monotonie du Temps,
tandis qu'encore ma joie et ma peine évaporées
ne sont pas teintes par l'automne jauni —
tandis que pas un lutin de la vieillesse blanche
ne veut jeter son ombre sur mon chemin —
et que la vieillesse blanche elle-même passe outre
sans jeter un regard sur mon livre de rêve.

1829.

A LA SCIENCE

(SONNET)

Science ! tu es la vraie fille du Vieux Temps !
Toi qui changes tout de tes yeux scrutateurs,
pourquoi fais-tu ainsi ta proie du cœur du poète,
Vautour, dont les ailes sont de sombres réalités?
Comment t'aimerait-il? ou comment te croirait-il sage,
toi qui n'as pas voulu le laisser dans sa course errante
chercher le trésor dans les cieux gemmés,
quoiqu'il ait pris l'essor d'une aile intrépide?
N'as-tu pas arraché Diane de son char?
Et chassé l'Hamadryade de la forêt
pour lui faire chercher un abri dans quelque étoile
plus heureuse?
N'as-tu pas ravi la Naïade à son flot,
l'Elfe à l'herbe verte, et à moi
mon rêve estival sous les tamariniers?

1829.

AL AARAAF [1]

I

Oh ! rien de terrestre, sauf le rayon
(reflété par les fleurs) des yeux de la Beauté,
comme en ces jardins où le jour
naît des gemmes de Circassie —
oh ! rien de terrestre, sauf la vibrance
mélodique d'un ruisseau sous bois —
ou (musique du cœur passionné)
la voix de la Joie si paisiblement enfuie
que, comme le murmure dans la coquille,
son écho demeure et demeurera —
oh ! rien de nos imperfections —
mais toute la beauté — toutes les fleurs
qui écoutent notre Amour, et ornent nos bosquets —

1. Une étoile fut découverte par Tycho-Brahe, qui apparut soudain dans les cieux — atteignit, en peu de jours, un éclat surpassant celui de Jupiter — et disparut tout à coup et n'a jamais été revue depuis.

adornent ce monde lointain, si lointain,
cette étoile errante.

Ce fut un doux temps pour Nesace — car alors
son monde se reposait sur l'air doré,
près de quatre soleils brillants — repos temporaire —
oasis dans le désert des bienheureux.
Au loin — au loin — parmi des mers de rayons qui roulent
leur splendeur Empyréenne sur l'âme désenchaînée —
l'âme qui à peine (ces ondes sont si denses)
peut escalader l'éminence qui lui est destinée —
elle faisait voile, de temps en temps, vers de distantes sphères
et enfin vers la nôtre, la seule favorisée de Dieu —
mais maintenant, reine d'un royaume fixe,
elle rejette le sceptre — abandonne le gouvernail,
et, parmi l'encens et les sublimes hymnes spirituels,
lave dans une quadruple lumière ses membres angéliques.

Maintenant plus heureuse, plus charmante en cette lointaine terre charmante,
d'où s'envola en naissant l' « Idée de Beauté »,
(tombant en boucles à travers maintes étoiles frémissantes,
comme des cheveux de femme au milieu des perles jusqu'à ce que, au loin,
elle se posât sur les collines Achaïennes, et s'y arrêtât)
Elle regarda dans l'Infinité — et s'agenouilla.

De somptueux nuages en baldaquin s'arrondissaient
au-dessus d'elle —
des emblèmes en accord avec la forme de son monde —
ne montrant que leur beauté — n'arrêtant pas la vue
d'une autre beauté brillant à travers la lumière —
une guirlande qui serpentait autour de chaque forme
stellaire,
et ceignait de couleur tout l'air opalisé.

A la hâte elle s'agenouilla sur un lit
de fleurs: de lys, tels ceux qui lèvent leur tête
sur le beau cap Deucato [1], et qui se dressèrent
si ardemment pour entraver
les pas fuyants — orgueil profond —
de celle [2] qui aima un mortel — et mourut ainsi.
La Séphalique, bourgeonnante de jeunes abeilles,
dressait ses tiges de pourpre autour de ses genoux :
et la fleur gemmée [3] mal nommée fleur de Trébi-
zonde —
habitante des plus hautes étoiles, où jadis elle faisait
pâlir
toute autre beauté : sa rosée de miel
(le nectar fabuleux que connaissaient les païens)
suave jusqu'au délire, dégoutta du Ciel,
et tomba sur les jardins des non-pardonnés

1. Santa Maura — autrefois Deucadia.
2. Sappho.
3. Cette fleur a arrêté l'attention de Lewenhoeck et de Tournefort. L'abeille qui s'en nourrit s'enivre.

de Trébizonde — et sur une fleur ensoleillée
tellement semblable à sa sœur d'en haut, que, même à cette heure,
elle vit encore, torturant l'abeille
de sa folie et de son étrange rêverie :
dans le Ciel, et tous ses alentours, la feuille
et la fleur de cette plante féerique, douloureusement
se penchent inconsolées d'une douleur qui courbe sa tête,
se repentant des folies enfuies depuis longtemps,
gonflant sa blanche poitrine à l'air embaumé,
telle une beauté coupable, chaste et plus belle :
elle craint de parfumer, en parfumant la nuit,
les Nyctanthes elles-mêmes, aussi sacrées que la lumière,
et Clytia [1] pensive entre plusieurs soleils,
tandis que des larmes de dépit coulent sur ses pétales :
et cette fleur [2] aspirante qui naquit sur la Terre
et mourut, à peine née,
perçant son cœur odorant dans l'espoir de s'envoler
du jardin d'un roi, jusqu'au Ciel :
et le lotus Valisnérien [3] envolé jusqu'ici

1. Chrysantemum Peruvianum — vulgo, tournesol.

2. Fleur d'une espèce d'aloès cultivée dans le jardin du roi à Paris. Elle s'épanouit dans le mois de juillet, ouvre ses pétales, se fane et meurt.

3. Sorte de lys d'eau qui croît dans le lit du Rhône, et dont la tige s'allonge, préservant ainsi la fleur, pendant les crues du fleuve.

de sa lutte avec les eaux du Rhône :
et ton parfum empourpré si charmant, Zante [1] !
Isola d'oro ! — Fior di Levante !
et la fleur du Nelumbo [2] qui flotte à jamais
avec le Cupidon Indien sur le fleuve sacré —
fleurs belles et féeriques ! à qui est donné le soin
de porter [3] en parfums, au Ciel, le chant des Déesses :

« Esprit ! qui demeures là où,
dans le ciel profond,
le terrible et le beau
rivalisent de beauté !
par delà la ligne d'azur —
limite de l'étoile
qui se détourne à la vue
de ta barrière et de ta grille —
barrière franchie
par les comètes qui furent déchues
de leur orgueil et de leur trône
pour être à jamais des esclaves —
pour être les porteuses du feu
(le feu rouge de leur cœur)
avec une infatigable rapidité
et avec une éternelle douleur —

1. L'hyacinthe.

2. Légende indienne qui fait naître Cupidon dans une fleur flottante, sur le Gange, et qu'il aime encore comme étant le berceau de son enfance.

3. Et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières de saints. — (Révérend St-John).

toi qui vis — nous *le* savons, —
dans l'Éternité — nous le sentons —
mais l'ombre de ton front,
quel esprit la révélera ?
Quoique les êtres que ta Nesace,
ta messagère, a connus,
aient rêvé ton Infinité
comme modèle [1] pour la leur —
ta volonté est faite, ô Dieu !
l'étoile a plané haut
à travers maintes tempêtes, mais elle planait

1. Les Humanitariens soutenaient que Dieu avait vraiment une forme humaine — (Voir les *Sermons* de Clarke.)

Le sujet de Milton lui fait tenir un langage qui semblerait à première vue se rapprocher de cette doctrine ; mais on constate bientôt qu'il se garde d'adopter une des erreurs les plus grossières des âges sombres de l'Église. — (Notes du Docteur Sumner sur la Doctrine chrétienne de Milton).

Cette opinion, malgré tous les témoignages contraires, n'a jamais pu se généraliser. Andeus, un Syrien de Mésopotamie, fut condamné comme hérétique pour avoir professé cette doctrine. Il vivait au commencement du IVe siècle. Ses disciples s'appelaient Anthropomorphytes. — (Voir du Pin).

Dans les *Petits poèmes* de Milton on trouve ces vers :

Dicite sacrorum presides nemorum Deœ, etc.,
Quis ille primus cujus ex imagine
Natura solers finxit humanum genus ?
Eternus, incorruptus, œquœvus polo,
Unusque et universus exemplar Dei. —

Et plus loin :

Non cui profundum Cœcitas lumen dedit
Dircœus augur vidit hunc alto sinu... etc.

sous ton œil de feu ;
et ici, en pensée, à toi —
en pensée qui peut seule
monter jusqu'à ton empire, et ainsi
partager ton trône —
par la Fantaisie[1] ailée
mon message est donné,
jusqu'au jour où le secret deviendra connu
aux environs du Ciel. »

Elle se tut — puis ensevelit sa joue brûlante,
honteuse, parmi les lys, là, pour chercher
un abri contre la ferveur de Son œil ;
car les étoiles tremblaient devant la Divinité.
Elle ne bougeait pas — ne respirait pas — car il y avait une voix
qui remplissait solennellement l'air calme !
un bruit de silence à l'oreille effrayée,
et que les poètes rêveurs appellent « la musique de la sphère. »
Notre monde est un monde de mots : nous appelons tranquillité
« Silence » — qui est le mot le plus simple de tous.
Toute la Nature parle et les choses idéales mêmes
exhalent des sons vagues de leurs ailes de visions —
mais ah ! il n'en est pas ainsi, quand, dans les royaumes d'en haut

1. Seltsamen Töchter Jovis
Seinem Schosskinde
Der Phantasie — *Gœthe.*

l'éternelle voix de Dieu passe,
et que les vents rouges se flétrissent dans le ciel!

« Qu'importe que dans les mondes qui parcourent des cycles invisibles [1],
enchaînés à un moindre système, et à un seul soleil —
où tout mon amour est folie et où la foule
croit encor que mes terreurs ne sont que des nuages de tonnerre,
la tempête, le tremblement de terre, et la fureur de l'Océan —
(ah! pourquoi me traversent-ils dans mon chemin de colère?)
qu'importe que dans les mondes qui ne possèdent qu'un unique soleil,
les sables du Temps s'assombrissent tandis qu'ils s'écoulent,
cependant mon resplendissement t'appartient, donné ainsi
pour que tu puisses porter mes secrets à travers le Ciel supérieur.
Laisse sans maître ta demeure cristalline, et vole,
avec toute ta suite, à travers le ciel lunaire —
en vous séparant [2] — comme des lucioles dans une nuit Sicilienne,

1. Invisibles — trop petits pour être vus. — Legge.
2. J'ai souvent remarqué un mouvement particulier des lucioles; — elles se réunissent ensemble, et s'envolent, comme d'un centre commun, en rayons innombrables.

porter à d'autres mondes une autre lumière!
Divulgue le secret de ton message
aux orbes orgueilleux qui étincellent — et sois ainsi
pour chaque cœur une barrière et une malédiction
de peur que les étoiles ne tremblent devant le crime
de l'homme ! »

La vierge se leva dans la nuit jaune,
dans cette soirée éclairée par une seule lune! sur Terre nous donnons
notre foi à un seul amour — et nous adorons une seule lune —
le lieu de naissance de la jeune Beauté n'en avait pas plus.
De même que cette étoile jaune naquit des heures duvetées,
la vierge se leva de son autel de fleurs,
prit à travers les montagnes brillantes et la plaine obscure
sa route — mais ne quitta pas encore son royaume Theraséen [1].

II

Haut sur une montagne à la tête émaillée —
semblable à celle que le berger assoupi, sur son lit
de pâturages géants étendu à son aise,

1. Therasæa ou Therasea, île mentionnée par Sénèque, qui, en un moment, surgit de la mer aux yeux des marins étonnés.

voit en levant sa paupière alourdie, et tressaillant à cette vue
il murmure plusieurs fois, « j'espère être pardonné, »
alors que la lune est quadrate dans le Ciel —
une montagne à la tête rosée, qui, s'élevant au loin comme une tour,
dans l'éther éclairé par le soleil, s'empare des rayons
des soleils couchés, le soir — au midi de la nuit,
tandis que la lune dansait dans cette étrange et belle clarté —
élevé à une telle hauteur, se dressait un édifice
aux colonnes resplendissantes sur l'air allégé,
étincelant de marbre de Paros qui sourit doublement
là-bas aussi sur les vagues étincelantes
et reflétant la jeune montagne dans leur abîme.
Son pavement était d'étoiles en fusion [1], comme celles qui tombent
à travers l'air d'ébène, semant d'argent le poêle
de leur propre dissolution, tandis qu'elles meurent —
adornant ainsi les demeures du ciel.
Un dôme, retenu au Ciel par des chaînes de lumière,
reposait noblement sur ces colonnes comme une couronne —
une fenêtre faite d'un diamant circulaire s'y ouvrait
là-haut sur l'air empourpré,
et des rayons émanés de Dieu s'élançaient par cette chaîne de météores

1. Une étoile qui du toit en ruine de l'Olympe ébranlé, par hasard, tomba.

MILTON.

et sanctifiaient doublement toute cette splendeur,
sauf lorsque, entre l'Empyrée et ce cercle,
quelque impatient esprit secouait ses ailes sombres.
Mais du haut des piliers les yeux Séraphiques ont vu
les ténèbres de ce monde : ce vert grisâtre
que la Nature préfère pour la tombe de la Beauté
se cachait en chaque corniche, autour de chaque architrave —
sur chaque chérubin sculpté
qui de sa demeure de marbre jetait un regard au dehors,
semblait terrestre dans l'ombre de sa niche —
statues Achaïennes dans un monde aussi riche?
Frises de Tadmor et de Persépolis — [1]
de Balbec, et du tranquille et clair abîme
de la belle Gomorrhe [2] ! O, la vague

1. Voltaire dit à propos de Persépolis : « Je connais bien l'admiration qu'inspirent ces ruines — mais un palais érigé au pied d'une chaîne de rochers stériles peut-il être un chef-d'œuvre des arts ? »

2. Le nom Turc est Ula Deguisi ; mais sur ces propres rivages on l'appelle Bahar Loth ou Almotanah. Sans doute plus de deux villes furent engouffrées dans la Mer morte. Il y en avait cinq dans la vallée de Siddim : Adrah, Zéboïm, Zoar, Sodom, Gomorrah. Etienne de Byzance en nomme huit et Strabon treize. Tacite, Strabon, Josèphe, Daniel de Saint-Sabbat, Nau, Maundrel, Troïlo, d'Arvieux, disent qu'après une sécheresse excessive, on voit des restes de colonnes et de murs au-dessus de l'eau ; mais ces restes sont très visibles en regardant dans les eaux transparentes du lac et à une telle distance les unes des autres que l'on peut bien croire à l'existence de plusieurs villes dans l'espace occupé maintenant par l'Asphaltite.

est maintenant sur vous — mais il est trop tard pour vous sauver !

Le son aime à se réjouir dans une nuit estivale :
témoin le murmure du gris crépuscule,
qui en Eyraco, s'insinuait à l'oreille [1]
de maints sauvages contemplateurs d'étoiles, jadis —
qui s'insinue toujours à l'oreille de celui
qui, pensif, contemple, en rêvant, les lointains obscurcis
et voit les ténèbres descendre comme un nuage —
et sa forme — et sa voix — ne sont-elles pas absolument palpables et fortes [2] ?

Mais qu'est-ce ? — cela vient et apporte
une musique avec soi — c'est un battement d'ailes —
une pause — puis un accord qui vole et qui tombe,
et Nesace est de nouveau dans son palais.
De la sauvage énergie de cette hâte effrénée
ses joues étaient rougissantes et ses lèvres entr'ouvertes
et la ceinture qui s'enroulait autour de sa charmante taille
s'était rompue sous les secousses de son cœur.
Dans le centre de cette salle, pour respirer

1. Eyraco — Chaldée.
2. J'ai souvent cru entendre le bruit de la nuit s'insinuer à l'horizon.

elle s'arrêta et haleta, Zanthe ! au sein de
la féerique lumière qui baisait ses cheveux d'or,
et désirait s'y reposer, mais ne pouvait qu'y étinceler !

De jeunes fleurs chuchotaient mélodieusement [1]
à des fleurs heureuses cette nuit — et les arbres aux arbres ;
des sources jaillissaient musicalement
dans maints bosquets éclairés par les étoiles ou des vallons éclairés par la lune ;
un silence cependant descendait sur les choses matérielles —
les belles fleurs, les cascades brillantes et les ailes des anges —
et la musique seule qui de l'esprit naissait
était le refrain du charme que chantait la vierge :

« Sous les campanules ou les bannières, —
sous les touffes de ramille sauvage
qui abritent le dormeur
des rayons de la lune [2] —
êtres lumineux ! qui rêvez,
les yeux mi-clos,

1. Les Fées se servent des fleurs pour s'exprimer.
(*Joyeuses commères de Windsor.*)

2. Dans l'écriture sainte il y a ce passage : « Le soleil ne te nuira pas le jour ni la lune la nuit. » On sait que la lune, en Egypte, rend aveugles ceux qui dorment le visage exposé à ses rayons : c'est évidemment à quoi fait allusion ce passage.

aux étoiles que votre miracle
a tirées des cieux,
jusqu'à ce qu'elles étincellent à travers l'ombre, et
descendent sur votre front
comme les yeux de la vierge
qui vous appelle maintenant —
levez-vous de vos rêves
dans les bosquets de violettes,
pour consacrer au devoir
ces heures éclairées par les étoiles —
et secouez de vos tresses
chargées de rosée
le souffle de ces baisers
qui les chargent aussi —
(Oh ! comment, sans vous, Amour,
les anges pourraient-ils être bénis?)
ces baisers d'Amour vrai
qui vous ont bercés jusqu'au repos !
Debout ! — secouez de vos ailes
toute entrave :
la rosée de la nuit
pèserait sur votre essor :
et les caresses de l'amour vrai —
Oh ! abandonnez-les !
Elles sont légères sur les tresses
mais de plomb sur le cœur.

« Ligeia ! Ligeia !
mon unique belle !
dont la plus cruelle pensée

se dissipera en mélodie,
oh ! est-ce ton vouloir
de te laisser bercer sur les brises ?
Ou, capricieusement tranquille,
tel le solitaire Albatros [1]
couchée sur la nuit
(comme lui sur l'air),
de veiller avec délices
sur cette harmonie ?

« Ligeia ! où que
ton image puisse être
aucune magie ne séparera
ta musique de toi-même.
Tu as enchaîné bien des yeux
dans un sommeil de songes, —
mais les accords s'élèvent encore,
que *ta* vigilance garde —
le bruit de la pluie
qui bondit sur la fleur,
et danse de nouveau
au rythme de l'averse —
le murmure [2] qui monte
de l'herbe qui pousse

1. On dit que l'albatros dort en planant.

2. J'ai trouvé cette idée dans un vieux conte anglais que je ne puis citer que de mémoire : « L'essence même, la source primordiale, l'origine de tout musique, c'est le bruit enchanteur que font les arbres en poussant. »

sont la musique des choses —
mais sont copiées, hélas ! —
Loin, alors, ma très chère,
oh, va-t'en loin,
vers des sources qui reposent claires
sous les rayons lunaires —
vers quelque lac isolé qui sourit,
dans son rêve de profond repos,
aux innombrables îles-étoiles
qui gemment son sein —
là où les fleurs sauvages, en se glissant,
ont mêlé leurs ombres.
sur sa rive dorment
de nombreuses jeunes filles —
quelques-unes ont quitté la fraîche clairière, et [1]
se sont endormies avec l'abeille [2] —
éveille-les, ma vierge,
sur la lande et la prairie —
Va ! souffle sur leur sommeil,
tout doucement à leur oreille,
le rythme musical
qu'elles se sont endormies pour entendre —

1. La rime de ce vers, comme de celui qui se trouve soixante-six vers plus haut, peut paraître une affectation. Je l'ai imitée de Sir Walter Scott, ou plutôt de Claud Halcro :

Oh ! s'il y avait une île,
Si sauvage soit-elle,
Où la femme pourrait sourire et
Où l'homme ne serait pas trompé... etc.

2. L'abeille sauvage ne dort pas dans l'ombre s'il y a clair de lune.

car qu'est-ce qui peut éveiller
si vite un ange
dont le sommeil a commencé
sous la froide lune,
que ce charme qu'aucun sommeil
magique ne peut vaincre,
le nombre rythmique
qui l'a bercée jusqu'au repos ? »

Des esprits ailés, et des anges apparurent,
mille séraphins s'élancèrent à travers l'Empyrée,
de jeunes rêves voletant encore de leur vol assoupi —
des Séraphins en tout sauf en « Science », perçante lumière
qui tombait, réfractée au loin à travers tes limites,
ô Mort ! de l'œil de Dieu sur cette étoile :
douce était cette erreur — plus douce encore cette mort —
douce était cette erreur — car chez *nous* le souffle
de la Science ternit le miroir de notre joie —
pour eux ce souffle serait le Simoun, et les anéantirait —
car à quoi leur sert-il de savoir
que la Vérité est le Mensonge — ou le Bonheur, le Malheur ?
Douce était leur mort — pour eux mourir était plein
de la dernière extase d'une vie assouvie —
au delà de cette mort aucune immortalité —
mais un sommeil conscient et qui n'est pas « être » —

et là — oh ! puisse mon esprit lassé y demeurer —
loin de l'Eternité du Ciel — et cependant combien
loin de l'Enfer ! [1]
Quel coupable esprit, dans quel sombre bosquet,
n'a pas entendu les appels émouvants de cet hymne ?
Sauf deux, ils tombèrent : car le Ciel ne fait pas grâce
à ceux qui n'écoutent pas les battements de leur
cœur.
Une ange-vierge et son séraphin-amant —
Oh ! où (et vous pouvez chercher dans les cieux
vastes)
était l'Amour, l'aveugle, connu près du triste De-
voir ?

1. Pour les Arabes, il y a un milieu entre le Ciel et l'Enfer, où les hommes ne sont pas punis, mais ne possèdent pas cette tranquillité et ce bonheur qui font la joie céleste.

Un no rompido sueno —
Un dia puro — allegre — libre
Quiera —
Libre de amor — de zelo —
De odio — de esperanza — de rezelo —

LUIS PONCE DE LÉON.

La tristesse n'est pas exclue d'Al Aaraaf, mais c'est cette douleur que les vivants aiment à conserver pour les morts, et qui, pour quelques esprits, ressemble au délire de l'opium. L'excitation passionnée de l'amour et la légèreté de l'esprit qui succèdent à l'intoxication sont les plaisirs les moins saints d'Al Aaraaf — et dont le prix est la mort finale et l'annihilation pour les âmes qui choisissent Al Aaraaf pour leur résidence après la vie.

Sans guide l'Amour était tombé — « au milieu des larmes d'une parfaite douleur [1] ! »

C'était un grand esprit que celui qui tomba :
un errant près du puits moussu —
un contemplateur des lumières qui brillent là-haut—
un rêveur au clair de lune auprès de son amour :
quelle merveille ? car chaque étoile y ressemble à un œil,
et regarde si doucement les cheveux de la Beauté —
et elles-mêmes, et chaque source mousseuse étaient sacrées
à son cœur hanté d'amour et de mélancolie.
La nuit avait trouvé, (nuit de malheur pour lui)
sur le roc escarpé d'une montagne, le jeune Angelo—
surplombante, elle se penche à travers le ciel solennel,
et regarde avec dédain les mondes étoilés qui gisent au-dessous d'elle.
Là il s'assit avec son amour — son œil noir fixé
d'un regard d'aigle sur le firmament :
bientôt il le tourna sur elle — puis
il l'abaissa de nouveau en tremblant vers l'orbe de la Terre.

« Ianthe, très chère, vois ! comme est faible ce rayon !
comme c'est charmant de voir si loin !

1. Il y a des larmes d'une parfaite douleur
Versées pour toi dans l'Helicon —
Milton.

Elle ne paraissait pas ainsi, la terre, cette soirée d'automne
où j'ai quitté ses demeures somptueuses — sans pleurer de les quitter.
Cette soirée — cette soirée — je devrais me la rappeler —
le rayon de soleil tombait sur Lemnos, comme un enchantement,
sur les arabesques sculptées d'une salle dorée
où je me tenais, et sur les murs drapés —
et sur mes paupières — ô la pesante lumière !
Combien dans l'assoupissement elle les alourdit en nuit !
Ils allaient parmi les fleurs, autrefois et la brume, et l'amour
avec le Persan Saadi dans son Gulistan :
mais oh, cette lumière ! — Je m'endormis — La Mort, cependant,
envahit mes sens dans cette île charmante,
si doucement qu'aucun cheveu de soie
qui dormait ne s'éveilla — ou ne sut seulement qu'il était là.

« Le dernier point de l'orbe de la Terre que je foulai
fut un orgueilleux temple nommé le Parthénon —[1]
plus de beauté était attachée entre ces murs et ses colonnes,

1. Il était encore entier en 1687 — et était l'endroit le plus élevé d'Athènes.

que même ton sein brûlant n'en [1] recèle,
et quand le vieux Temps délia mon aile,
alors je m'élançai — comme un aigle de sa tour,
laissant derrière moi les années en une heure.
Pendant que j'étais suspendu sur ses liens aériens,
une moitié du jardin de son globe
se déroula, comme un tableau, sous ma vue —
les cités inhabitées du désert aussi !
Ianthe, la beauté m'assaillit alors
et je désirai presque être homme de nouveau !

« Mon Angelo ! et pourquoi être un homme ?
pour toi est ici une demeure plus brillante —
et là-haut, des champs plus verdoyants que dans ce bas monde,
et le charme d'une femme — et un amour passionné. »

« Mais, écoute, Ianthe ! quand l'air si doux
me manqua, tandis que mon esprit ailé s'élançait vers les hauteurs,
peut-être mon cerveau eut-il le vertige — mais le monde
que je venais de quitter fut lancé dans le chaos —
s'élança de sa place, séparé par les vents,
et roula comme une flamme à travers le Ciel flamboyant.

1. Cachant plus de beauté sur leur front délicat
Que n'en ont les seins blancs de la reine d'amour.
MARLOWE.

Il me semblait, ma seule douce, qu'alors je cessais de planer
et que je tombais avec moins de rapidité que pour m'élever avant,
mais dans ma chute tremblante à travers
les rayons embrasés de lumière, jusqu'à cette étoile d'or,
la mesure de mes heures de chute fut brève,
car la plus proche de toutes les étoiles était la tienne —
terrible étoile ! qui vint, au milieu d'une nuit de joie,
comme un rouge Dædalion sur la Terre effrayée. »

« Nous vînmes — et à ta Terre — mais pas à nous
soit donné de discuter les volontés de notre dame :
nous vînmes, mon amour ; autour, en haut, en bas,
comme les gaies lucioles de la nuit, nous allons et venons
sans rien demander, sauf le salut angélique
qu'*Elle* nous accorde, et qui lui est accordé par son Dieu —
mais, Angelo, le vieux Temps ne déploya
jamais sur un monde plus féerique que le tien son aile féerique !
Son petit disque était sombre, et des yeux d'anges
seuls pouvaient voir son fantôme dans les cieux,
quand pour la première fois Al Aaraaf apprit que sa course devait être

précipitamment vers elle sur la mer étoilée —
mais quand sa gloire éclata au ciel,
comme le buste brûlant d'une Beauté aux yeux de l'homme,
nous nous arrêtâmes devant l'héritage des hommes,
et ton étoile trembla—comme le fait alors la Beauté! »

En de tels discours les amants passaient
la nuit qui pâlissait et pâlissait et n'amenait point de jour.
Ils tombèrent : car le Ciel ne donne pas d'espérance à ceux
qui n'écoutent pas le battement de leurs cœurs.

1829.

TAMERLAN

Doux allègement d'une heure mourante !
Tel, mon père, n'est pas (maintenant) mon but —
je ne veux pas follement croire, qu'un pouvoir
Terrestre puisse m'absoudre d'un péché
où s'est abandonné un orgueil plus que terrestre —
je n'ai pas le temps de déraisonner ou de rêver :
vous, vous l'appelez espoir — ce feu du feu !
ce n'est que l'agonie du désir :
si je *puis* espérer — ô Dieu ! je le puis —
sa source est plus sainte — plus divine —
Je ne voudrais pas te traiter de fou, vieillard,
mais tel ne peut être un de tes dons.

Connais-tu le secret d'un esprit
courbé de son sauvage orgueil jusqu'à la honte ?
O cœur torturé ! J'ai hérité
ta dot flétrissante avec la renommée,
cette gloire brûlante qui a brillé

parmi les joyaux de mon trône,
hâlo d'Enfer ! et avec une douleur
telle que l'Enfer même ne me fait plus peur —
O cœur suppliant pour les fleurs perdues,
et pour le soleil de mes heures d'été !
La voix immortelle de ce temps mort,
avec son interminable carillon,
résonne, comme un sortilège
sur ton néant — tel un glas.

Je n'ai pas toujours été comme maintenant :
ce diadème enfiévrant sur mon front
je l'ai conquis et pris par usurpation —
Le même terrible héritage n'a-t-il pas donné
Rome au César — ceci à moi ?
Le legs d'un royal esprit,
et d'une âme hautaine qui a lutté
triomphalement avec l'espèce humaine.

Sur le sol des montagnes j'ai aspiré mon premier
souffle :
les brumes du Taglay ont versé
nuitamment leur rosée sur ma tête,
et je crois que la lutte ailée
et le tumulte de l'air impétueux
ont niché dans mes cheveux mêmes.

Si tard, du Ciel cette rosée tomba
(au milieu de rêves d'une nuit impure)

sur moi avec un contact infernal,
tandis que les éclairs rouges de la lumière
des nuages suspendus, comme des drapeaux, au-dessus de moi,
semblaient à mes yeux mi-clos
la parade de la monarchie ;
et tandis que le rugissement de tonnerre de la rauque trompette
m'arrivait précipitamment, disant
les batailles humaines, où ma voix,
ma propre voix, ô fol enfant ! — enflait
(Oh ! comme mon esprit se réjouissait
et tressautait en moi à ce cri)
le cri de guerre de la Victoire.

La pluie tombait sur ma tête
découverte — et le vent lourd
me rendait fou et sourd et aveugle.
Ce n'était que l'homme, pensais-je, qui répandait
des lauriers sur moi : et la chute —
le torrent d'air glacé
murmurait à mon oreille l'écroulement
des empires — avec les prières des captifs —
le bruit des courtisans — et la voix
de la flatterie autour du trône d'un souverain.

Mes passions, depuis cette heure malheureuse,
usurpèrent une tyrannie que les hommes
ont prise, depuis que j'ai atteint au pouvoir,

pour ma nature innée — soit.
Mais, mon père, quelqu'un vivait, qui alors,
alors — dans mon enfance — alors que leur feu
brûlait d'un éclat encore plus intense,
(car la passion doit mourir avec la jeunesse)
qui même *alors* savait que ce cœur d'airain
renfermait aussi la faiblesse d'une femme.

Je n'ai pas de mots — hélas! — pour dire
le charme de bien aimer !
Je n'essaierai pas non plus de décrire maintenant
la surhumaine beauté d'un visage
dont les traits, sur mon esprit,
sont comme des ombres sur le vent qui fuit :
ainsi je me souviens de m'être arrêté
sur une page d'ancienne science,
les yeux flâneurs, jusqu'à ce que j'aie senti
les lettres — et leur signification — se fondre
en fantaisies — sans signification.

Oh ! elle était digne de tout amour !
Mon amour était comme d'un enfant —
il était tel que les esprits des anges d'en haut
pourraient l'envier ; son jeune cœur était le sanctuaire
où chacune de mes espérances et de mes pensées
était l'encens — alors don précieux,
car elles étaient enfantines et loyales —
pures — comme me l'enseignait son jeune exemple :

pourquoi l'ai-je quitté, et à la dérive,
me suis-je fié au feu qui y brûlait pour m'éclairer ?

Nous crûmes en âge — en amour, — ensemble —
errant dans la forêt et la solitude;
ma poitrine était son égide l'hiver —
et quand le soleil ami souriait
et qu'elle contemplait les cieux entr'ouverts,
moi je ne voyais le Ciel — que dans ses yeux.
La première leçon du jeune Amour est le cœur :
car au milieu de ce soleil et de ces sourires,
quand, loin de nos soucis d'enfant,
et riant de ces câlineries de jeune fille,
je me jetais sur son sein palpitant
et épanchais mon âme dans les larmes —
il n'était pas besoin de parler davantage —
pas besoin d'apaiser les craintes
de celle — qui n'en demandait point la raison,
mais tournait vers moi ses yeux tranquilles !

Cependant *plus* que digne de l'amour
mon âme luttait, et s'exaltait,
lorsque, sur le sommet de la montagne, seuls,
l'ambition lui prêtait une nouvelle voix —
Je n'existais qu'en toi :
le monde et tout ce qu'il contenait
sur la terre — dans l'air — la mer —
sa joie — son mince lot de douleur

qui était un plaisir nouveau — l'idéal,
les vagues vanités des rêves nocturnes —
et des riens plus vagues encore qui étaient des réalités —
(des ombres — et une lumière plus pleine d'ombre !)
s'envolaient sur leurs ailes mystérieuses,
et confusément devenaient ainsi
ton image et — un nom — un nom !
deux choses séparées — et cependant le plus intimement liées.

J'étais ambitieux — avez-vous connu
cette passion, mon père ? Non ;
paysan, j'avais marqué le trône
de la moitié du monde pour moi
et murmurais contre un si humble lot —
mais, comme tout autre rêve,
sur la vapeur de la rosée,
le mien s'était envolé, et le rayonnement
de sa beauté, soit qu'il ait duré
une minute — une heure — un jour — oppressait
mon esprit d'un double charme.

Nous marchions ensemble sur le sommet
d'une haute montagne qui surplombait
du haut de ses orgueilleuses tours naturelles
de rocs et de forêts, les collines —
les collines rapetissées, entourées de bosquets,
et chantantes de mille ruisseaux.

Je lui parlais de puissance et d'orgueil,
mais mystiquement — de telle façon
qu'elle ne pût y croire que comme
à un occasionnel propos ; dans ses yeux
je lisais, peut-être trop insoucieusement —
un sentiment qui se mêlait au mien —
la rougeur sur sa joue brillante me
semblait convenir à un trône de reine,
trop bien pour que je la laisse
briller dans le seul désert.

Je m'enveloppais alors de grandeur,
et mettais une couronne imaginaire —
cependant ce n'était pas que la Fantaisie
eût jeté son manteau sur moi —
mais bien parce que parmi la tourbe des hommes,
le lion d'ambition est enchaîné —
et s'accroupit sous la main d'un gardien —
il n'en est pas ainsi dans les déserts où le grand —
le sauvage — le terrible conspirent
de leur propre souffle pour aviver son feu.

Regarde autour de toi maintenant sur Samarcande ! —
N'est-elle pas reine de la Terre ? Son orgueil
au-dessus de toutes les cités ? Dans sa main
leurs destinées ? Dans tout ce que
le monde a connu de gloire
ne se tient-elle pas noble et seule ?

En tombant, son marchepied même
ne formerait-il pas le piédestal d'un trône —
et qui est son souverain ? Timour — celui
que les peuples étonnés virent
foulant hautainement les empires —
un bandit avec un diadème.

O amour humain ! toi, esprit donné
à la Terre de tout ce que nous espérons du Ciel !
Toi qui tombes dans l'âme comme une pluie
sur la plaine desséchée par le siroc,
et, quand tu faillis dans ton pouvoir de bénédiction,
qui ne laisses le cœur que comme un désert !
Idée ! qui enveloppes la vie
d'une musique aux sons si étranges,
et d'une beauté à la naissance si sauvage —
adieu ! car j'ai conquis la Terre.

Quand l'Espoir, cet aigle planant, ne put voir
aucun sommet au-dessus de lui dans le ciel,
ses ailes se replièrent languissamment —
et il tourna vers son nid ses yeux attendris.
C'était le soleil couchant : quand le soleil s'en va
une tristesse vient au cœur,
de celui qui voudrait encore contempler
la gloire du soleil estival.
Cette âme haïra la brume du soir,
si souvent charmante, et écoutera
le bruit des ténèbres prochaines (connu

de ceux dont les âmes écoutent) comme quelqu'un
qui, dans un rêve nocturne, *voudrait* fuir,
mais *ne peut*, un danger proche.

Qu'importe que la lune — la blanche lune
verse toute la splendeur de son plein éclat,
son sourire est glacé — et *ses* rayons,
en ce temps de tristesse, sembleront
(et vous en retiendrez votre souffle)
un portrait fait après la mort.
Et l'adolescence est un soleil d'été
dont le coucher est des plus tristes —
car tout ce que nous vivons pour savoir est su,
et tout ce que nous cherchons à retenir s'est envolé—
Que la vie, alors, comme une fleur éphémère tombe
avec sa beauté de midi — qui est tout.
J'atteignis ma demeure — non, plus ma demeure —
car tout ce qui la rendait telle s'était envolé.
Je franchis sa porte moussue,
et malgré que mon pas fût doux et lent,
une voix sortit de la pierre du seuil,
la voix de celle que j'avais connue autrefois —
Oh! je te défie, Enfer, de montrer
sur les lits de feu qui brûlent là-bas
un cœur plus humble — un plus profond désespoir.

Père, je crois fermement —
je *sais* — car la Mort qui vient pour moi
des lointaines régions des élus,

où rien ne déçoit,
a laissé son portail d'airain entr'ouvert,
et des rayons de vérité que vous ne pouvez voir
jettent leurs éclairs à travers l'Éternité —
je crois qu'Eblis a tendu
un piège dans chaque sentier humain —
autrement, comment, lorsque dans le saint bocage
de l'idole Amour, j'errais,
d'Amour qui journellement parfume ses ailes de neige
avec l'encens des offrandes brûlées
des choses les plus pures,
d'Amour dont les bosquets enchanteurs sont cependant si infiltrés
par les rayons en treillis du Ciel,
qu'aucun atome — le plus petit insecte — ne peut éviter
l'éclair de son œil d'aigle —
comment arriva-t-il que l'Ambition se glissa,
invisible, au milieu de ces ivresses,
jusqu'à ce que, devenue hardie, elle rit et s'élança
dans les cheveux emmêlés de l'Amour même ?

1829.

A HÉLÈNE

Hélène, ta beauté est pour moi
comme ces Nicéennes barques de jadis
qui doucement, sur une mer parfumée,
portaient le voyageur las, épuisé par la route,
à son cher rivage natal.

Sur des mers de désespoir habitué longtemps à voyager,
tes cheveux d'hyacinthe, ton classique visage,
tes chants de Naïade m'ont ramené au foyer,
à la gloire que fut la Grèce,
à la grandeur que fut Rome.

Oui, dans la brillante niche de ta fenêtre
comme, ainsi qu'une statue, je te vois debout,
ta lampe d'agate à la main !
Ah, Psyché, toi qui viens des régions qui
sont la Terre Sainte !

1831.

LA VALLÉE DE L'AGITATION

Autrefois souriait un silencieux vallon
où personne ne demeurait ;
ils étaient partis pour les guerres,
se fiant aux étoiles aux doux yeux
pour la nuit, de leurs tours d'azur,
veiller sur les fleurs,
au milieu desquelles tout le jour
le rouge soleil paresseusement se reposait.
Maintenant chaque visiteur confessera
l'agitation de la morne vallée.
Rien n'y est sans mouvement —
rien excepté les airs qui planent
sur la magique solitude.
Ah, par aucun vent ne sont secoués ces arbres
qui palpitent comme les froides mers
autour des brumeuses Hébrides !
Ah, par aucun vent ces nuages ne sont chassés
qui passent en bruissant à travers le ciel agité,

inquiètement, du matin au soir,
sur les violettes qui y sont,
semblables à des myriades d'yeux humains —
sur les lys qui s'y balancent
et pleurent au-dessus d'une tombe sans nom !
Ils se balancent: — du haut de leurs têtes fragrantes
d'éternelles rosées choient en gouttes.
Ils pleurent: — de leurs délicates tiges
de pérennelles larmes tombent en gemmes.

Voir *la Vallée Nis*, p. 227.

ISRAFEL [1]

Dans le Ciel un esprit demeure
« dont les fibres du cœur sont un luth »;
nul ne chante si passionnément bien
que l'ange Israfel,
et les inconstantes étoiles (disent les légendes)
cessant leurs hymnes, écoutent l'enchantement
de sa voix, toutes muettes.

Vacillante là-haut
dans son plus haut essor,
la lune enamourée
rougit d'amour
tandis que, pour écouter, son rouge éclat
(avec les rapides Pléïades, même,
qui étaient sept),
s'arrête dans le ciel.

1. Et l'ange Israfel dont les fibres du cœur sont un luth et qui a la plus douce voix de toutes les créatures de Dieu. — Koran.

Et elles disent (le chœur étoilé
et tous les autres êtres qui écoutent)
que le feu d'Israfeli
est dû à cette lyre
avec laquelle il s'assied et chante —
au métal frémissant et vivant
de ces cordes étranges.

Mais cet ange foula les cieux,
là où les profondes pensées sont un devoir —
où l'Amour est un Dieu complet —
où les regards des Houris sont
imbus de toute la beauté
que nous adorons dans une étoile.

C'est pourquoi tu n'as pas tort,
Israfeli, de mépriser
un chant sans passion ;
à toi les lauriers appartiennent,
ô le meilleur des bardes, parce que le plus sage !
Vis joyeusement et longtemps !

Les extases d'en haut
s'accordent avec tes rythmes brûlants —
ta douleur, ta joie, ta haine, ton amour,
avec la ferveur de ton luth —
les étoiles peuvent bien être muettes.

Oui, le Ciel est à toi ; mais notre monde
est un monde de douceurs et d'amertumes ;
nos fleurs sont simplement, — des fleurs,
et l'ombre de ton parfait bonheur
est le soleil du nôtre.

Si je pouvais demeurer
où Israfel
a demeuré, et lui où je demeure,
peut-être ne chanterait-il pas si passionnément bien
une mortelle mélodie,
tandis qu'une note plus hardie que celle-ci s'élèverait
de ma lyre jusqu'au ciel.

1836.

A ____

Je ne me soucie pas que mon lot terrestre
ait — peu de Terre en lui —
que les années d'amour aient été oubliées
dans la fièvre d'une minute.

Je ne pleure pas parce que les désolés
sont plus heureux, ô douce, que moi,
mais parce que *tu* t'affliges de *ma* destinée,
moi qui ne suis qu'un passant.

Ce n'est pas parce que mes sources de bonheur
sont bouillonnantes, étrangement, de larmes
ou parce que le frémissement d'un simple baiser
a tremblé en moi bien des années —

Ce n'est pas parce que les fleurs de vingt printemps
qui se sont desséchées en naissant,
reposent mortes sur les fibres de mon cœur
avec le poids d'un siècle de neiges.

Ni parce que l'herbe — oh! qu'elle croisse! —
pousse ou a poussé sur ma tombe,
mais parce que, quoique je sois mort, je vis quand
même,
que je ne puis, ma dame, être seul.

1829.

A ____

Les bosquets dans lesquels, en rêves, je vois
les oiseaux chanteurs les plus luxuriants,
sont des lèvres — et toute ta mélodie
n'est faite que de mots créés par des lèvres —

Tes regards dans le Ciel d'un cœur enchâssé
tombent alors désolément,
ô Dieu ! sur mon esprit funèbre,
comme la lumière des étoiles sur un poêle —

Ton cœur — *ton* cœur ! — Je m'éveille et soupire,
et je dors pour rêver jusqu'au jour,
de la vérité que l'or ne peut acheter —
et des folies dont il est capable.

1829.

AU FLEUVE ——

Beau fleuve! dans ta brillante, claire coulée
d'errante eau cristalline,
tu es un emblème de l'éclat
de la beauté — du cœur non fermé —
de la joyeuse et subtile fantaisie d'art
de la fille du vieil Alberto.

Mais quand elle regarde dans ta vague —
qui brille alors et tremble —
eh bien, alors, le plus joli des ruisseaux
ressemble à son adorateur ;
car dans son cœur, comme dans ton onde,
son image repose profondément —
dans son cœur qui tremble sous l'éclat
de ses yeux qui cherchent l'âme.

1829.

CHANSON

Je te vis dans ton jour nuptial —
alors qu'une rougeur brûlante te gagnait,
quoique le bonheur fût autour de toi,
le monde tout amour devant toi.

Et dans tes yeux une lueur s'allumant
(quelle qu'elle pût être)
fut tout ce que sur Terre mon regard souffrant
pût voir de Beauté.

Cette rougeur n'était, peut-être, qu'une pudeur de vierge —
elle peut bien passer pour telle —
quoique son éclat ait fait naître une plus ardente flamme
dans le sein de celui, hélas,

Qui te vit dans ton jour nuptial,
alors que cette rougeur profonde *voulut* te gagner,
quoique le bonheur fût autour de toi,
le monde tout amour devant toi.

1827.

LES ESPRITS DES MORTS

Ton âme se trouvera seule
au milieu des noires pensées de la grise pierre tombale —
personne, dans toute la foule, pour scruter
ton heure secrète.
Sois silencieuse en cette solitude
qui n'est pas l'abandon — car
les esprits des morts qui se tenaient
dans la vie devant toi sont encor
dans la mort autour de toi — et leur pouvoir
te protégera : demeure tranquille.
La nuit — quoique claire — froncera le sourcil —
et les étoiles n'abaisseront plus leurs regards
du haut de leurs trônes dans le Ciel,
avec un éclat semblable à l'Espoir donné aux mortels —
mais leurs orbes rouges, sans rayons,
sembleront à ta lassitude

comme une brûlure et une fièvre
qui voudraient s'attacher à toi pour toujours.
Maintenant sont des pensées que tu ne banniras plus,
maintenant sont des visions qui jamais ne s'évanouiront —
de ton esprit elles ne passeront
jamais — comme les gouttes de rosée sur l'herbe.
La brise — le souffle de Dieu — est tranquille —
et la brume sur la colline
comme une ombre — comme une ombre — non encore rompue,
est un symbole et un signe —
Comment elle demeure suspendue aux arbres,
mystère des mystères !

1827.

UN REVE

Dans les visions de la sombre nuit
j'ai rêvé aux joies enfuies —
mais un rêve éveillé de vie et de lumière
m'a laissé le cœur brisé.

Ah! que n'est-ce un rêve de jour
pour celui dont les yeux s'abaissent
sur les choses qui l'entourent avec un rayon
tourné en arrière sur le passé ?

Ce saint rêve — ce saint rêve,
pendant que tout le monde grondait,
m'a réjoui comme un rayon charmant
qui guide un esprit solitaire.

Qu'importe que cette lumière, à travers l'orage et la nuit,
tremblât ainsi de loin —
Que pouvait-il exister de plus purement resplendissant
dans l'étoile de jour de la Vérité ?

1827

ROMANCE

Romance, qui aimes à te balancer et à chanter,
avec ta tête ensommeillée et tes ailes repliées,
parmi les feuilles vertes quand elles tremblent
en se baissant sur quelque lac ombragé,
pour moi un perroquet bariolé
tu as été — oiseau très familier —
tu m'as appris à dire mon alphabet —
à bégayer mes toutes premières paroles,
tandis que dans le bois sauvage, je me couchais,
enfant — aux yeux déjà savants.

Naguère, le Condor éternel des années
ébranle tellement les hauteurs mêmes du Ciel
du tumulte orageux qu'elles font en passant,
que je n'ai plus de temps pour les vains soucis,
à force de regarder au ciel inquiet.
Et quand une heure de ses ailes plus calmes

sème son duvet sur mon esprit —
pour qu'avec ma lyre et mes rimes ce peu de temps
se puisse écouler — choses défendues !
mon cœur sent que ce serait un crime
de ne pas trembler avec la corde.

1829.

Voir *Introduction*, p. 143.

PAYS DE FEES

Obscurs vallons — et ruisseaux ombragés —
et bois semblables à des nuages,
dont nous ne pouvons découvrir les formes
à cause des larmes qui dégouttent sur tout.
D'énormes lunes y croissent et décroissent —
encore — encore — encore —
à tout moment de la nuit —
sans cesse changeant de place —
et elles éteignent la lumière des étoiles
avec le souffle de leurs pâles visages.
Vers minuit au cadran de la lune.
l'une, plus voilée que les autres
(une sorte de lune qu'à l'essai
elles ont dû trouver meilleure)
descend en bas — toujours en bas — et en bas,
avec son centre sur la couronne
d'un sommet de montagne,
tandis que son ample circonférence

tombe en souple draperie
sur les hameaux, sur les manoirs,
partout où il y en a —
sur les fantastiques forêts — sur la mer —
sur les esprits voletants —
sur chaque créature assoupie —
et les enfouit tout à fait
dans un labyrinthe de lumière —
Et alors, combien profonde ! — oh ! profonde,
est la passion de leur sommeil.
Dans le matin elles se lèvent
et leur voile lunaire
prend son essor dans les cieux,
avec les tempêtes qui les secouent
ainsi que presque toutes choses —
ou un jaune Albatros.
Elles ne se servent plus de cette lune
pour la même fin qu'avant —
c'est-à-dire une tente —
ce que je crois extravagant :
ses atomes, cependant,
se dissolvent en une pluie
dont ces papillons
de la Terre, qui cherchent les cieux,
et ainsi, redescendent
(créatures à jamais insatisfaites !)
ont apporté un spécimen
sur leurs ailes tremblantes.

1831.

Voir *Pays de Fées*, première version, p 221.

LE LAC. A —

Dans le printemps de ma jeunesse ce fut mon lot
de hanter un endroit du vaste monde
que je ne pouvais aimer moins —
si charmante était la solitude
d'un lac sauvage, borné de noirs rochers,
avec de hauts pins qui s'élevaient autour.

Mais quand la Nuit avait jeté son poêle
sur cet endroit comme sur tout, —
et que le vent mystique passait
murmurant en mélodie —
alors — ah, alors je m'éveillais
à la terreur de ce lac solitaire.

Cependant cette terreur n'était pas de la peur,
mais de tremblantes délices —

un sentiment qu'une mine de pierres précieuses
ne pourrait m'apprendre ou me forcer à définir —
ni l'Amour — même si cet Amour était le tien.
La Mort était dans ses vagues empoisonnées,
et dans leur gouffre une fosse faite
pour celui qui voudrait en tirer une consolation
à ses pensées solitaires —
et dont l'âme esseulée pourrait faire
un Eden de ce sombre lac.

1827.

L'ETOILE DU SOIR

C'était le midi de l'été,
et le milieu de la nuit,
et les étoiles, dans leurs orbites,
brillaient pâles, à travers la lumière
de la froide lune plus brillante,
au milieu des planètes ses esclaves,
elle-même dans les Cieux,
son rayonnement sur les vagues.

Je contemplai quelque temps
son froid sourire ;
trop froid — trop froid pour moi —
Il passa, tel un linceul,
un floconneux nuage,
et je me détournai d'elle vers toi,
orgueilleuse Étoile du Soir,

dans ta gloire lointaine
et plus cher me sera ton rayon,
car de la joie pour mon cœur
est le rôle orgueilleux
que tu joues dans le Ciel la nuit,
et j'admire davantage
ton feu distant,
que cette humble et plus froide lumière.

1827.

IMITATION

Un sombre flot insondable
d'éternel orgueil —
un mystère, et un songe,
telle devrait paraître ma première vie;
je dis que ce songe était chargé
d'une pensée impétueuse et toujours éveillée
d'êtres qui ont été,
et que mon esprit n'aurait pas vus
si je les avais laissé passer près de moi
d'un œil rêveur!
Que personne de la terre n'hérite
cette vision de mon esprit,
ces pensées que je voudrais dompter,
pareilles à un charme sur son âme :
car cet espoir brillant enfin,
et ce temps léger ont passé,
et mon repos terrestre est parti
avec un soupir en passant :
je ne me soucie pas s'il périt
avec une pensée qu'alors je chérissais.

1827.

Voir A — p. 215.

LE JOUR LE PLUS HEUREUX

I

Le jour le plus heureux — l'heure la plus heureuse
que mon cœur desséché et flétri ait connu,
le plus haut espoir d'orgueil et de puissance,
je le sens, s'est envolé.

II

De puissance ! dis-je ? Oui ! telles j'imagine
— mais elles se sont évanouies depuis longtemps
hélas ! —
qu'ont été les visions de ma jeunesse —
mais qu'elles passent.

III

Et, orgueil, qu'ai-je à faire maintenant de toi ?
Un autre front peut bien hériter
le venin que tu as versé sur moi —
sois tranquille, mon esprit !

IV

Le jour le plus heureux — l'heure la plus heureuse
que mes yeux verront — ont jamais vus,
le regard le plus brillant d'orgueil et de puissance
je le sens, ont été :

V

Mais si cet espoir d'orgueil et de puissance
était offert maintenant avec la douleur
qu'*alors* même je sentais — cette heure la plus brillante,
je ne voudrais pas la revivre :

VI

Car sur son aile était un ténébreux mélange,
et tandis qu'elle voletait — tomba
une essence — puissante pour détruire
une âme qui la connaissait bien.

1827.

HYMNE A ARISTOGITON ET HARMODIUS

(TRADUIT DU GREC)

I

Couronné de myrte, je cacherai mon épée,
comme ces champions dévoués et braves,
quand ils plongèrent dans le tyran leur fer
et donnèrent la liberté à Athènes.

II

Héros chéris! vos âmes immortelles planent
dans les îles respirantes de joie des élus;
où les puissants d'autrefois ont leur foyer —
où Achille et Diomède reposent.

III

De myrte frais j'enguirlanderai ma lance,
tel Harmodius le brave et le bon,
quand il fit sur l'autel tutélaire
une libation du sang de la Tyrannie.

IV

Vous, libérateurs de la honte d'Athènes !
Vous, vengeurs des souffrances de la Liberté !
Les siècles sans fin chériront votre renommée,
embaumée dans leurs chants retentissants !

1827 ?

RÊVES

Oh! si ma jeune vie pouvait être un rêve durable!
Mon esprit ne pas s'éveiller jusqu'à ce que le rayon
d'une Éternité lui apporte le lendemain !
Oui ! quoique ce long rêve soit de douleur sans espérance,
il vaudrait mieux que la froide réalité
de la vie éveillée, pour celui dont le cœur doit être
et a toujours été, sur la terre charmante,
un chaos de passion profonde, dès sa naissance.
Mais me serait-il — ce rêve éternellement
continué — pareil à ce que m'ont été les rêves
de ma jeune enfance — me serait-il donné ainsi,
que ce serait folie d'espérer encore en des cieux plus hauts.
Car je me suis réjoui, quand le soleil brillait
dans le ciel estival, dans les rêves de la lumière vivante
et de la beauté, j'ai laissé mon cœur même

dans les régions de mon imagination loin
de mon propre foyer, avec des êtres qui ont été créés
par ma propre pensée — Qu'aurais-je pu voir de plus ?
C'était une fois, — et une seule fois — et l'heure ardente
ne sortira pas de ma mémoire — quelque puissance
ou sortilège m'avait enchaîné — c'était le vent glacé
qui venait vers moi dans la nuit, et laissait derrière lui
son image sur mon esprit — ou bien la lune
brillait sur mon sommeil, dans sa pleine splendeur
trop froidement — ou les étoiles — quoi qu'il en fût,
ce rêve était pareil à ce vent de la nuit — qu'il passe.
J'ai été heureux, quoique en rêve.
J'ai été heureux, et j'aime ce thème :
les rêves! Dans leur vive coloration de la vie
comme dans cette fugitive, obscure, brumeuse lutte
de l'apparence avec la réalité qui apporte
aux yeux en délire, de plus belles choses
du Paradis et de l'Amour — et tout ce qui m'est propre ! —
que n'en a connu le jeune Espoir dans son heure la plus ensoleillée.

DANS MA JEUNESSE J'AI CONNU QUELQU'UN...

Combien souvent nous oublions le temps, quand solitaires
nous admirons le trône de la Nature universelle ;
ses bois, ses déserts, ses montagnes, l'intense
réponse qu'elle fait à notre intelligence !

I

Dans ma jeunesse j'ai connu quelqu'un avec qui la Terre
s'entretenait secrètement — comme lui avec elle,
dans le jour et dans la beauté, depuis sa naissance ;
l'ardente, vacillante torche de sa vie recevait sa flamme
du soleil et des étoiles, d'où il avait extrait
une lumière passionnée à laquelle son esprit était entièrement préparé —
et cependant cet esprit savait — non à l'heure
de sa propre ferveur — quel pouvoir il avait sur elle.

II

Peut-être se peut-il que mon esprit soit amené
à une ferveur par le clair de lune qui tombe,
mais je croirai presque que cette lumière est chargée
de plus de souveraineté que la science d'autrefois
ne l'a jamais dit — ou bien est-ce d'une pensée
l'essence immatérielle, et pas plus,
qui avec un charme vivifiant passe sur nous,
comme la rosée nocturne sur l'herbe de l'été?

III

Passe-t-elle sur nous, quand, comme l'œil qui se dilate
à la vue de l'objet aimé — ainsi la larme à la paupière
tressaillira, qui récemment dormait apathique?
Et pourtant il n'a pas besoin (cet objet) de se dérober
à nous pendant la vie, mais communément, qui est présent
à chaque heure devant nous — mais seulement alors nous commande
par une étrange résonnance, comme d'une corde de harpe brisée
qui nous éveille — C'est un symbole et un gage —

IV

De ce qui sera dans les autres mondes et sera donné
en beauté par notre Dieu, à ceux-là seuls
qui autrement seraient déchus de la vie et du Ciel
privés par la passion de leur cœur, et cette voix,
cette haute voix de l'esprit qui a lutté
sinon contre la Foi — contre la piété — dont le trône
avec une énergie désespérée a été abattu ;
portant son sentiment profond comme une couronne.

UN PEAN

Comment le rituel funèbre sera-t-il lu?
Le chant solennel chanté?
Le requiem pour la plus belle morte,
qui jamais mourut si jeune ?

Ses amis la contemplent,
et son cercueil éclatant,
et pleurent ! — oh, déshonorer
la beauté morte par une larme !

Ils l'aimaient pour ses richesses —
et la haïssaient pour son orgueil —
mais elle tomba en faible santé,
et ils *l'aimaient* — parce qu'elle mourait.

Ils me disent (tandis qu'ils parlent
de son « poêle coûteusement brodé »),
que ma voix défaille —
que je ne devrais pas chanter du tout.

Ou que mon ton devrait être
en rapport avec un chant si solennel,
si triste — si triste —
que la morte n'en puisse souffrir.

Car elle est partie en haut,
avec le jeune Espoir à son côté,
et je suis ivre d'amour
pour la morte qui est mon épouse —

Pour la morte — la morte qui gît
là, toute parfumée,
avec la mort sur ses yeux,
et la vie sur ses cheveux.

Ainsi sur le cercueil longtemps et fort
je frappe — ce bruit répandu
à travers la chambre grise, de mon chant
sera l'accompagnement.

Tu meurs dans le Juin de ta vie —
mais tu n'es pas morte trop belle :
tu n'es pas morte trop tôt,
ni avec une musique trop calme.

De bien plus que tes amis sur terre
ta vie et ton amour sont séparés,
pour se joindre à la joie immaculée
de plus que des trônes au Ciel —

Pour toi cette nuit
je ne chanterai aucun requiem,
mais t'aiderai dans ton vol
avec un Péan des vieux jours.

Voir *Lenore*, p. 73.

A ——

Si ma vie première semble
comme elle peut le paraître un rêve —
cependant je ne bâtis aucune foi sur
le roi Napoléon —
je ne cherche pas là-haut
ma destinée dans une étoile.

En me séparant de vous maintenant
j'avouerai ceci —
il y a, et il y a eu des êtres
que mon esprit n'aurait pas vus
si je les avais laissé passer près de moi
d'un œil rêveur —
Si mon repos s'est enfui
dans une nuit — ou dans un jour —
dans une vision — ou non —
est-il pour cela moins parti?

Je me tiens au milieu des mugissements
d'un rivage battu par la tempête,
et je tiens dans ma main
des grains de sable —
Combien peu! et comme ils glissent
à travers mes doigts dans l'abîme!

Mes premières espérances? non — elles
s'en allèrent glorieusement,
comme l'éclair s'en va du ciel,
d'un coup — et moi, je m'en irai de même.

Si jeune? Ah! non — pas maintenant —
tu n'as pas vu mon front;
mais ils te disent que je suis orgueilleux —
ils mentent — ils mentent à haute voix —
mon sein bat de honte
à la vileté du nom
qu'ils osent associer
à un sentiment tel que le mien —
Ni stoïque? je ne le suis pas :
dans la teneur de ma destinée,
je ris en pensant combien pauvre
est la joie « de souffrir »!
Quoi! ombre de Zénon! — Moi
souffrir! — non — non — défier.

Voir *Imitation*, p. 202 et *Un rêve dans un rêve*, p. 57.

IRENE

C'est maintenant (ainsi chante la lune planante)
minuit dans le doux mois de Juin,
quand les visions ailées aiment à se reposer
paresseusement sur les yeux de la Beauté
ou pis — danser sur son front
en apparat de vieille romance,
jusqu'à ce que pensées et boucles soient devenues,
hélas!
une masse à jamais indébrouillable.

Une influence roséeuse, assoupissante, vague,
s'égoutte de ce halo d'or ;
les tours grises se fondent dans le repos,
s'enveloppant la poitrine de brouillard ;
semblable à Léthé, voyez! le lac
paraît prendre un sommeil conscient,
et ne voudrait, pour tout au monde, s'éveiller ;

le romarin dort sur la tombe —
le lys s'étend sur l'onde —
et des millions de pins brillants çà et là
bercent une chanson de nourrice en se mouvant,
au chêne solitaire qui vacille d'ivresse,
en se penchant au-dessus de l'abîme obscur.
Toute Beauté dort : et voilà ! où repose,
avec sa fenêtre ouverte aux cieux,
Irène, avec ses destinées !
Ainsi murmure la lune à son oreille :
« O dame douce ! comment es-tu venue ici ?
étranges sont tes paupières — étrange ton vêtement !
et étrange la glorieuse longueur de tes tresses !
Sûrement tu es venue sur des mers lointaines,
merveille pour nos arbres solitaires !
Quelque gentille brise a pensé bien faire
d'ouvrir ta fenêtre à la nuit,
et les airs folâtres du sommet des arbres,
en souriant, à travers la croisée, se glissent,
et balancent ce baldaquin de pourpre
comme une bannière sur tes yeux qui rêvent !
Dame, éveille-toi ! dame, éveille-toi !
pour l'amour du saint Jésus !
car étrangement — craintivement dans cette chambre
mes ombres colorées montent et descendent ! »

La dame dort ; les *morts* dorment tous —
au moins aussi longtemps que pleure l'Amour :
en léthargie l'esprit aime à se reposer

aussi longtemps que les larmes dans les yeux du
Souvenir :
mais quand une semaine ou deux sont passées,
et que le rire léger étouffe le soupir,
indigné de la tombe, il prend
son chemin vers quelque lac ressouvenu
où souvent — en vie — avec des amis — il venait
se baigner dans le pur élément,
et là, de l'herbe non foulée
tressant en guirlande pour son front transparent
ces fleurs qui disent (ah, écoute-les maintenant !)
aux vents nocturnes qui passent,
« Aï ! Aï ! hélas ! — hélas ! »
scrute pour un moment, avant de partir,
les eaux claires qui coulent là,
puis s'enfonce (surchargé de douleur)
dans le ciel incertain et ténébreux.

. . . . . .

La dame dort : oh, puisse son sommeil.
tant qu'il dure, être aussi profond —
qu'aucun ver glacé ne rampe autour d'elle :
je prie Dieu qu'elle puisse reposer
à jamais avec des yeux aussi calmes,
cette chambre changée en une plus sainte,
ce lit en un plus mélancolique.

Loin dans la forêt sombre et vieille,
puisse pour elle quelque haute voûte s'ouvrir,

contre la porte retentissante de laquelle elle a jeté,
dans son enfance, bien des pierres oisives —
quelque tombe, qui souvent a déployé ses noirs
panneaux aux ailes de vampire,
flottant en triomphe sur les poêles
des funérailles de son ancienne famille.

Voir *la Dormeuse*, p. 66.

1831.

PAYS DE FEES

Sieds-toi près de moi, Isabel,
ici, très chère, où le rayon de lune vient de tomber
maintenant si féerique et si beau.
Maintenant tu es vêtue pour le paradis !
Je suis affolé par l'étoile de tes yeux!
Mon âme se couche sur tes soupirs !
Ta chevelure est soulevée par la lune
comme les fleurs par la lente brise de Juin !
Sieds-toi, sieds-toi — comment sommes-nous venus
ici ?
ou n'est-ce qu'un rêve, ma chère ?

Vous savez, cette énorme fleur —
cette rose — comment l'appelez-vous — qui pendait
comme une des étoiles du Chien dans le bosquet —
aujourd'hui le vent soufflait, et elle se balançait
si impudemment contre mon visage,

si semblable à une créature vivante, vous savez,
que je l'ai arrachée de sa position orgueilleuse
et mise en pièces — ainsi
soit récompensée toute ingratitude.
Les vents l'emportèrent avec délices,
et aussitôt par l'ouverture laissée libre,
rejetant son manteau, la lune
envoya un rayon avec une harmonie.

Et ce rayon est un *féerique* rayon,
ne l'as-tu pas dit, Isabel?
Comme fantastiquement il tomba,
en spirale et en s'élargissant,
et rida l'herbe humide
avec un tintement de cloche !
Dans mon propre pays sans cesse
nous savons qu'un rayon de lune
se glissant à travers quelque rideau déchiré
dans la nuit d'une chambre,
est, dans cette source même de ténèbres,
par les atomes et la poussière et les insectes,
sur lesquels il tremble et se repose,
comme une joie sur la douleur !
Oh, quand viendra le lendemain !
Isabel ! ne crains-tu pas
la nuit et les merveilles d'ici ?
et les bois semblables à des nuages
dont nous ne pouvons découvrir les formes
à cause des larmes qui dégouttent sur tout !

D'énormes lunes — vois — croissent et décroissent
toujours — toujours — toujours —
à chaque moment de la nuit —
sans cesse changeant de places !
Comme elles éteignent la lumière des étoiles
avec le souffle de leurs pâles visages !

Vois ! l'une descend
avec son centre sur la couronne
d'un sommet de montagne !
en bas — toujours en bas — et en bas —
Maintenant profonde sera — ô profonde !
la passion de notre sommeil !
car cette ample circonférence
tombe en souple draperie
sommeillante sur les manoirs —
sur les murs écroulés —
sur les cascades,
(silencieuses cascades !)
sur des mots étranges — sur la mer —
hélas ! sur la mer !

Voir *Pays de Fées*, p. 196.

LA CITÉ CONDAMNÉE

Voilà ! La Mort s'est élevé un trône
dans une étrange cité, toute seule,
loin là-bas dans l'obscur Occident —
où les bons et les mauvais, et les pires et les meilleurs,
sont allés à leur repos éternel.

Là autels, et palais, et tours
ne sont en rien semblables aux nôtres —
Oh ! non — Oh ! non — *les nôtres* ne se dressent jamais
vers le ciel avec cette noirceur infernale !
Tours rongées par le temps, qui ne tremblent pas !
Alentour, oubliées par les vents qui soulèvent les flots,
avec résignation sous le ciel,
les eaux reposent mélancoliques.
Un ciel que Dieu ne dédaigne pas,
avec ses étoiles est comme un diadème —
nous leur comparons les yeux de nos dames —

mais là ! ce poêle éternel !
ce serait une moquerie d'appeler
une telle tristesse un ciel.

Quoique aucun saint rayon ne descende
sur les longues nuits de cette ville,
une lumière, de la mer lugubre et profonde,
monte silencieusement sur les tourelles —
sur les trônes — sur les bosquets négligés depuis longtemps
de lierre sculpté et de fleurs de pierre —
sur les dômes — sur les flèches — sur les royales demeures —
sur les temples — sur les remparts Babyloniens —
sur maint autel mélancolique
dont les entablements entrelacent
le masque — l'œillet — et la vigne.

Là des temples ouverts — des tombes ouvertes
sont au niveau des vagues —
mais ni les richesses qui y gisent
dans les yeux de diamant de chaque idole,
ni les morts gaîment parés de joyaux
n'attirent les eaux hors de leur lit :
car aucune ride n'ondule, hélas !
sur ce désert de verre —
aucune houle ne suggère que des vents peuvent exister
sur quelque lointaine mer plus heureuse :

tellement se mêlent les tourelles et les ombres
que tout semble suspendu en l'air,
tandis que des hautes tours de la ville
la Mort gigantesque y abaisse ses regards.

Mais voilà ! l'air remue !
La vague ! il y a une ride là !
comme si les tours avaient repoussé,
en s'enfonçant légèrement, l'eau dormante —
comme si le faîte des tourelles avait laissé
un vide dans le ciel voilé :
les vagues ont maintenant un plus rouge éclat —
les heures mêmes respirent faiblement —
et quand, au milieu de gémissements non terrestres,
en bas, en bas cette ville s'enfoncera,
l'Enfer, se levant de ses mille trônes,
lui rendra hommage,
et la Mort à quelque plus heureux climat
donnera son temps sans partage.

Voir *la Cité en la mer*, p. 63.

LA VALLÉE NIS

Bien loin — bien loin —
bien loin — aussi loin au moins
que le jour, s'étend cette vallée
là-bas dans l'orient doré —
toutes les choses charmantes — ne sont-elles pas
bien loin — bien loin ?

On l'appelle la Vallée Nis.
Et il y a un conte Syriaque
au sujet d'elle, que le temps
défend d'interpréter.
Quelque chose sur le dard de Satan —
quelque chose sur les ailes des anges —
beaucoup de choses sur un cœur brisé —
toutes choses malheureuses :
car « la Vallée Nis » au mieux
veut dire « la Vallée de l'Agitation ».

Autrefois souriait un silencieux vallon
où personne ne demeurait,

étant partis pour les guerres —
et les rusées, les mystérieuses étoiles
avec un visage plein de signification,
se penchaient sur les fleurs non gardées :
où le rayon de soleil dégouttait rouge,
en passant à travers les hautes tulipes,
puis devenait plus pâle en tombant
sur la tranquille Asphodèle.

Maintenant les *malheureux* devront confesser
que rien n'y est sans mouvement :
Hélène, comme tes yeux humains,
y reposent les inquiètes violettes —
et l'herbe grasse s'y balance
sur la vieille tombe oubliée —
goutte à goutte du sommet des arbres
la rosée éternelle y tombe —
les arbres vagues et rêveurs
y roulent comme des mers sous la brise du nord
autour des orageuses Hébrides —
les nuages éclatants y volent
avec un bruissement éternel,
à travers le ciel frappé de terreur,
roulant comme une cascade
par-dessus le mur de feu de l'horizon —
la lune y brille la nuit
d'un éclat très incertain —
le soleil y passe en vacillant le jour
« sur les collines et au loin ».

Voir *la Vallée de l'Agitation*, p. 181.

LA PHILOSOPHIE DE LA COMPOSITION

LA PHILOSOPHIE DE LA COMPOSITION

Dans une note que j'ai sous les yeux, Charles Dickens faisant allusion à une étude que je fis un jour du mécanisme de *Barnaby Rudge*, dit : « — En passant, avez-vous remarqué que Godwin a écrit son *Caleb Williams* en commençant par la fin? Il a d'abord embarrassé son héros dans un tissu de difficultés formant le second volume puis il a imaginé de quoi justifier ce qu'il avait fait. Cela forme le premier. »

Je ne puis croire tel le mode *précis* de procédé de Godwin — et vraiment ce qu'il dit lui-même ne s'accorde pas tout à fait avec l'idée de M. Dickens — mais l'auteur de *Caleb Williams* était un trop bon artiste pour ne pas percevoir les avantages résultant d'un procédé du moins en quelque sorte semblable à celui-ci. Rien de plus clair :

tout plan, digne de ce nom, doit être élaboré en vue de son *dénouement* avant que l'on puisse y toucher en rien avec la plume. C'est seulement en ayant constamment en vue le *dénouement* que nous pouvons donner à un plan son air indispensable de conséquence ou de causalité, en faisant tendre de tous points les incidents et surtout le ton au développement de notre intention.

Il y a, je crois, une erreur radicale dans le mode usuel de bâtir un récit. Chaque récit fournit une thèse — ou bien une thèse est suggérée par un incident du jour — ou bien, ce qui est mieux, l'auteur est décidé à une combinaison d'événements frappants qui doivent former simplement la base de son récit — avec, en général, l'intention de combler par la description, le dialogue, ou même un commentaire personnel, les lacunes de fait et d'action qui peuvent, de page en page, devenir plus visibles.

Je préfère commencer par la considération d'un *effet*. Ayant *toujours* en vue l'originalité — car il agit faussement vis-à-vis de lui-même, celui qui se hasarde à se dispenser d'une source d'intérêt aussi claire et aussi facilement attingible — je me dis, en premier lieu : « Des innombrables effets ou impressions dont est susceptible le cœur, l'intelligence, ou (plus généralement) l'âme, lequel choisirai-je, en l'occasion présente ? » Ayant choisi

premièrement un effet nouveau, deuxièmement, un effet éclatant, j'examine s'il peut mieux être mis en œuvre par les incidents ou le ton — ou par d'ordinaires incidents et un ton particulier, ou par le dialogue, ou par une double particularité des incidents et du ton — cherchant ensuite autour de moi (ou plutôt en moi) telles combinaisons d'événements ou de ton qui pourront le mieux m'aider à la construction de l'effet.

J'ai souvent pensé combien serait intéressant un article de revue écrit par un auteur quelconque qui voudrait — c'est-à-dire qui pourrait — détailler, pas à pas, les processus par lesquels une quelconque de ses compositions a atteint son point extrême d'accomplissement. Pourquoi un article de ce genre n'a jamais été livré au public, je ne saurais le dire — peut-être la vanité des auteurs en est-elle seule la cause.

La plupart des écrivains — les poètes surtout — préfèrent qu'on comprenne qu'ils ne composent que par une sorte de belle furie — une intuition extatique — et seraient positivement saisis de terreur de laisser le public jeter un regard derrière la scène, sur l'élaboration et les apprêts vacillants de la pensée — sur les vrais buts seulement saisissables au dernier moment — sur les innombrables éclairs de l'idée qui n'arrive pas à sa maturité complète — sur les fantaisies déjà mises

au point mais qu'il faut rejeter avec désespoir comme inadaptables — sur les choix et les rejets scrupuleux — sur les ratures et les interpolations pénibles — en un mot, sur les rouages et le mécanisme — sur les ficelles, sur les échelles, les trappes, les plumes de coq, sur le fard et les mouches, qui, en quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, constituent la mise en scène de l'*histrion* littéraire.

Je sais très bien, d'ailleurs, que le cas est très rare où l'auteur est à même de retracer pas à pas le chemin parcouru pour arriver à ses conclusions. En général, les suggestions n'apparaissent que dans un pêle-mêle, et sont de même poursuivies et oubliées.

Quant à moi, je n'ai jamais eu la moindre difficulté à me rappeler les pas successifs de n'importe laquelle de mes compositions ; et puisque l'intérêt d'une analyse ou d'une reconstitution est un *desideratum* tout à fait indépendant de tout intérêt réel ou imaginaire présenté par l'œuvre analysée, on ne considérera pas comme un manque de décorum de ma part de montrer le *modus operandi* que j'ai employé pour la construction d'une de mes œuvres. Je choisis *le Corbeau* comme étant le plus généralement connu. Je me propose de montrer clairement que pas un seul détail de ce poème ne se rapporte soit à l'accident

soit à l'intuition — que cette composition s'est avancée pas à pas vers sa fin avec la précision et les rigides conséquences d'un problème de mathématiques.

Ecartons comme étrangère à l'œuvre, la circonstance, ou, pour mieux dire, la nécessité qui d'abord donna naissance à l'intention d'écrire un poème qui conviendrait au goût populaire et au goût critique.

Nous commencerons donc par cette intention.

La considération initiale était celle du développement à donner. Si une œuvre littéraire est trop longue pour être lue d'un seul trait, il faut, malgré nous, nous dispenser de cet effet très important qui dérive de l'unité d'impression. Car s'il faut y revenir pour en achever la lecture, les affaires de ce monde s'en mêlent et l'unité est aussitôt détruite. Mais puisque, *ceteris paribus,* aucun poète ne peut se permettre de se dispenser de la moindre chose qui puisse concourir au progrès de son dessein, il nous reste à voir seulement si dans l'étendue il y a des avantages qui contrebalancent la perte de l'unité qui y est inhérente. Sur ce point, je réponds tout de suite non. Un long poème n'est en effet qu'une simple succession de poèmes brefs, c'est-à-dire de courts effets poétiques. Il est inutile de démontrer qu'un poème peut s'appeler poème, lorsqu'il excite in-

tensément, en l'élevant, l'âme ; et toute excitation intense, par une nécessité psychique, est brève. C'est ainsi qu'une moitié au moins du *Paradis perdu* n'est que de la prose — une succession d'excitations poétiques *inévitablement* suivies de dépressions correspondantes — le tout, privé, par son extrême longueur, de cet élément artistique de première importance, la totalité ou l'unité de l'effet.

Il paraît évident alors qu'il y a une limite bien distincte à la longueur de toutes les œuvres littéraires — la limite d'une seule lecture — et que, malgré que cette limite puisse être avantageusement excédée en certaines compositions de prose telle que le *Robinson Crusoé* où l'unité n'est pas nécessaire, elle ne peut cependant jamais être excédée dans un poème. Ainsi, le développement devrait être en raison directe de son mérite, en un mot, de son excitation ou de son élévation — ou du degré de réel effet poétique qui peut en être induit, car il est clair que la brièveté doit être en raison directe de l'effet perçu mais toujours sous cette condition qu'une certaine durée est indispensable à la production d'un effet.

Ces considérations en vue, et tenant compte aussi du degré d'excitation que je n'estimais ni au-dessus du goût populaire ni au-dessous du goût critique, j'eus conscience tout de suite de la

longueur exigée par mon sujet — environ cent vers: le poème en a cent huit.

Ma seconde pensée fut le choix d'une impression ou d'un effet à rendre et j'observerai ici qu'en tout ce travail, j'eus constamment en vue le but de rendre mon œuvre *universellement* appréciable. Je serais entraîné trop loin de mon sujet, si je voulais démontrer un point sur lequel j'ai insisté à plusieurs reprises, et qui, en poésie, n'a pas besoin de démonstration, à savoir que la beauté est le seul domaine légitime de la poésie. Quelques mots cependant pour élucider ma vraie pensée que quelques-uns de mes amis ont voulu défigurer. Le plaisir à la fois le plus intense, le plus élevé et le plus pur, réside dans la contemplation du beau. Quand en effet les hommes parlent du beau, ils entendent non une qualité, comme on le suppose, mais un effet — ils entendent cette intense et pure élévation de *l'âme* — *non* de l'intelligence ou du cœur — que l'on éprouve à la contemplation du beau. Pour moi, je désigne le beau comme le domaine de la poésie, simplement parce que c'est une règle manifeste de l'Art que les effets doivent naître des causes directes — que la fin doit être atteinte par les moyens qui peuvent le mieux y conduire — personne n'ayant encore été assez fou pour nier que cette particulière élévation à laquelle il est fait allusion ne soit atteinte

plus aisément dans la poésie. Mais, l'objet Vérité — ou la satisfaction de l'intelligence et l'objet Passion — ou l'excitation du cœur sont beaucoup plus attingibles en prose qu'en poésie. En effet, la Vérité exige une précision et la Passion une simplicité — les vrais passionnés me comprendront — qui sont absolument ennemis de cette Beauté qui, je le répète, est l'excitation ou l'élévation agréable de l'âme. Pourtant, ce n'est pas une conséquence que la Passion ou même la Vérité ne soit introduite avec avantage dans un poème — car elles servent à élucider ou à aider l'effet général par contraste, comme les dissonances aident la musique — mais le vrai artiste s'arrangera toujours, d'abord pour leur donner la couleur propre à son but prédominant, et ensuite pour les envelopper autant que possible dans cette Beauté qui est l'atmosphère et l'essence de la poésie.

Considérant donc la Beauté comme mon domaine, la seconde investigation portera sur la recherche du *ton* approprié à la plus haute manifestation de cette beauté et l'expérience démontre que ce ton est celui de la *tristesse*. La Beauté, de n'importe quelle espèce, dans son développement suprême, excite invariablement l'âme sensible aux larmes. La mélancolie est donc le ton le plus légitime de tous les tons poétiques.

La longueur, le domaine et le ton étant ainsi déterminés, moyennant l'induction ordinaire, je me mis à chercher quelque artistique fantaisie qui pût me servir de dominante dans la construction du poème, un pivot sur lequel pût tourner l'ensemble. En repassant soigneusement tous effets artistiques ordinaires ou tous *détails*, dans le sens théâtral du mot, je m'aperçus bientôt que le *refrain* était le plus usuellement employé. Cet emploi universel m'assurait de sa valeur intrinsèque, et m'épargnait la nécessité de l'analyser. Je vis cependant qu'il pouvait être sujet à des améliorations tout en conservant sa condition primitive. Dans son usage le plus ordinaire, le *refrain* ou ritournelle non seulement est limité au vers lyrique, mais n'impressionne que par la force de la monotonie et dans le ton et dans la pensée. Le plaisir ne naît que de la sensation d'identité, de répétition. — Je résolus de les varier et d'en accroître l'effet en conservant la monotonie du ton mais en variant la pensée : c'est-à-dire de déterminer, de produire des effets constamment nouveaux par une variante *dans l'application du refrain* — le *refrain* lui-même demeurant généralement invariable.

Ces détails arrêtés, je songeai à la *nature* de mon *refrain*. Puisque l'application en devait être toujours variée, il était clair que ce *refrain* devait

être court ; sinon, des difficultés insurmontables auraient surgi et la facilité de la variante serait naturellement pour varier les applications de toute phrase un peu longue, en proportion de la brièveté de la phrase. C'est pourquoi, je ne choisis qu'un seul mot qui me parut devoir être le meilleur *refrain*.

Il s'agissait maintenant du *caractère* à donner à ce mot. Ayant fait choix d'un *refrain*, la division du poème en strophes n'était qu'un corollaire : le *refrain* formant la fin de chaque strophe. Une telle fin pour avoir de la force devait être sonore et susceptible d'une cadence prolongée. Ces considérations m'amenèrent à choisir l'*o* long suivi d'un *r* comme la voyelle la plus sonore et la consonne la plus longue. Le son du *refrain* ainsi déterminé, il s'agissait de choisir un mot qui le contînt, et fût en rapport aussi avec le ton mélancolique que devait affecter le poème. Il devenait par conséquent impossible de ne pas s'arrêter à ce mot « *Nevermore* », « Jamais plus » et ce fut le premier qui se présenta à mon esprit.

Le second *desideratum* portait sur l'emploi continuel de ce mot « *Nevermore* ». Je m'aperçus aussitôt de la difficulté de trouver une raison plausible de le faire répéter d'une façon continue et monotone par une créature *humaine*.

Bref, je compris tout de suite combien il serait

difficile de concilier cette monotonie avec l'exercice de la raison dans une créature. Surgit alors l'idée d'une créature *irraisonnante*, capable de parole ; et le perroquet se présenta à mon esprit : il devint plus tard un Corbeau, comme également capable de parole et plus intimement en rapport avec le ton de tristesse que je voulais donner au poème.

J'étais donc arrivé à la conception d'un Corbeau, oiseau de mauvais augure, répétant avec monotonie le mot « *Nevermore* » à la fin de chaque strophe d'un poème devant avoir une longueur de cent vers environ.

Mais ne perdant jamais de vue l'objet *suprême* ou la perfection sous tous les rapports, je me demandai : — « De tous les sujets mélancoliques selon l'intelligence *universelle* de l'humanité, lequel l'est *le plus ?* » La Mort, était la réponse naturelle — « Et quand, me demandai-je encore, le plus triste des sujets est-il le plus poétique ? » La réponse vint aussi toute seule : — « Quand il s'allie étroitement à la *Beauté :* la mort donc d'une femme belle est sans aucun doute le sujet le plus poétique qui soit au monde ; et les lèvres les mieux faites pour un tel sujet sont sans aucun doute celles d'un amant éploré. »

J'avais maintenant à combiner les deux idées : un amant pleurant sa maîtresse défunte et un Corbeau répétant continuellement le mot « *Never-*

more». J'avais aussi à réfléchir à mon dessein de varier à chaque strophe l'*application* de ce mot. Et la seule manière intelligible d'y atteindre était d'imaginer le Corbeau employant ce mot en réponse aux questions de l'amant. J'entrevis tout de suite une occasion offerte pour arriver à ce que j'appellerai *la variation de l'application*. Je vis que la première question faite par l'amant — question à laquelle le corbeau répond « *Nevermore* » — pouvait être une question tout à fait ordinaire. La seconde devait l'être moins, la troisième encore moins et ainsi de suite jusqu'à ce que l'amant réveillé de sa première nonchalance par le mot en lui-même, par sa répétition fréquente et par le caractère lugubre de l'oiseau, s'excitât enfin et posât des questions d'une nature bien différente — des questions dont la solution lui tient passionnément au cœur — les fait à moitié par superstition, à moitié poussé par un désespoir qui prend plaisir à se torturer — les fait non parce qu'il croit absolument au caractère prophétique et démoniaque de l'oiseau (qu'il sait très bien ne répéter qu'une leçon apprise par cœur) mais parce qu'il éprouve un délice frénétique à modeler ses questions de façon à recevoir du mot *attendu* « *Nevermore* » la plus exquise parce que la plus intolérable des douleurs. Voyant l'occasion qui s'offrait ainsi ou étant ainsi forcé à cette construction

progressive, je fixai avant tout le point suprême ou la question concluante — cette question à laquelle « *Nevermore* » serait la dernière réponse — cette question à laquelle « *Nevermore* » répondrait en créant la plus grande douleur et le plus grand désespoir.

Ce point suprême devint le commencement du poème et c'est ainsi que devraient commencer, c'est-à-dire par la fin toutes les œuvres d'art et j'écrivis alors la stance:

Prophète, dis-je, créature du mal — prophète cependant, oiseau ou démon !
Par ce Ciel qui s'incurve au-dessus de nous par ce Dieu que tous deux nous adorons —
dis à cette âme de douleur chargée, si, dans le distant Eden,
elle étreindra une jeune fille sanctifiée que les anges nomment Lenore —
elle étreindra une rare et radieuse jeune fille que les anges nomment Lenore ?
Fit le Corbeau — Jamais plus —

Je composai alors cette stance, d'abord pour pouvoir mieux varier et graduer, selon leur gravité et leur importance, les questions précédentes de l'amant, et aussi pour régler définitivement le rythme, le mètre, la longueur et l'ordonnance

générale des strophes, et aussi pour pouvoir les graduer, afin qu'aucune d'elles ne surpassât cette dernière en effet rythmique. Si plus tard dans la composition j'avais pu atteindre à plus de rigueur dans les stances précédentes, je les aurais impitoyablement et sans scrupule affaiblies pour ne pas nuire à l'effet final.

Et maintenant, quelques mots sur la versification. Mon premier but était (comme toujours) l'originalité. On ne saurait croire combien elle a été négligée par les poètes. En admettant que le simple rythme n'offre pas beaucoup de variété, cependant les variations de la strophe et du mètre sont absolument infinies ; *mais malgré cela pendant des siècles personne n'a songé à écrire une œuvre originale en vers.* Le fait est que l'originalité, si nous exceptons les esprits d'une force sublime, n'est pas du tout fille de l'impulsion ou de l'intuition. En général il faut la chercher laborieusement, pour la trouver et qu'elle soit certainement un mérite très haut et très positif, elle demande moins d'invention que de négation pour y atteindre.

D'ailleurs je n'ai aucune prétention à l'originalité soit dans le rythme, soit dans le mètre du *Corbeau*. Le premier est trochaïque — le second est un octamètre acatalectique, alternant avec un heptamètre catalectique répété dans le refrain

du cinquième vers et se terminant par un tétramètre catalectique : ou, pour parler moins pédantesquement, les pieds sont des trochées c'est-à-dire une longue suivie d'une brève ; le premier vers de la stance a huit de ces pieds, le second sept et demi, le troisième huit, le quatrième et le cinquième sept et demi, le sixième trois et demi. Pris isolément, ces vers ont été fréquemment employés et toute l'originalité du *Corbeau* consiste à les avoir *combinés dans une stance* que jamais aucune autre combinaison n'a approchée. L'effet original de cette combinaison est accru par des effets nouveaux dus à l'application plus large des principes de la rime et à l'allitération.

Le point qui restait à considérer était le moyen de mettre en présence l'amant et le Corbeau — et la première considération était le choix du *lieu* où ils devaient se rencontrer. Il me vint tout naturellement à l'esprit de prendre une forêt, ou les champs — mais il m'a toujours semblé qu'une *circonscription* restreinte *d'espace* est absolument nécessaire à l'effet d'un incident isolé — cela a la force du cadre d'un tableau. Cela possède une indiscutable puissance morale pour concentrer l'attention, mais ne doit d'ailleurs pas être confondu avec la simple unité de lieu.

Je décidai donc de placer l'amant dans sa chambre — une chambre rendue sacrée pour lui par

les souvenirs de celle qui y est venue. La chambre est représentée comme richement meublée — ceci, conformément aux idées que j'ai exposées plus haut au sujet de la Beauté, unique et vraie thèse poétique.

Le *lieu* ainsi déterminé, j'avais maintenant à introduire l'oiseau — et la pensée de le faire entrer par la fenêtre était inévitable. L'idée de faire supposer à l'amant que le battement des ailes de l'oiseau contre la croisée, n'est qu'un « tapement » à sa porte, me vint du désir d'accroître, en la prolongeant, la curiosité du lecteur, et d'admettre l'effet incidentel qui résulterait de l'amant ouvrant violemment la porte, ne trouvant que des ténèbres, et adoptant cette demi-fantaisie que c'était l'esprit de sa maîtresse qui frappait.

Je fis une nuit orageuse, d'abord pour justifier l'admission solliciteuse du Corbeau, et en second lieu, pour arriver à un effet de contraste avec la sérénité (matérielle) de la chambre.

Je fis se poser l'oiseau sur un buste de Pallas, pour obtenir aussi un effet de contraste entre le marbre et le plumage sombre — et l'on comprend que le buste me fut uniquement *suggéré* par l'oiseau — et je choisis le buste de Pallas comme étant d'abord le plus en rapport avec l'érudition de l'amant et en outre, à cause de la sonorité elle-même du mot Pallas.

Vers le milieu du poème, aussi, je me suis servi de la force du contraste, avec l'intention d'assombrir encore l'impression finale. Par exemple, un air fantastique — aussi voisin que possible du ridicule, si je puis me servir de ce mot — est donné à l'entrée du Corbeau. Il entre « avec plusieurs sautillements et battements d'ailes ».

Pas le *moindre salut il ne fit* — pas une minute il ne s'arrêta ni n'hésita ;
mais avec un port de seigneur ou de dame, il se percha sur la porte de ma chambre.

Dans les deux strophes qui suivent, cette intention est développée plus clairement:

Alors cet oiseau d'ébène cajolant ma triste imagination à sourire,
avec *le grave et sévère decorum de sa contenance et de son port :*
« Quoique *ta crête soit tondue et rasée*, dis-je, tu n'es sûrement pas un lâche,
Corbeau fantômal, sombre et vieux, errant loin du rivage de la Nuit —
dis-moi quel est ton nom seigneurial sur le rivage Plutonien de la Nuit? »
Fit le Corbeau — jamais plus.

Je m'étonnai beaucoup que *ce vilain volatile* parlât si clairement,
quoique sa réponse eût peu de signification — et d'à-propos ;
car nous ne pouvons nous empêcher de convenir, qu'aucun être humain vivant
n'eut jamais la bénédiction de voir un oiseau sur la porte de sa chambre —
un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre,
avec un nom tel que Jamais plus.

L'effet du *dénouement* étant ainsi préparé, j'abandonnai immédiatement le fantastique pour un ton du plus profond sérieux — ce ton, commençant dans la strophe qui suit la dernière citée, avec le vers,

Mais le Corbeau, perché solitaire sur le buste tranquille, disait seulement, etc. —

Dès lors, l'amant ne songe plus à plaisanter, ne voit même plus rien de fantastique dans la conduite du Corbeau. Il parle de lui comme d'un « sévère, maladroit, fantômal, maigre, et sinistre oiseau d'antan », et craint ses « yeux de feu » qui le brûlent jusqu'au « fond de son sein ». Cette révolution de pensée, ou cette fantaisie, chez l'amant, cherche à provoquer une similaire révo-

lution ou fantaisie chez le lecteur — à donner à l'esprit un cadre approprié au *dénouement* — qui est maintenant amené aussi rapidement et aussi *directement* que possible.

Avec le *dénouement* proprement dit, — avec la réplique du Corbeau « *Nevermore* » à la question finale de l'amant s'il retrouvera sa maîtresse dans un autre monde — le poème, dans sa phase manifeste, qui est celle d'un simple récit, peut être considéré comme ayant atteint son accomplissement. Jusque-là, tout est dans les limites du croyable — du réel. Un corbeau, ayant appris par routine le mot « *Nevermore* » et s'étant échappé de la garde de son maître, est forcé à minuit, par la violence d'un orage, à demander l'hospitalité à une fenêtre où de la lumière brille encore — la fenêtre de la chambre d'un étudiant, occupé moitié à parcourir un volume, moitié à rêver de sa chère maîtresse morte. La croisée grande ouverte au battement d'ailes de l'oiseau, l'oiseau lui-même se perche sur le plus convenable siège hors de l'atteinte immédiate de l'étudiant qui, amusé par l'incident et par la bizarre conduite du visiteur, lui demande, en plaisantant et sans espoir de réponse, son nom. Le corbeau questionné, répond avec son mot habituel « *Nevermore* » — un mot qui trouve immédiatement un écho dans le cœur mélancolique du jeune homme qui, donnant suite

à certaines pensées que lui suggère l'occasion, tressaille de nouveau à ce « *Nevermore* » que répète l'oiseau.

L'étudiant devine tout maintenant, mais il est poussé, comme je l'ai expliqué plus haut, en partie par de la superstition, en partie par cette soif si humaine de souffrance, à poser à l'oiseau des questions qui lui apporteront la volupté de la douleur par la réponse anticipée de « *Nevermore* ». Dans cette torture de soi-même, le récit dans ce que j'ai appelé sa première phase, sa phase évidente a une fin naturelle et sans que l'on ait dépassé les limites de la réalité.

Mais dans des sujets ainsi traités, si habilement et avec quelque éclat et quelque luxe d'incidents que ce soit, il y a toujours une certaine âpreté, une nudité qui offense l'œil artiste. On a toujours deux conditions à remplir : d'abord de complexité ou adaptation et ensuite de suggestivité ou courant souterrain, indéfini de signification. C'est particulièrement cette dernière qui donne à une œuvre d'art cette *richesse* que nous confondons trop souvent avec l'*idéal*. C'est l'*excès* de signification suggérée, c'est de faire du courant souterrain le courant supérieur d'une œuvre, qui change en prose et de la plus grossière espèce la soi-disant poésie des soi-disant transcendantalistes.

Étant complètement de cet avis, j'ajoutai les deux strophes finales du poème, en faisant partager leur puissance de suggestion à tout le récit qui les précède. Le courant souterrain de signification apparaît d'abord dans le vers :

« Ote ton bec *de mon cœur et* ôte ta forme de ma porte ! »

On observera que les mots « de mon cœur » enferment la première expression *métaphorique* du poème. Ces mots avec la réponse « *Nevermore* » disposent l'esprit à chercher une morale en ce qui a été dit auparavant. Le lecteur commence à regarder le Corbeau comme un emblème, mais ce n'est que juste au dernier vers de la dernière stance qu'il peut distinctement voir l'intention de faire du corbeau l'emblème d'un *funèbre et impérissable souvenir*.

« Et le Corbeau ne voletant jamais, siège encore, siège encore
sur le pallide buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre ;
et ses yeux sont tout semblables, à ceux d'un démon qui rêve

et la lumière de la lampe coulant sur lui projette
son ombre sur le parquet ;
et mon âme *hors de cette ombre* qui gît flottante sur
le parquet,
ne s'élèvera — Jamais plus !

NOTES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

Je me suis servi, pour établir ces notes biographiques et bibliographiques :

1° *Des notes dont John H. Ingram a accompagné les* Œuvres poétiques complètes *d'Edgar Poe dans l'édition des* Chandos Classics.

2° *De la* Vie et Lettres d'Edgar-Allan Poe *et du* Commentaire littéraire et historique du Corbeau, *du même auteur, à qui j'adresse ici l'expression de ma sincère gratitude.*

DERNIERS POÈMES

Le Corbeau (page 15).

Le Corbeau fut publié pour la première fois, le 29 janvier 1845, dans l'*Evening Mirror* de New-York, dont Poe était alors directeur-adjoint. Il était précédé de ces mots, dus sans doute à la plume de N.-P. Willis : — « Nous avons été autorisés à prendre copie, avant sa publication dans le second numéro de l'*American Review*, du remarquable poème d'Edgar Poe, que l'on va lire. C'est, à notre avis, le plus saisissant, l'unique exemple de « poésie fugitive » qui ait jamais paru dans ce pays; insurpassé dans la poésie anglaise pour la conception subtile, la magistrale originalité de versification, la puissance soutenue d'élévation imaginative et d'acuité. C'est un de ces régals littéraires, dont nous pouvons nous nourrir. *Le Corbeau* restera dans le souvenir de tous ceux qui l'auront lu. »

Dans le numéro de février de l'*American Review*, le poème parut comme étant de « Quarles», et il était précédé de la note que l'on va lire, évidemment inspirée sinon écrite par Poe lui-même.

« Le poème suivant que nous adresse un correspondant, — mis à part, le profond et étrange accent des sentiments qu'il exprime, et la curieuse introduction de quelques touches plaisantes dans un sujet sérieux et impressionnant, effets certainement voulus par l'auteur — nous paraît un des exemples les plus heureux de rime unique qu'il nous ait été donné de voir depuis quelque temps. Les ressources du rythme anglais en variétés de mélodie, mesure et son, produisant des diversités d'effet correspondant, ont été étudiées entièrement et perçues par très peu de poètes. Tandis que les langues classiques, surtout la grecque, possèdent, grâce à l'accent, nombre d'avantages sur la nôtre pour la versification, principalement à cause de la plus grande abondance de pieds spondaïques, nous retrouvons d'autres et très importants avantages de sonorité de l'emploi moderne de la rime. L'allitération est presque le seul effet de cette espèce que les anciens aient eu en commun avec nous. On verra que beaucoup de la mélodie du *Corbeau* provient de l'allitération et de l'emploi étudié de sons similaires en des occasions inhabituelles. Au sujet de la mesure, on peut remarquer que si tous les vers étaient comme le second de chaque strophe, ils pourraient sans inconvénient être disposés en simples vers courts, et revêtiraient ainsi une forme peu commune ; mais la présence dans tous les autres d'un vers — le plus souvent le second dans la strophe — qui flue continuellement, avec seulement un repos aspiré au milieu, comme celle qui précède le vers court dans la strophe tophique cédonique, tandis que le cinquième n'a, dans son repos médian, aucun similarité de son avec son entourage, donne à la versification un effet entièrement différent. Il serait à souhaiter que les possibilités pro-

sodiques de notre noble langue fussent mieux comprises. » *Directeur de l'Am. Rev.*

« Durant l'automne de 1844, raconte M. John H. Ingram dans son *Histoire du Corbeau* [1], Poe quitta Philadelphie pour New-York. Il apportait avec lui le premier jet du *Corbeau*. Si les faits rapportés par le *South* de novembre 1875, sont exacts — et il y a lieu de le croire — le poème original aurait été offert à plusieurs directeurs de revues et refusé par eux avant d'être accepté, grâce à l'intervention de David W. Holley, par l'*American Review*. M. Holley était presque un parent du directeur de l'*American Review* et il était attaché à cette maison d'édition. Un jour, paraît-il, Poe, toujours à court d'argent, se présenta à lui, porteur de son manuscrit, et lui raconta tous ses mécomptes. M. Holley, dit le *South*, « avec une remarquable indifférence à l'égard de l'opinion des autres, et soucieux de se former seul son opinion, n'hésita pas à exprimer l'admiration que lui inspirait ce poème. Et après avoir écouté le poète et l'histoire des difficultés qu'il rencontrait pour le publier, il dit à Poe, tout en exprimant son regret de ne pouvoir mieux faire : « Si cinq dollars peuvent vous être utiles, je vous les donnerai pour votre poème et je me chargerai de courir les risques de le publier. » Poe accepta : *le Corbeau* lui fut payé vingt-cinq francs.

1. *The Raven*, by Edgar-Allan Poe, with literary and historical commentary, by John H. Ingram. Londres. George Redway, 1885.

Les Cloches (page 23).

Les Cloches ont été composées durant l'été de 1848 chez Mrs Shew.

« Un jour, raconte-t-elle, il entra et dit : « Marie-« Louise, j'ai un poème à écrire, et je n'ai ni sensation, « ni sentiment, ni inspiration. » Elle l'engagea à prendre du thé. On le lui servit dans une pièce dont les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer le son des cloches d'une église voisine.

Alors, Mrs Shew : « Voici du papier. » — « Le bruit des cloches m'est si déplaisant ce soir, dit-il, que je ne pourrai pas écrire. Je n'ai pas de sujet ; je suis épuisé. » La bonne dame prit la plume et écrivit : « *Les Cloches*, par E.-A. Poe », puis, en manière de jeu elle continua : « Les cloches, les petites cloches d'argent » et Poe acheva la strophe. Puis elle lui suggéra un autre vers : « Les lourdes cloches de fer », et Poe continua.

Quand il recopia le poème, il écrivit en tête : « par Mrs M. L. Shew ».

L'état physique et moral du poète était alors pitoyable. Jamais il ne s'était senti aussi nettement, comme il s'appelait lui-même dans ses lettres à son amie, « une âme perdue ».

Cette première version des *Cloches*, dont le manuscrit est aujourd'hui en la possession de M. John Ingram, ne comprend que dix-sept vers. En voici la traduction :

I

Les cloches ! — oh ! les cloches !
Les petites cloches d'argent !
Combien féerique une mélodie s'exhale
de leurs gosiers —
de leurs joyeux petits gosiers —
du gosier d'argent qui tinte
des cloches, cloches, cloches, —
des cloches !

II

Les cloches ! — ah ! les cloches !
Les lourdes cloches de fer !
Combien horrible une monodie s'exhale
de leurs gosiers —
de leurs gosiers au timbre profond —
de leurs mélancoliques gosiers !
Comme je frissonne aux notes
des cloches, cloches, cloches —
des cloches !

Durant l'automne de 1848, Poe ajouta d'autres vers à son poème et l'envoya au directeur de l'*Union Magazine*, qui ne le publia pas. C'est pourquoi, en février suivant, le poète soumit au même périodique une version beaucoup plus étendue et très différente. Trois mois ayant passé sans que le poème fût publié, Poe expédia une troisième version, qui est la version courante, et qui parut en octobre 1849 dans l'*Union Magazine*, c'est-à-dire dans le mois même de sa mort.

Ulalume (page 28).

Ce délicieux poème parut pour la première fois, sans signature, dans l'*American Review* de décembre 1847, sous le titre « *Ulalume*, ballade ». Reproduit plus tard dans le *Home Journal*, on l'attribua, par erreur, au directeur de cette feuille, N. P. Willis.

Il possédait originellement dix strophes au lieu de neuf : voici la strophe finale supprimée par Poe lui-même, sur la prière de Mrs Whitman.

Avons-nous dit alors — tous deux, alors — « Ah ! est-il
possible que les ghouls forestiers —
les compatissants, les miséricordieux ghouls —
pour barrer notre chemin et le bannir
du secret qui gît dans ces forêts —
aient tiré le spectre d'une planète
des limbes des âmes lunaires —
cette planète criminellement scintillante,
de l'enfer des âmes planétaires ? »

Ulalume date de 1847, l'année où Poe perdit sa femme : c'est l'année de la publication d'*Euréka*.

A Hélène (page 33).

Le poème *A Hélène* (Mrs S. Helen Whitman) ne parut qu'en novembre 1848, bien qu'il eût été composé quelques mois plus tôt : quand il fut publié pour la première fois dans l'*Union Magazine* le vers « Oh, Dieu ! Oh, Ciel ! — comme mon cœur bat en accouplant ces

deux mots », contrairement au désir ou à l'autorisation de Poe, fut supprimé. (Note de J.-H. I.).

Mrs Helen Witman inspira à Edgar Poe sa dernière passion. Aussi m'a-t-il paru intéressant de faire figurer ici les pages suivantes publiées par la *Revue bleue* le 6 mars 1909 sous le titre :

Un Amour d'Edgard Poe.

Edgar Poe fut un être d'amour ; les seules joies que lui donna son étrange et tragique destin, c'est à l'amour qu'il les dut. Sa plus haute ambition, je crois, fut d'être aimé : peut-être ne connut-il vraiment que celle-ci. Dès sa plus tendre enfance, elle le posséda et le tourmenta ; autour d'elle, sa sensibilité frémissante, son besoin maladif de tendresse, jusqu'à son dernier soupir, battit des ailes.

On sait qu'il perdit de très bonne heure son père et sa mère : à trois ans, il était orphelin. Recueilli par M. John Allan, riche négociant écossais de la Virginie, qui devait bientôt, sur les prières de sa femme, devenir son père adoptif, il passa ses premières années dans le luxe. C'était un enfant précoce et charmant, doué d'une mémoire prodigieuse et dont ses protecteurs avaient le droit d'être fiers. Déjà il faisait montre des facultés d'imagination et du tempérament excitable qu'il prétendait, plus tard, avoir hérités de ses parents. Chez les Allan, il était le maître : « A un âge où peu d'enfants ont quitté leur lisière, je n'eus pour guide que ma propre volonté et je devins, en toutes choses, sauf en ce qui concerne mon nom, le maître

de mes propres actions. » Livrée à elle-même, sans personne pour la réfréner ou la discipliner, sa sensibilité s'affina à l'extrême, s'exaspéra. Il était ardent, enthousiaste, impérieux. « Dans mon enfance, je dois avoir senti avec toute l'énergie d'un homme tout ce que je trouve aujourd'hui gravé sur ma mémoire en traits aussi vifs, aussi profonds, aussi durables que les inscriptions des médailles carthaginoises. » Il adorait les animaux, trouvant auprès d'eux l'affection « dénuée d'égoïsme, l'amour capable de sacrifice qui va droit au cœur de quiconque a eu l'occasion, fréquente, d'éprouver la mesquine amitié et la pauvre fidélité de *l'homme*, » car, malgré tout le bien-être qui l'entourait, Poe était malheureux. Ce qu'il était, l'argent dont il disposait, ses relations, il les devait à la charité de ses bienfaiteurs ; sans elle, il n'aurait su où reposer sa tête. Dans ce milieu élégant et luxueux, il souffrait de se rappeler que son père et sa mère n'avaient été que de pauvres acteurs ; il en souffrait et, en même temps, il en était fier. Il devint ombrageux: les marques de sympathie dont certains le comblaient le blessaient parfois comme une humiliation. D'autre part, il avait déjà l'orgueil de sa supériorité intellectuelle et aussi comme un mépris combattif de ceux qu'il jugeait moins bien doués que lui. En revanche, tout mouvement du cœur qu'il sentait sincère et vrai provoquait en lui de l'attendrissement et de l'enthousiasme.

Un jour, raconte Mrs Whitman, pendant qu'il était à l'Académie de Richmond, il reconduisit chez lui un de ses camarades. La mère du jeune homme se trouvait là. C'était la première fois qu'il la voyait. « En entrant dans le salon, elle lui prit la main et lui adressa de si aimables et de si gracieuses paroles de bienvenue,

qu'elles émurent le cœur impressionnable de l'orphelin au point de lui enlever la voix et de le faire presque défaillir. Il retourna chez lui dans un rêve, avec une seule pensée, un seul espoir dans sa vie, entendre encore les mots de douceur et de grâce, qui lui avaient rendu si beau le monde désolé et empli son cœur solitaire d'une joie inconnue. Cette dame devint dans la suite la confidente de toutes ses douleurs d'enfant et ce fut sa seule influence bienfaisante qui le sauva et le guida dans les premiers jours de sa jeunesse agitée et passionnée. » Mrs Helen Stannard (c'était le nom de cette dame) devint folle et mourut peu de temps après, et durant des mois Poe vint chaque nuit pleurer sur sa tombe. C'est le souvenir du « seul amour idolâtre et purement idéal » de son enfance, souvenir qu'il conserva pieusement jusqu'à son dernier jour et qui lui inspira ces délicieuses strophes voilées :

> Hélène, ta beauté est pour moi
> comme ces nicéennes barques de jadis
> qui doucement, sur une mer parfumée,
> portaient le voyageur las, épuisé par la route,
> à son cher rivage natal...

Et, vingt-cinq ans après, le culte qu'il professait pour l'Hélène de sa jeunesse était si vivace, si passionné encore au fond de son être que, désireux d'exprimer à une autre Hélène, la poétesse Hélène Whitman, dont il aimait et admirait le talent et qui venait de lui dédier un poème, sa sympathie fervente, il ne trouvait d'autre hommage à lui offrir que la prier de s'en référer aux sentiments exprimés dans ces exquises stances. Que ne puis-je traduire ici toute la lettre, l'émouvante lettre que lui adressa Edgar Poe ! Les fragments que je vais

en donner permettront, cependant, de se faire une idée de l'extrême délicatesse de sa sensibilité affective.

Une dame lui avait parlé déjà de Mrs Whitman et d'après la description qui lui avait été faite de « l'authoress », Poe avait aussitôt conçu pour elle « une sympathie profonde ». Des pensées, des traits de caractère, des sentiments qu'il croyait être seul à posséder, voici qu'un autre être humain les possédait aussi.

Je ne puis mieux vous expliquer ce que j'ai ressenti qu'en disant que votre cœur inconnu me sembla passer dans ma poitrine et y habiter pour toujours, tandis que le mien, pensais-je, était transporté dans la vôtre. A partir de ce moment je vous aimai. Depuis, je n'ai jamais vu ou entendu prononcer votre nom sans un frisson... de délices et d'anxiété.

Mais Poe croit que Mrs Whitman est mariée. Aussi évite-t-il non seulement sa présence, mais la ville qu'elle habite. De passage à Providence, en compagnie de Mrs Osgood, celle-ci veut l'entraîner à visiter Mrs Whitman ; il refuse énergiquement.

Je n'osais ni venir chez vous ni avouer pourquoi je ne le pouvais pas. Je n'osais pas parler de vous, encore moins vous voir. Pendant des années, votre nom n'a jamais passé sur mes lèvres, tandis que mon âme buvait, d'une soif délirante, tout ce que l'on disait de vous en ma présence. Le moindre propos vous concernant éveillait en moi un sixième sens, vaguement composé de crainte, de bonheur extatique et d'un ardent et inexplicable sentiment qui ne ressemblait d'aussi près à rien qu'à la conscience d'un crime.

Et plus loin, pour s'excuser de lui consacrer le poème dédié à l'autre Hélène :

Pensez à la rare séduction de ce nom et vous ne vous étonnerez pas plus longtemps que, pour quelqu'un accoutumé comme je le suis au Calcul des Probabilités, elles aient l'air d'un vrai miracle... J'ai cédé aussitôt à un sentiment écrasant de la Fatalité. Depuis je n'ai jamais été capable d'arracher de mon âme la conviction que ma destinée est, pour le bien ou le mal, ici-bas ou dans la vie future, emmêlée en quelque sorte avec la vôtre.

Quelques mois plus tard, à Fordham, le poète fut présenté à Mrs Whitman. Il lui fit plusieurs visites ; son amour puisait dans la contemplation de son objet de nouvelles forces. Ils se quittèrent ; elle promit de lui écrire pour lui expliquer les raisons qui l'empêchaient d'accueillir cet amour comme elle aurait désiré le faire. Elle tint sa promesse, en effet, et lui, aussitôt, répondit :

J'ai pressé votre lettre mille et mille fois sur mes lèvres, ma très douce Hélène, en la mouillant de larmes de joie ou d'un « divin désespoir ». Mais moi qui naguère, en votre présence, vantais « le pouvoir des mots », que valent à présent pour moi de simples mots ? Si je croyais à l'efficacité des prières adressées au Dieu du ciel, je m'agenouillerais, oui, je m'agenouillerais humblement à ce moment, le plus sérieux de ma vie, je m'agenouillerais pour implorer de lui des mots, mais des mots qui pourraient vous révéler, qui pourraient me rendre capable de mettre à nu sous vos yeux tout mon cœur. Toutes mes pensées, toutes mes passions me semblent se fondre dans cet unique et dévorant désir : le simple souhait de vous faire comprendre, de vous faire voir ce pour quoi il n'est point de voix humaine, l'inexprimable ferveur de mon amour ; car je connais si bien votre nature poétique, que je suis sûr, si vous pouviez voir *maintenant* dans les profondeurs de mon âme avec vos purs yeux spirituels, que vous ne *pourriez* pas vous refuser à me dire ce que résolument, hélas ! vous n'avez pas encore dit ;

vous *m'aimeriez*, ne serait-ce qu'à cause de la grandeur de mon amour. N'est-ce donc rien, dans ce froid et lugubre monde, d'*être aimé* ? Oh! si je pouvais seulement allumer dans votre esprit le sens profond, le *vrai* sens, que j'attache à ces syllabes que je souligne ! mais hélas ! mon effort est vain : « je vis et meurs sans être compris. »

Si j'avais pu vous tenir près de mon cœur et vous murmurer les étranges secrets de son histoire passionnée, alors, sans doute, vous auriez vu que ce n'a jamais été et que ce n'aurait jamais pu être au pouvoir de personne autre que vous de me troubler comme je le suis à présent, de m'oppresser de cette ineffable émotion, de m'entourer et de me baigner de cette lumière électrique qui *illumine* et enflamme tout mon être, qui me remplit de gloire, d'émerveillement, et de crainte. Durant notre promenade dans le cimetière, je vous disais, tandis que d'amères, d'amères larmes jaillissaient de mes yeux : « Hélène, j'aime aujourd'hui, aujourd'hui, pour la première et unique fois. » Je disais cela, je le répète, non dans l'espoir que vous me croirez, mais parce que je ne puis m'empêcher de sentir combien inégales sont les richesses de cœur que nous pouvons nous offrir l'un à l'autre !...

Une autre fois encore, il lui écrit : — ah ! les beaux cris de passion sincère, les beaux élans d'amour !

Et maintenant, avec les mots les plus simples que je puisse trouver, laissez-moi vous peindre l'impression qu'a faite sur moi votre présence personnelle. Quand vous êtes entrée dans la pièce, pâle, hésitante, et le cœur visiblement oppressé ; quand vos yeux se sont reposés un bref instant sur les miens, j'ai senti et j'ai constaté en tremblant, pour la première fois de ma vie, l'existence d'influences spirituelles absolument inaccessibles à la raison. Je vis que vous étiez *Hélène — mon* Hélène, — l'Hélène de mille rêves... celle que le grand dispensateur de tout bien avait prédestiné à être mienne, seulement mienne, sinon maintenant, hélas ! désormais et *pour toujours* dans les cieux. — Vous parliez avec hésitation et vous aviez

l'air à peine consciente de ce que vous disiez; je n'entendais pas de mots... seulement une douce voix plus familière à mes oreilles que ma propre voix...

Votre main reposait dans la mienne et toute mon âme vibrait dans une extase tremblante ; et alors, si ce n'eût été la peur de vous affliger ou de vous blesser, je serais tombé à vos pieds dans une adoration aussi pure, aussi vraie, que celle qui fût jamais offerte à une idole ou à Dieu.

Et quand, ensuite, durant ces deux soirs successifs de toutes célestes délices, vous alliez et veniez dans la pièce, tantôt vous asseyant à mes côtés, tantôt loin de moi, tantôt debout, votre main posée au dossier de ma chaise, tandis que le frémissement surnaturel de votre contact vibrait à travers le bois, sensible jusqu'à mon cœur, — tandis que vous marchiez ainsi sans repos à travers la chambre, comme si une profonde douleur ou une très grande joie obsédait votre sein, — mon cerveau tournait sous le sortilège enivrant de votre présence, et c'est avec des sens autres que simplement humains que je vous voyais ou vous entendais. C'est mon âme seule qui vous percevait là...

Laissez-moi citer un passage de votre lettre : — « Quoique mon respect pour votre intelligence et mon admiration pour votre génie fassent que je me sente comme une enfant en votre présence, vous ne savez peut-être pas que je suis de plusieurs années votre aînée... » Mais supposons que ce que vous avancez soit vrai. Ne sentez-vous pas, dans le tréfonds de votre cœur, que « l'Amour spirituel » dont le monde parle si souvent et si ouvertement est, dans ce cas du moins, la plus vraie, la plus absolue des réalités ? Ne comprenez-vous pas — c'est à votre raison que j'en appelle, chérie, autant qu'à votre cœur — ne comprenez-vous pas que c'est ma nature plus divine, mon être spirituel qui brûle et qui aspire à se mêler à vous? L'âme a-t-elle un âge, Hélène? L'immortalité peut-elle prendre garde au temps ? Ce qui n'a jamais commencé et ne finira jamais peut-il tenir compte des quelques années misérables de sa vie incarnée ? Ah, je pourrais *presque* vous en vouloir pour le tort que vous faites sans raison à la réalité sacrée de mon affection.

Et qu'ai-je à répondre à ce que vous me dites de votre apparence même ? Ne vous ai-je pas *vue*, Hélène ? N'ai-je pas entendu la surhumaine mélodie de votre voix ? Mon cœur n'a-t-il pas cessé de battre sous le charme de votre sourire ? N'ai-je pas tenu votre main dans la mienne et regardé avec assurance dans votre âme à travers le ciel de cristal de vos yeux ? Ai-je fait tout cela ? Ou bien rêvé-je, ou suis-je fou ?...

Mais le ton change tout à coup : Poe avait, pour mille raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, des ennemis implacables. Lui, dont sa fidèle et irréprochable amie, Mrs Frances Osgood, disait « que les lettres étaient divinement belles et que pendant des heures il lui était arrivé de l'écouter parler, ravie par les accents de sa pure et presque céleste éloquence », on l'accusait de s'exprimer en termes compromettants sur le compte de ses relations féminines. D'autres lui faisaient un crime d'avoir demandé quelquefois à l'alcool, durant ses crises, trop fréquentes, hélas ! de découragement et de misère, l'oubli des obsessions qui le dévoraient, et Poe traînera à jamais après lui, comme le châtiment de son génie, cette réputation — imméritée d'ailleurs, la preuve en est faite à présent — d'ivrognerie. Avec quel acharnement ses détracteurs s'acharnèrent à souiller sa mémoire : il faut lire *la Vie et les Lettres d'Edgar-Allan Poë* de M. John H. Ingram, qui a consacré sa carrière à l'étude du grand poète — et à qui j'ai emprunté, avec sa permission, les éléments de cette étude — pour s'en faire une idée. Dès le lendemain de la mort de Poe, Griswold, l'infâme et venimeux Griswold, commençait ses prétendues révélations, allant juqu'à accuser l'auteur de *Ligeia*, « d'avoir emprunté jadis cinquante dollars à une femme de lettres de la Caroline du Sud » et, un jour où elle aurait exigé le

remboursement ou la reconnaissance de sa dette, « d'avoir nié la chose et de l'avoir menacée de mettre entre les mains de son mari des lettres déshonorantes pour elle ». Et tout cela était faux, tout cela n'était que mensonge et calomnie.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ces bruits diffamatoires étaient parvenus aux oreilles de Mrs Helen Whitman. Cette lettre de Poe, pleine d'angoisse, de cris de révolte, d'accablement aussi, le prouve:

Vous ne m'aimez pas, ou vous auriez éprouvé une trop entière sympathie pour la sensitivité de mon tempérament, pour m'avoir blessé comme vous l'avez fait par ce terrible passage de votre lettre: « Combien de fois ai-je entendu dire de vous : il a une grande puissance intellectuelle, mais aucun principe, aucun sens moral. »

Est-il possible que de pareilles expressions aient pu m'être répétées, à moi, par quelqu'un que j'aimais, ah ! que j'aime!...

Par le Dieu qui règne dans les cieux, je vous jure que mon âme est incapable de déshonneur, que — à l'exception de folies et d'excès occasionnels que je déplore amèrement, mais où j'ai été entraîné par une intolérable douleur, et que d'autres commettent à chaque instant sans attirer l'attention, — je ne puis me rappeler aucun acte de ma vie dont ma joue, ou la vôtre, ait à rougir. Si j'ai jamais failli à cet égard, ç'a été dans ce que le monde appellerait le sens Donquichottesque de l'honorable, du chevaleresque. Le plaisir de ce sens a été la vraie volupté de ma vie. C'est pour cette sorte de luxe que, dans ma première jeunesse, j'ai volontairement renoncé à une grande fortune plutôt que de subir une basse injustice. Ah ! combien profond est mon amour pour vous, puisqu'il me pousse à cet amour-propre pour lequel inévitablement vous me mépriserez...

Pendant près de trois ans, j'ai été malade, pauvre, vivant hors du monde, et j'ai fourni ainsi à mes ennemis, je le vois maintenant avec peine, l'occasion de me calomnier dans la société, sans que je le sache et par suite impunément. Quoi qu'il

puisse, cependant, avoir été dit (et, je m'en rends compte à présent, quoi qu'il ait dû être dit) à mon désavantage, durant ma retraite, les quelques-uns qui, me connaissant bien, ont été avec mes amis, ont empêché que rien ne parvienne à mes oreilles, sauf dans un cas d'une telle nature que je dus en appeler aux tribunaux pour demander réparation.

Je répliquai entièrement à ces accusations dans un journal, poursuivis ensuite le *Mirror* (où la diffamation s'était produite) et obtins un verdict et une somme de dommages et intérêts à ruiner le journal.

. . . . . .

Et vous me demandez *pourquoi* on me juge *aussi mal, pourquoi* j'ai des ennemis. Si la connaissance que vous avez de mon caractère et de ma carrière ne vous permet pas de répondre à cette question, du moins il ne m'appartient pas à *moi* de vous suggérer la réponse. Qu'il suffise de dire que j'ai eu l'audace de rester pauvre, pour conserver mon indépendance, — que pourtant, jusqu'à un certain point et à certains égards, j'ai « réussi » dans la littérature, — que j'ai été un critique scrupuleusement honnête et dans certains cas assez dur, — que j'ai pareillement attaqué, quand je les attaquais, ceux qui occupaient les plus hautes situations de pouvoir ou d'influence, — et que, soit en littérature, soit dans le monde, j'ai rarement hésité à exprimer, soit directement, soit indirectement, le parfait mépris que m'inspirent les prétentions de l'ignorance, de l'arrogance et de l'imbécillité. Et vous qui savez tout cela, *vous* me demandez *pourquoi* j'ai des ennemis. Ah! j'ai cent amis pour un ennemi personnel, mais vous est-il seulement venu à l'idée que vous ne vivez pas parmi mes amis?

Si vous aviez lu mes critiques en général, vous auriez su pourquoi tous ceux que vous connaissez le plus me connaissent le moins et sont mes ennemis. Ne vous rappelez-vous donc plus avec quel profond soupir je vous disais: « Mon cœur est lourd, car je vois que vos amis ne sont pas les miens? »...

Mais la cruelle sentence que contient votre lettre ne m'aurait pas blessé, ne *pouvait* pas me blesser si profondément, si mon âme avait été avant tout réconfortée par ces assurances

de votre amour que, si follement — si vainement — et, je le sens maintenant, si présomptueusement, j'implorais. Que nos âmes n'en fassent qu'une, chaque ligne de vous le prouve — mais nos cœurs *ne* battent pas à l'unisson...

Pardonnez-moi, ma parfaite et seule aimée Hélène, s'il y a quelque amertume dans mes paroles. Vis-à-vis de *vous*, il n'y a pas de place dans mon âme pour d'autre sentiment que la dévotion. C'est le destin seul que j'accuse. C'est mon malheureux caractère...

Poe avait raison de n'accuser que son destin. Les événements se précipitent. Avant d'attendre la réponse de Mrs Whitman à cette lettre, il part pour Providence; il court chez son aimée, il implore son pardon, il se disculpe. Il lui arrache la promesse, en la quittant, de lui écrire pour fixer définitivement son sort. Mrs Whitman tarde quelques jours. Enfin, elle répond par un billet plein d'indécisions et de réticences. Affolé, le poète revient à Providence; mais il n'ose pas sonner à sa porte. Il a peur d'elle, il a peur de lui-même. Il se sent obsédé par « un horrible présage de malheur. » Il lui semble *vraiment* que la mort s'approche. Il se couche et passe une longue, longue nuit, une hideuse nuit de désespoir. Le jour paraît, il se lève, veut s'apaiser par une promenade à l'air frais du matin. Vainement ; « le Démon le tourmentait toujours. » Enfin, il se procure deux onces de laudanum et repart pour Boston. Sitôt arrivé, il écrit une longue lettre à une amie, à cette Annie à qui est dédié un de ses plus délicieux poèmes, pour lui ouvrir son cœur, lui dire ses souffrances et ses luttes, lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de venir l'assister à son lit de mort, pour lui indiquer aussi où elle pourra le retrouver à Boston ; puis, à peine cette lettre écrite, il avale le poison et se

dirige vers un bureau de poste pour y jeter sa missive; mais il a mal calculé l'effet du breuvage de délivrance et il perd toute notion des choses. Sans un ami qui se trouva là par hasard, Poe était perdu.

Quelques jours après, il revient à Providence et va rendre visite à Mrs Whitman : elle ne peut le recevoir et le prie de revenir dans l'après-midi. Il refuse d'abord, prétextant une impossibilité, puis il accepte. L'entrevue a lieu, mais des visites l'interrompent. « Vous reverrai-je ce soir? » demande Mrs Whitman. Il ne répond pas et se retire; de l'hôtel où il est descendu, il n'a que la force de lui écrire une lettre de renonciation et d'adieu, puis le délire le saisit. Au matin, cependant, il parvient à se traîner jusqu'à la demeure de sa bien-aimée. Il la supplie, en termes déchirants, de l'arracher à la malédiction qui le poursuit. Il pleure, il se lamente, il emplit la maison de ses cris : « Je n'avais jamais rien entendu, dit-elle plus tard, de si terrible. Cela était terrible jusqu'au sublime... Ma mère était avec lui depuis deux heures, quand je pénétrai dans le salon. Il m'accueillit comme un ange envoyé pour le sauver de la perdition... L'après-midi, ma mère envoya chercher le Dr Okie, qui, reconnaissant des symptômes de congestion cérébrale, le fit transporter chez un de ses amis... » Enfin, quelques jours après, le mal s'apaisant, elle lui promet de devenir sa femme, à condition qu'il ne boira plus jamais une goutte d'alcool.

Le cœur du poète est inondé de joie. Il se sent sauvé, il est sauvé.

Mon seul espoir maintenant, lui écrit-il, est en *vous*, Hélène. Si vous m'êtes fidèle je vis, sinon je meurs... La première impression que j'ai eue de vous n'était-elle pas juste ? — Vous savez que j'ai une foi absolue dans les premières impressions

— n'avais-je pas raison de vous croire ambitieuse ? S'il en est ainsi, *et si vous croyez en moi*, je peux satisfaire et satisferai vos plus ardents désirs. Ce serait un glorieux triomphe, Hélène, pour *nous — pour vous et pour moi*... Oui, ne serait-ce pas glorieux, ma chérie, de fonder en Amérique la seule aristocratie incontestable, celle de l'intelligence, d'assurer sa suprématie, de la guider et de la dominer? Tout cela je puis le faire, Hélène, et je le ferai, si vous me commandez et si vous m'aimez.

Le rêve d'Edgar Poe fut de brève durée. Huit jours avant la date fixée pour son mariage, on raconta à Mrs Whitman et à ses parents que le poète avait enfreint e serment solennel qu'il lui avait juré de ne plus approcher de ses lèvres un verre d'alcool. Mais ce ne fut que le prétexte de la rupture; la vraie raison, les ennemis de Poe la connaissaient: les calomnies, dont j'ai parlé plus haut, avaient fait leur œuvre.

Cela se passait à la fin de 1848. Dès lors, Poe ne vécut plus qu'à l'aide de stimulants et de narcotiques, comme dans un songe. Ceux qui l'approchèrent durant les derniers mois de sa vie nous ont tracé de lui de saisissants portraits. Mrs Weiss parle de ses yeux « très grands, aux longs cils, noirs comme du jais, à l'iris d'un gris d'acier foncé, clair et transparent comme du cristal et dont la pupille, noire aussi comme du jais, se dilatait et se contractait au moindre reflet d'une pensée ou d'une émotion... Son expression ordinaire était rêveuse et triste... » — « Quels terribles yeux a M. Poe, disait à Mrs Weiss une dame de ses amies. Mon sang se glace, quand il les tourne lentement et les fixe sur moi. » — Il avait une pâleur impressionnante. « Son front, dit le professeur Valentine, était beau et expressif, ses yeux noirs et inquiets et sur sa bouche il y

avait de la fermeté et aussi du mépris et du mécontentement. » Une tristesse infinie le possédait. On sait le reste, ou pour mieux dire, on ne sait qu'une partie des circonstances qui précédèrent la mort du grand poète. Le 6 octobre au matin, on le trouva couché sur un banc de Baltimore; on le transporta aussitôt à l'hôpital où, le 7 octobre 1849, un peu avant minuit, il rendit le dernier soupir.

Annabel Lee (page 37).

Ce poème, qui fut écrit au commencement de 1849, renferme évidemment l'expression de l'impérissable amour voué par Edgar Poe à sa femme disparue. Le poète l'envoya à l'*Union Magazine*, où il ne parut qu'en janvier 1850, c'est-à-dire trois mois après sa mort. Poe, d'autre part, impatient de le voir publié, en avait également envoyé une copie au directeur du *South Literary Messenger*, qui l'inséra dans son numéro de novembre, un mois après le décès du poète. Pendant ce temps, le manuscrit même d'*Annabel Lee*, trouvé dans ses papiers, passa entre les mains de la personne chargée de la publication de ses œuvres, et *Annabel Lee* fut cité, au cours d'un article nécrologique, dans la *Tribune* de New-York avant d'avoir paru ailleurs.

On a prétendu que ces strophes exquises avaient été inspirées à Poe par d'autres sentiments, et ne sont qu'une réponse à un poème de Mrs Whitman publié par elle dans l'*American Metropolitan* (revue qui n'eut d'ailleurs que deux numéros) dans l'espoir qu'il serait lu par l'auteur de *Ligeia*. Mais Mrs Osgood qui vécut, durant les dernières années de la vie de Poe, dans son intimité spirituelle et sentimentale la plus étroite, est d'un avis

contraire. Annabel Lee, c'est, à n'en pas douter, Virginie Poe. « Je crois qu'elle fut, dit Mrs Osgood, la seule femme qu'il ait jamais vraiment aimée, et ceci est démontré par l'exquis pathétisme du petit poème d'*Annabel Lee* dont elle est le sujet et qui est certainement le plus naturel, le plus simple, le plus tendre, le plus émouvant de tous ses poèmes. J'ai entendu dire qu'il avait été inspiré par une aventure d'amour de l'auteur, mais ceux qui le croient ont évidemment mal compris ou n'ont pas vu, dans leur sottise, la belle pensée contenue dans ces vers, les plus charmants qu'il ait écrits:

> Un vent souffla d'un nuage, glaçant
> ma belle Annabel Lee,
> de sorte que ses parents de haute naissance vinrent
> et l'emportèrent loin de moi.

« Il y a un étrange et presque profane mépris de la pureté sacrée et de la tendresse spirituelle de cette délicieuse ballade, à envisager ainsi l'allusion aux « anges ses parents » et au « Père » céleste de sa bien-aimée femme perdue et inoubliée. »

« Qu'il lui ait été infidèle ou qu'il se soit montré dur envers elle, rien de plus faux, affirmait d'autre part Mrs Clemm. Il lui fut dévoué jusqu'à sa dernière heure, tous nos amis peuvent en témoigner. »

« Quiconque la voyait était conquis, écrivait en 1870 un journaliste de New-York qui l'avait connue. Poe était très fier et très épris d'elle... Elle avait une voix d'une douceur merveilleuse, et chantait d'une façon exquise... », et le capitaine Mayne-Reid la décrit comme « un être d'une beauté angélique au physique et au moral. Nul de ceux qui se rappellent cette fille de la Virginie aux yeux noirs, aux cheveux noirs, sa grâce,

la beauté de son visage, sa contenance si modeste et si remarquable, nul de ceux qui ont passé une heure dans sa compagnie, ne me démentira. Je me souviens de quelle manière, nous, les amis du poète, nous parlions de ses hautes qualités; et, quand nous parlions de sa beauté, je savais bien que le rose de ses joues était trop éclatant, trop pur pour être de ce monde: c'était la teinte de la consomption, ce bel et triste éclat qui fait signe à une tombe prochaine. »

Un soir, en chantant, elle se rompit un vaisseau. Durant des semaines, elle connut des souffrances atroces. Son état réclamait les plus grands soins ; or, dans la petite chambre où elle était couchée, ne pouvant respirer que lorsqu'on l'éventait, le plafond était si bas au-dessus de son lit que sa tête le touchait presque. Mais Poe était alors dans un tel état de nervosité, qu'on ne pouvait même pas lui parler de la gravité du mal dont souffrait la pauvre femme. La pensée qu'elle pouvait mourir le rendait fou. Il était incapable de travailler, incapable de lui procurer ce dont elle avait le plus besoin, incapable de pourvoir même aux nécessités quotidiennes de sa vie; alors il s'en allait traîner des heures et des heures à travers les rues, égaré, en proie aux plus horribles obsessions du désespoir...

Une « Valentine » (page 40).

Ce poème, un des trois poèmes adressés à Mrs Osgood, paraît avoir été écrit au commencement de 1846.

Une Enigme (page 42).

Adressés à Mrs Sarah Anna Lewis (« Stella »), ces vers furent envoyés à cette dame dans une lettre, en novembre 1847, et parurent au mois de mars suivant dans l'*Union Magazine*.

Mrs Sarah Anna Lewis était une femme de lettres qui était venue en aide, avec quelques amis, au poète et à sa tante Mrs Clemm dans une de leurs pires crises de dénûment et Poe lui en avait gardé, dans toute la générosité de sa nature si sensible et si affectueuse, une fervente reconnaissance.

C'est à elle que vers la fin de juin 1849, au moment de quitter New-York, il dit « tenant sa main dans la sienne et la regardant bien en face : « Chère Stella, ma très chère amie, vous me comprenez et m'appréciez vraiment ; j'ai le pressentiment que je ne vous reverrai plus. Je pars aujourd'hui pour Richmond. Si je ne reviens jamais, écrivez ma vie. Vous pouvez me faire et vous me ferez justice. » Les pressentiments de Poe ne le trompaient, hélas ! jamais.

A ma Mère (Maria Clemm) (page 44).

Fut envoyé par Poe à une publication qui ne vécut que peu de temps, le *Flag of our Union*, au début de 1849, mais ce sonnet ne paraît pas avoir été publié avant la mort de l'auteur ; il parut dans les *Leaflets of Memory* de 1850. Mrs Clemm, on le sait, était la tante du poète : Poe avait épousé sa cousine Virginie Clemm en 1836 : la jeune fille venait d'avoir quatorze ans ; elle mourut à peine âgée de 25 ans.

Pour Annie (page 46).

Parut pour la première fois dans le *Flag of our Union* au printemps de 1849. Poe, ennuyé des fautes d'impression qui déparaient son poème, le fit reparaître bientôt dans le *Home Journal*.

« Annie » était une jeune femme dont la fraîche et pure sympathie mit un peu de lumière dans les derniers mois de la vie de Poe. Il lui écrivit de longues lettres ferventes, de ces lettres « divinement belles », selon l'expression de Mrs Osgood, qu'il savait écrire. Annie fut pour le poète, inconsolable de la mort de sa femme et toujours poursuivi par le Destin, l'amie idéale. C'est pour lui une joie sans cesse renouvelée de lui ouvrir son cœur, dans ces heures où il est, « si malade, si terriblement, si désespérément malade de corps et d'esprit, qu'il sent qu'il ne peut plus vivre. »

Écrivant, en novembre 1848, à la sœur de sa « chère sœur Annie », il parle de l'amour qu'il a pour elle, comme de l'amour « le plus pur, le moins exigeant » qu'un être humain puisse éprouver pour un être « aussi bon, aussi sincère, aussi noble, aussi pur, aussi vertueux. »

« A F... » (page 51).

C'est à la poétesse Frances Sargent Osgood que sont adressés ces vers qui parurent dans le *Broadway Journal* d'avril 1845. Ils diffèrent peu de ceux, intitulés *A Marie*, publiés dans le *Southern Literary Messenger* de juillet 1835, et republiés dans la suite, les deux

stances transposées, dans le *Graham's Magazine* de mars 1842, sous le titre : « A Une qui est partie. »

Mrs Frances Sargent Osgood était la femme d'un peintre de talent. Elle avait publié dans diverses revues des essais littéraires et des poèmes dont Poe avait eu l'occasion de parler et d'écrire en termes sympathiques. Ce n'est qu'en 1845 qu'ils se rencontrèrent, peu de temps après l'apparition du *Corbeau*. Ils se lièrent aussitôt d'une étroite amitié. Poe, pour toute âme délicate et tendre, était la séduction même. Quant à elle, Poe lui trouvait : « une âme ardente, sensitive, impulsive... l'essence même de la sincérité et de l'honneur; une adoratrice du beau, universellement admirée, respectée et aimée. Au physique, de taille moyenne, frêle jusqu'à la fragilité, gracieuse aussi bien en mouvement qu'au repos ; de teint ordinairement pâle, des cheveux noirs et luisants, de grands yeux clairs, d'un gris lumineux, et d'une singulière puissance d'expression. »

A Frances Sargent Osgood (page 52).

Ce poème, dédié, comme le précédent, à Mrs Frances Sargent Osgood parut dans le *Broadway Journal* de septembre 1845. La première version avait été publié dans le *Southern Literary Messenger* de septembre 1835, sous le titre : *Vers écrits sur un album ;* elle était adressée à Eliza White, la fille du propriétaire du *Messenger*. Légèrement retouchés, ces vers reparurent dans le *Gentleman's Magazine* de Burton en août 1839, sous le titre : *A...* Enfin, ce n'est qu'après ces diverses transformations qu'ils devinrent la réponse adressée par Poe aux vers de Frances Osgood, insérés

dans le *Broadway Journal* dont il était alors le co-directeur.

Voici le poème de F. S. O.

A...

Dans le ciel un esprit demeure
dont les fibres du cœur sont un luth.

EDGAR POE.

Je ne puis dire *au monde* comme frémit mon cœur
A chaque accord qui vole le long de ta lyre ;
Comme la sauvage nature et l'art merveilleux
Se fondent en Beauté dans ton chant passionné —

Mais je le *sais* — dans tes sommeils enchantés,
Le poète du ciel, Israfel — de son ardeur musicienne —
T'a enseigné la musique de ses suaves harmonies,
Et accordé avec la sienne ta lyre glorieuse !

ELDORADO (page 53).

Quoique ce poème ait été publié du vivant de Poe, en 1849, dans le *Flag of our Union*, il ne paraît pas avoir été revu définitivement et retouché par l'auteur.

EULALIE (page 55).

Parut pour la première fois dans l'*American Review* de Colton en juillet 1845.

Un Rêve dans un Rêve (page 57).

Ne semble pas avoir été publié séparément du vivant de Poe. Une partie de ce poème était contenue, dès 1829, dans la pièce commençant par ce vers « Si ma vie première semble... » (voir page 215), et en 1831 quelques-uns des vers qui le composent servaient de conclusion à *Tamerlan*. En 1849, le poète envoya à une amie, sous le titre *A Annie*, et comme un poème complet, les neuf premiers vers de *Un Rêve dans un Rêve*.

A Marie-Louise Shew (page 59).

Fut écrit en 1847 et publié peu après. Dans le premier recueil posthume des Poèmes de Poe, ces vers avaient été classés, on ne sait pourquoi, parmi les Poèmes de jeunesse.

« Une bonne Samaritaine », tel est le titre que M. John H. Ingram décerne à Mrs Shew, en rappelant les circonstances, si touchantes vraiment, dans lesquelles elle s'intéressa à Poe et aux siens.

C'était en 1846. Le poète habitait alors, avec sa femme et sa tante et belle-mère, Mrs Clemm, un petit cottage sur une colline, parmi les cerisiers, à Fordham. La maison avait quatre pièces, une cuisine, un salon et deux chambres. Virginie Poe était déjà malade, très malade. « L'automne vint, raconte Mrs Gove-Nichols, et le mal de Mrs Poe empirait... Je la vis dans sa chambre... Il n'y avait pas de couverture à son lit qui n'était composé que d'une paillasse, mais les draps et le cou-

vre-pieds étaient blancs comme la neige. Il faisait froid et la malade souffrait de ces terribles frissons qui accompagnent la fièvre hectique de la consomption. Elle reposait sur sa paillasse, enveloppée dans le pardessus de son mari, tenant contre sa poitrine un gros chat couleur d'écaille de tortue. L'admirable bête semblait avoir conscience de toute son utilité! Le pardessus et le chat étaient les seuls moyens qu'avait la patiente de se réchauffer, quand son mari ne lui tenait pas les mains et sa mère les pieds.

« Mrs Clemm adorait sa fille et la douleur qu'elle éprouvait à la voir malade, dans la misère, faisait peine à voir. »

Emue de pitié, Mrs Nichols intercède auprès de ses relations en faveur de Poe et de sa femme. En une semaine Mrs Shew recueille plus de soixante dollars. Virginie Poe peut enfin ne plus grelotter sur son grabat: le nécessaire ne fait plus défaut aux hôtes du petit cottage de Fordham.

Ce que Mrs Shew ne cessa d'être, dans la suite, pour Edgar Poe et pour Mrs Clemm, il faut lire la vie et la correspondance du poète pour le savoir.

A Marie-Louise Shew (page 61).

Ce second poème adressé par Poe à sa bienfaitrice, date de 1848, mais ne fut publié que dans le recueil posthume des Poèmes.

La Cité en la mer (page 63).

Sous le titre *La Cité condàmnée* (voir page 224), une première version de ce poème faisait partie du

volume de Poèmes de 1831 ; elle reparut sous le titre *La Cité du Péché*, dans le *Southern Literary Messenger* d'août 1835 ; la version actuelle fut publiée pour la première fois par l'*American Review* d'avril 1845.

La Dormeuse (page 66).

La première version de ce poème parut dans le volume de Poèmes de 1831 sous le titre *Irène*. Il reparut ensuite dans le *Literary Messenger* de mai 1836 et, dans sa forme actuelle, c'est le *Broadway Journal* de mai 1845 qui le publia pour la première fois.

Poe avait une prédilection pour *la Dormeuse*. Il l'estimait de beaucoup supérieure au *Corbeau*, « mais, ajoutait-il, il n'y a pas un homme entre un million d'hommes, qui serait de mon avis. *Le Corbeau*, d'ailleurs, vaut mieux en tant qu'œuvre d'art; mais, envisagée selon les vrais principes de tout art, *la Dormeuse* est supérieure. »

Ballade nuptiale (page 69).

La *Ballade nuptiale* parut en janvier 1837 dans le *Southern Literary Messenger* et, sous sa forme définitive, dans le *Broadway Journal* d'août 1845.

POÈMES DE L'AGE MUR

Lenore (page 73).

Fut publié, presque sous sa forme actuelle, dans le *Pioneer* en 1842 ; mais la première idée date de 1831 ; (voir page 212). *Un Péan.*

A une en Paradis (page 76).

Ce poème faisait partie d'abord du *Visionnaire*, conte intitulé aujourd'hui *l'Assignation* et paru en 1835. Isolément, il parut dans le *Gentleman's Magazine* de Burton en juillet 1839, sous le titre : *A Ianthe au ciel.*

Le Colisée (page 78).

Parut dans le *Saturday Visitor* de Baltimore en 1833, et en août 1835 dans le *Southern Literary Messenger*, avec cette mention : *Poème primé.* En effet, le *Saturday Visitor* avait organisé un concours, avec deux prix,

l'un de cent, l'autre de cinquante dollars pour le meilleur conte et le meilleur poème. Poe, l'ayant appris, s'était hâté d'y prendre part. Il avait envoyé six contes parmi lesquels *le Manuscrit trouvé dans une bouteille* et quatorze vers extraits d'un drame auquel il travaillait alors, *Politian ;* c'est le sonnet, *le Colisée.* Le jury lui attribua d'abord les deux prix, mais un seul, le prix de cent dollars lui resta acquis, afin qu'il restât possible d'encourager un autre concurrent.

Poe était alors dans une si noire misère que l'un des membres du jury, désireux de le connaître, l'ayant prié à dîner, il se vit forcé de lui répondre qu'il ne pouvait venir « pour des raisons de la plus humiliante sorte, mon aspect personnel. Vous pouvez imaginer la mortification que j'éprouve à vous faire cet aveu, mais cela est nécessaire... »

Le Palais Hanté (page 81).

Qui parut d'abord dans l'*American Museum* d'avril 1838, fut plus tard intercalé dans la *Chute de la Maison Usher*, et publié ainsi dans le n° de septembre 1839 du *Gentleman's Magazine* de Burton. Il reparut séparément dans l'édition de 1845 des Poèmes.

Le Ver Conquérant (page 84).

Maintenant inséré dans le conte favori de Poe, *Ligéia*, fut d'abord publié dans l'*American Museum* de septembre 1838. Séparément, il reparut dans le *Graham's Magazine* de janvier 1843.

Silence (page 86).

Ce sonnet parut pour la première fois dans le *Gentleman's Magazine* de Burton en avril 1840.

Pays de songes (page 87).

Parut pour la première fois dans le *Graham's Magazine* de juin 1844.

A Zante (page 90).

On ne découvre aucune trace de ce sonnet avant janvier 1837, date où il fut publié dans le *Southern Literary Messenger.*

Hymne (page 91).

La première version de ce petit poème faisait partie de *Morella* et parut dans le *Southern Literary Messenger* d'avril 1835. Dans sa version et sous son titre actuels, il fut publié pour la première fois en août 1845 dans le *Broadway Journal.*

Politian (page 93)

Les fragments de *Politian* connus aujourd'hui du public parurent pour la première fois dans le *Southern Literary Messenger* de décembre 1835 et janvier 1836,

sous le titre : *Scènes de Politian, drame inédit.* Ces mêmes scènes figurèrent sans modifications dans le recueil des Poèmes de Poe de 1845. La plus grande partie du manuscrit original devint dans la suite la propriété de M. John Ingram, qui n'a pas jugé utile, pour la mémoire du poète, de la publier. C'est une œuvre de début, hâtive et peu travaillée et, les scènes déjà parues mises à part, à peine digne de la gloire d'Edgar Poe.

Pour donner, cependant, une idée de ce que sont les scènes, encore inédites, voici un fragment de la première scène du deuxième acte. Le Duc, on s'en souvient, est l'oncle d'Alessandra et le père de Castiglione, fiancé d'Alessandra.

LE DUC

Pourquoi riez-vous ?

CASTIGLIONE

Vrai,
Je le sais à peine moi-même. Asseyez-vous. N'est-ce pas
hier que nous parlions du comte ?
Du comte Politian ? oui, c'était hier :
Alessandra, vous et moi ; vous devez vous en souvenir !
Nous nous promenions dans le jardin.

LE DUC

Parfaitement ;
Je me rappelle. Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il donc ?

CASTIGLIONE

Oh ! rien — rien du tout.

LE DUC

Rien du tout !
Il est fort singulier que vous riez
de rien du tout.

CASTIGLIONE

Fort singulier, singulier !

LE DUC

Voudriez-vous, Castiglione, être assez aimable
pour me dire, seigneur, ce que vous voulez dire.
De quoi parlez-vous ?

CASTIGLIONE

N'est-ce pas cela ?
Nous différions d'opinion au sujet de lui.

LE DUC

Lui ! Qui ?

CASTIGLIONE

Mais, le comte Politian.

LE DUC

Le comte de Leicester ! Oui ! — est-ce de lui que vous voulez parler ?
Nous différions en effet. Si je me les rappelle bien,
les mots dont vous vous serviez étaient que le comte que vous connaissiez
n'était ni instruit, ni jovial.

CASTIGLIONE

Ah! ah ! — l'ai-je dit ?

LE DUC

Vous l'avez dit, seigneur, et je savais bien alors
que vous aviez tort, car ce n'est point là le caractère
du comte que tout le monde prétend être
un homme fort jovial. Ne soyez pas, mon fils,
trop absolu à l'avenir.

CASTIGLIONE

C'est singulier !
Très singulier ! Je n'aurais pas cru possible
que si peu de temps pouvait changer autant quelqu'un !
Pour dire la vérité sur ce qui s'est passé il y a une heure,
comme je me promenais avec le comte San Ozzo,
bras dessus bras dessous, nous avons rencontré cet homme même,
le comte — lui, avec son ami Baldazzar,
qui venait d'arriver à Rome. Ah ! ah ! il est changé !
quel récit il m'a fait de son voyage !
Il vous aurait fait mourir de rire, avec les histoires qu'il racontait
de ses caprices et de ses joyeux tours
le long du chemin ! Quelle bizarrerie — quel humour, —
quel esprit — quelle fantaisie — quels éclats de folle gaîté
rendus combien plus saisissants par la grave
contenance de son ami — qui, pour dire la vérité,
était la gravité en personne —

LE DUC

Ne vous l'avais-je pas dit ?

CASTIGLIONE

Vous l'avez dit — et cependant c'est étrange, mais aussi vrai
qu'étrange.
Comme je me suis trompé ! J'avais toujours cru
le comte un homme mélancolique.

LE DUC

Ainsi, ainsi, vous voyez,
Ne soyez pas trop absolu. Qui avons-nous là ?
Ce ne peut être le comte ?

CASTIGLIONE

Le comte, oh ! non.
Ce n'est pas le comte, mais si, c'est lui — s'appuyant
sur son ami Baldazzar. Soyez le bienvenu, seigneur !
Entrent Politian et Baldazzar.
Mon seigneur, laissez-moi vous souhaiter pour la seconde fois
la bienvenue
à Rome. Sa grâce le duc de Broglio.
Père ! voici le comte Politian, le comte
de Leceister en Grande-Bretagne.
Politian s'incline avec hauteur.
Voilà son ami
Baldazzar, duc de Surrey. Le comte a des lettres,
s'il vous plaît, pour Votre Grâce.

LE DUC

Ah ! ah ! soyez le très bienvenu
à Rome et dans notre palais, comte Politian.
Vous aussi, très noble duc ! je suis heureux de vous voir !
J'ai connu votre père, mon seigneur Politian.

Castiglione ! faites venir ici votre cousine
et que je fasse faire au noble comte la connaissance
de votre fiancée. Vous arrivez, seigneur, à une époque
très favorable. Le mariage...

POLITIAN

Au sujet de ces lettres, seigneur,
dont votre fils parlait — votre fils, n'est-ce pas lui ? —
au sujet de ces lettres, seigneur, je n'en savais rien.
S'il y en a, mon ami Baldazzar, ici....
Baldazzar, ah ! — mon ami Baldazzar, ici
les remettra à Votre Grâce. Je vais me retirer.

LE DUC

Vous retirer? Déjà!

CASTIGLIONE

Holà? Benito! Rupert !
Les appartements de Sa Seigneurie — indiquez-les à Sa Seigneurie !
Sa Seigneurie ne se sent pas bien.

Entre Benito.

BENITO

Par ici, mon Seigneur

Il sort, suivi de Politian.

LE DUC

Il se retire! Il n'est pas bien !

BALDAZZAR

S'il vous plaît, seigneur. Je crains bien
que ce soit ce que vous dites — Sa Seigneurie n'est pas bien.

L'air humide du soir, la fatigue
d'un long voyage... le... Vraiment j'aurais mieux fait
de suivre Sa Seigneurie. Il ne doit pas être bien.
Je reviendrai tantôt.

LE DUC

Revenez tantôt !
Cela est vraiment étrange ! Castiglione !
Par ici, mon fils, je désire m'entretenir avec vous.
Vous vous êtes sûrement trompé dans ce que vous disiez
du comte. Joyeux, en vérité ! — qui de nous a dit
que Politian était un homme mélancolique ?

Ils sortent.

POÈMES DE JEUNESSE

Les *Poèmes de Jeunesse* comprennent d'abord les pièces imprimées dans le premier volume de 1827 qui, pour des raisons de famille encore peu connues, ne vit jamais le jour, puis d'autres faisant partie des volumes de 1829 et de 1831, quelques-uns, enfin, provenant de diverses sources.

Introduction (page 143).

C'est par ce poème que s'ouvrait le volume que Poe publia en 1829 sous le titre : *Al Aaraaf, Tamerlane and Minor Poems* by Edgar A. Poe. — Baltimore, Hatch and Dunning, 1820.

Avant de publier ses poèmes, Poe en avait envoyé quelques-uns à John Neal qui dirigeait alors *le Yankee*, pour lui demander son avis. Le directeur du *Yankee* lui répondit dans son journal : « Si E.-A. Poe de Baltimore, (dont les vers sur le Ciel — quoiqu'il les considère comme tout à fait supérieurs à tous ceux qu'a produits la poésie américaine, réserve faite pour deux ou trois vétilles — sont, quoique des fadaises, des fadaises plutôt exquises), veut se montrer sévère envers lui-même, il est capable d'écrire un beau et peut-être un magnifique poème. Il y a de quoi justifier cet espoir

dans ces vers (*ici une vingtaine de vers de « Pays de Fées »*, voir page 196). Nous n'avons pas la place d'en publier d'autres. »

A cette appréciation sympathique, le jeune poète répondit aussitôt :

Je suis jeune, je n'ai pas encore vingt ans, *je suis* poète, si le culte profond de toute beauté peut faire de moi un poète, et je désire l'être dans le sens courant de ce mot. Je donnerais le monde pour donner corps à la moitié des idées qui flottent dans mon imagination. (En passant, vous rappelez-vous, ou avez-vous jamais lu, l'exclamation de Shelley sur Shakespeare : « Combien d'idées doivent avoir flotté par le monde avant qu'un tel écrivain puisse naître ! ») Je m'adresse à vous comme à un homme qui aime la même beauté que j'adore — la beauté naturelle du ciel bleu et de la terre éclairée par le soleil — il ne peut y avoir de lien plus fort que celui-ci de frère à frère. Ce n'est pas assez qu'ils s'aiment l'un l'autre, puisqu'ils aiment tous deux le même père — leurs affections suivent toujours la même direction, le même courant, sans se mêler. Je suis et j'ai été, dès mon enfance, un paresseux. Aussi ne peut-on dire que :

« J'ai sacrifié une vocation à ce métier de paresseux
ou enfreint un devôir, ou désobéi à un père »,

car je n'ai ni père ni mère.

Je suis sur le point de publier un volume de « Poèmes », dont la plus grande partie a été écrite avant que j'eusse quinze ans. Au sujet du poème *Le Ciel*, le directeur du *Yankee* dit : « Il peut écrire un beau sinon un magnifique poème ». (Ce sont les premières paroles d'encouragement que je me souvienne d'avoir entendues.) Je suis très sûr que jusqu'ici je n'ai écrit ni l'un ni l'autre — mais que je *peux* tenir et que je tiendrai mon serment, si l'on m'en donne le temps.

Al Aaraaf (page 147).

Al Aaraaf parut pour la première fois, précédé du sonnet intitulé maintenant *A la Science*, en 1829. Le texte traduit ici est, en substance, conforme au texte original.

Mais dans l'édition de 1831, ce poème (le plus long de l'œuvre de Poe), commençait par les trente-neuf vers suivants, supprimés dans toutes les éditions postérieures :

Mystérieuse étoile !
Tu fus mon rêve
toute une longue nuit d'été —
sois maintenant mon sujet !
Près de ce clair ruisseau
j'écrirai de toi ;
de temps en temps de loin
baigne-moi dans ta lumière

Ton monde n'a pas les tares du nôtre,
mais toute la beauté — toutes les fleurs
qui écoutent notre amour ou parent nos bosquets
dans les jardins des rêves, où reposent
tout le jour les rêveuses jeunes filles ;
tandis que les vents argentins de Circassie
sur des couches de violettes s'évanouissent.
Peu — oh ! bien peu habite en toi
qui ressemble à ce que nous voyons sur terre :
ici les yeux de la Beauté sont les plus bleus
chez celle qui est la plus fausse et la plus infidèle —
sur l'air le plus suave flotte
la note la plus triste et la plus solennelle —
Si chez toi les cœurs sont brisés,

la joie si paisiblement s'en va
que son écho toujours demeure
comme le murmure dans le coquillage.
Toi ! ton plus vrai symbole de peine
est la feuille qui, doucement, tombe —
Toi ! Si sacré est ton domaine
que la douleur n'est pas même la mélancolie.

Tamerlan (page 170).

Le titre exact du volume de 1827, était : *Tamerlane and other Poems by a Bostonian. — Boston : Calvin S. Thomas, 1827*, et portait ces deux vers de Cowper en épigraphe :

Les jeunes têtes sont étourdies et les jeunes cœurs sont chauds
et commettent des erreurs que l'âge mûr réforme.

Une préface ouvre ce petit livre, où le jeune poète informe ses lecteurs que le plus grand nombre des poèmes qu'il renferme « furent écrits en 1821-1822, leur auteur n'ayant pas encore achevé sa quatorzième année ». Des petits poèmes, avoue-t-il, « il y a très peu de chose à dire : ils ont peut-être un goût trop prononcé d'amour de soi, mais ils sont l'œuvre de quelqu'un qui est trop jeune pour connaître le monde autrement que par son propre cœur. »

Quant à *Tamerlan*, « il a essayé d'y montrer la folie de seulement *risquer* les meilleurs sentiments du cœur sur l'autel de l'ambition. Il a conscience que ce poème contient de nombreuses fautes (sans parler du caractère général du poème) qu'il aurait pu sans peine, et il s'en flatte, corriger, mais contrairement à ses

prédécesseurs, il a eu trop de tendresse pour ses premières productions, pour les modifier ou les corriger une fois *vieux*. Il ne dit pas que le succès de ces poèmes le laisse indifférent — ce succès lui serait un précieux stimulant — mais il peut affirmer avec certitude qu'un insuccès n'aura aucune influence sur les résolutions qu'il a déjà prises. Si c'est là jeter un défi à la critique.... soit. *Nos hæc novimus esse nihil.* »

Tamerlan occupait dix-sept pages et différait considérablement de la version actuelle. L'héroïne se nomme Ada et le héros Alexis : Tamerlan n'est que le nom de guerre du fameux conquérant. Le poème fourmille d'allusions personnelles, d'aveux intimes : c'est l'âme de Poe, ivre de désir, d'ambition, de rêves, qui palpite à travers ces strophes, dans ces vers, quand il parle de

L'âme qui a conscience de son droit inné :
le mystique empire et la souveraine puissance
donnés par l'énergique force
du génie, à son heure natale.

Et encore, quand il affirme qu'

Il y a dans un grand esprit le pouvoir
de *connaître* le destin dont il héritera :
l'âme qui couvait un tel pouvoir, toujours
trouvera l'*orgueil* comme maître de sa volonté.

Et quand, enfin, il fait allusion à ces sceptiques

Qui ont peine à convenir
que quelqu'un puisse devenir « grand », né
dans leur propre sphère — qui ne croient pas
qu'ils s'inclineront durant leur vie devant quelqu'un

qu'il leur est possible de voir chaque jour
dans son intimité — sur qui le soleil de la Fortune
n'a jamais étincelé éblouissant,
et qui est humble et de leur niveau.

« A cette idée, continue M. J.-H. Ingram, que le jeune aspirant à la gloire énonçait en vers, il consacrait encore une note pour démontrer qu'il est très difficile « de faire croire à des hommes en général que quelqu'un avec qui ils sont dans des termes d'intimité sera appelé dans le monde « un grand homme » et il croit que l'évidente raison en est qu' « il y a très peu de grands hommes et que leurs actions ne sont constamment vues par la masse qu'à distance. Les traits dominants de leur caractère sont seuls remarqués et ces facultés qui sont infinies et communes à tous, n'étant pas observées, semblent n'avoir aucun rapport avec un grand caractère. »

A Hélène (page 180).

Ces exquises strophes parurent pour la première fois dans le volume de 1831. Voir, en ce qui concerne les circonstances où elles furent composées la note sur : *A Hélène*, page 260.

La Vallée de l'Agitation (page 181).

Parut dans le volume de 1831 sous le titre *La Vallée Nis* : voir page 227.

A... (page 215)

Ce poème qui n'a plus maintenant que deux strophes dans les éditions courantes des Poèmes en comptait cinq dans l'édition de 1829. C'est la traduction du texte de 1829 que je donne ici.

TABLE

Lettre Préface de M. John H. Ingram. . . . 5

DERNIERS POÈMES, 1845-1849

Dédicace 11
Préface 13
Le Corbeau 15
Les Cloches. 23
Ulalume 28
A Helen. — *Je te vis une fois....* 33
Annabel Lée. 37
Une Valentine 40
Une Énigme 42
A ma Mère 44
Pour Annie 46
A F... — *Aimée, au milieu des profondes tristesses* 51
A Frances Sargent Osgood. 52
Eldorado 53
Eulalie 55
Un rêve dans un rêve. 57

A Marie-Louise Shew. — *De tous ceux qui saluent ta présence...* 59
A Marié-Louise Shew. — *Il n'y a pas longtemps...* 61
La cité en la mer. 63
La Dormeuse. 66
Ballade nuptiale 69

POÈMES DE L'AGE MUR, 1833-1844

Lenore 73
A une en paradis 76
Le Colisée 78
Le Palais hanté 81
Le Ver Conquérant 84
Silence 86
Pays de songes 87
A Zante 90
Hymne. 91
Scènes de Politian. 93

POÈMES DE JEUNESSE, 1827-1832

Préface à l'édition de 1831. 129
Introduction. 143
A la Science. 146
Al Aaraaf 147

Tamerlan 170
A Hélène. — *Hélène, ta beauté est pour moi...* 180
La Vallée de l'Agitation 181
Israfel. 183
A... — *Je ne me soucie pas que mon lot terrestre.* 186
A... — *Les bosquets dans lesquels, en rêves...* . 188
Au fleuve — 189
Chanson 190
Les Esprits des morts 191
Un Rêve 193
Romance 194
Pays de Fées 196
Le Lac 198
L'Étoile du soir 200
Imitation. 202
Le jour le plus heureux 203
Hymne a Aristogiton et Harmodius 205
Rêves 207
Dans ma jeunesse j'ai connu... 209
Un Péan. 212
A... — *Si ma vie première semble* 215
Irène 217
Pays de Fées. 1re version 221
La Cité condamnée 224
La Vallée Nis. 227

LA PHILOSOPHIE DE LA COMPOSITION

La Philosophie de la Composition. 213

NOTES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

Derniers Poèmes 255
Poèmes de l'âge mûr 284
Poèmes de jeunesse 293

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt-huit mars mil neuf cent dix
PAR
CH. COLIN
à Mayenne
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE